This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

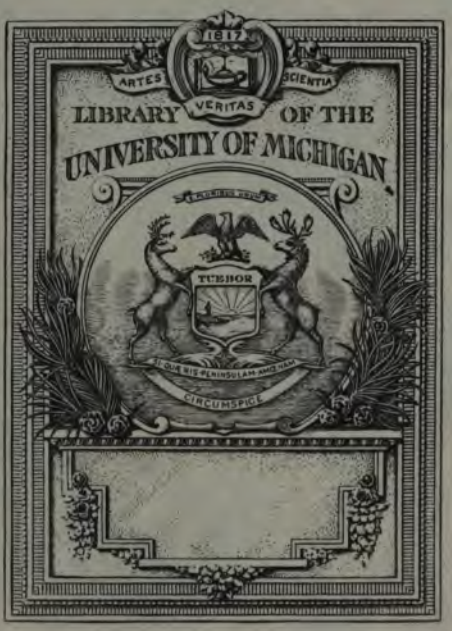
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
802
.P74
V.2


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Livre de M B Boubier
de l'Ecluse

DE LA SOCIABILITÉ.

François André Adrien
Par M. l'Abbé PLUQUET.

Quæſita virtus eſt, non quæ naturam relinqueret, ſed quæ tueretur. Cic. de finib. lib. 4.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BARROIS, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

B
802
.P74
v.2

76231-90

TABLE

Des Sections & des Chapitres.

SECTION III.

De l'origine des principes de ſociabilité que nous avons découverts dans l'homme, & de l'obligation qu'ils impoſent, page 1.

SECTION IV.

De la poſſibilité de la ſubordination entre les hommes, 21

CHAP. I. *Les hommes réunis ſont portés naturellement à établir ſur eux une puiſſance ſuprême, & à lui obéir; ou à obéir à celle qui gouverne la ſociété dans laquelle la naiſſance ou le choix les ont placés,* 24

ART. I. *L'homme n'a point naturellement pour l'indépendance & pour la domination, un amour qui le rende incapable de la ſu-*

bordination nécessaire au bonheur & à la paix de la société, 32

ART. II. *L'envie qui rend l'homme ennemi de son supérieur, n'est point un vice naturel & essentiel à l'homme*, 65

ART. III. *L'orgueil & la vanité sont contraires à la subordination, mais ce ne sont point des affections données par la Nature*, 107

CHAP. II. *Les hommes chargés de gouverner, peuvent diriger la puissance dont ils sont dépositaires vers le bonheur général, & ils sont portés naturellement à la diriger vers cet objet*, 136

SECTION V.

L'homme est susceptible de Morale, 168

CHAP. I. *De la Nature & de l'objet de la Morale*, ibid.

CHAP. II. *L'homme peut être déterminé par son caractere, à chercher*

le bonheur dans la pratique des vertus sociales, 175

CHAP. III. *On peut ramener à la pratique des vertus sociales, les hommes qui s'en écartent*, 195

SECTION VI.

Des différentes especes de sociétés que forment les hommes, de leurs Loix, & de l'obéissance que l'on doit à ces Loix, 218

CHAP. I. *De la société universelle, ou de la société que forment tous les hommes, & des Loix de cette société*, 229

CHAP. II. *Des sociétés particulieres, & de leurs Loix essentielles*, 246

CHAP. III. *De la société que les Nations doivent former entre elles*, 277

CHAP. IV. *De l'obéissance que l'homme doit aux Loix de la société*, 300

CHAP. V. *Les désordres & les crimes qui ont désolé les sociétés, ne peu-*

vent, ni rendre douteuſe l'exiſtence des principes de ſociabilité dans l'homme, ni autoriſer à le juger naturellement féroce & méchant. 313

Fin de la Table du Tome II.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *De la Sociabilité*. Cet Ouvrage, rempli de la plus ſaine morale, m'a paru devoir réunir l'eſtime & les ſuffrages du Public. Fait à Paris ce 20 Octobre 1766. *Signé* ALBARET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé Marie-Jacques BARROIS, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit, intitulé : *De la Sociabilité*, par M. l'*Abbé Pluquet*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront

enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dix-huitiéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.° 1299, *folio* 166, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 6 *Mars* 1767.

CANEAU, *Syndic.*

DE

DE LA SOCIABILITÉ.

SECTION TROISIEME.

De l'origine des principes de ſociabilité que nous avons découverts dans l'homme, & de l'obligation qu'ils impoſent.

LA cauſe productrice de l'homme, eſt auſſi le principe de ſes beſoins eſſentiels, & de ſes obligations naturelles : nous ne l'avons d'abord conſidérée, que

comme une force motrice qui arrangeoit la matiere, & qui entiroit les élements, les astres, la terre, les plantes & les animaux; ces vues suffisoient alors au dessein que nous avions de faire un examen impartial de l'homme, & de rejetter comme des notions fausses ou incertaines, tout ce que nous avions pensé sur son origine, sur sa nature & sur sa destination. Maintenant nous ne pouvons nous tenir à cette notion vague, ou à cette premiere supposition: la reconnoissance, l'amour de notre bonheur, la raison ne nous permettent pas de rester dans cet état d'ignorance: il faut être stupide ou insensé pour ne pas desirer de connoître une puissance, qui, en donnant l'existence à l'homme, l'a soumis à tous les besoins qu'il éprouve, & a tout arrangé sur la terre, pour qu'il puisse les satisfaire; qui a déposé

dans ſon cœur le germe de toutes les vertus ſociales, & le deſir de l'immortalité ; qui en lui donnant la mémoire, la faculté de raiſonner, le deſir de connoître, a tout arrangé dans les phénomènes de la nature ; dans l'organiſation de ſon corps, dans la multitude & dans le développement de ſes beſoins & de ſes inclinations pour élever ſon ame à l'idée d'une intelligence ſuprême rémunératrice de la vertu, & vengereſſe du crime.

Nous ſommes portés naturellement à croire que la cauſe productrice de l'homme, eſt une intelligence ſuprême qui a créé le monde, & qui le gouverne ; mais c'eſt peut-être une illuſion naturelle à l'eſprit humain, un préjugé que la raiſon condamne : Spinoſa, Hobbes, & d'autres Philoſophes l'ont penſé. Défions-nous donc de ce penchant, & ne nous

qu'entre un nombre infini de directions, de figures, de vîteſſes différentes dont chaque partie de matiere étoit ſuſceptible, la force motrice ſe ſoit déterminée à une par choix & avec liberté. Car il n'y a que le choix d'une intelligence libre, qui puiſſe déterminer à ſe mouvoir avec un certain dégré de force & vers un certain côté, une matiere qui pouvoit ſe mouvoir ou ne ſe mouvoir pas, ſe mouvoir avec une infinité de dégrés, & vers une infinité de côtés différents.

Attribuer cette détermination au hazard, c'eſt dire qu'une choſe eſt, ſans qu'il y ait aucune raiſon pour qu'elle ſoit.

Non-ſeulement il y a des corps, il y a des eſprits eſſentiellement diſtingués de la matiere. Ces eſprits connoiſſent les corps, ils éprouvent différents ſentiments, ſelon que les organes du corps

ſont affectés. C'eſt la force motrice qui a mis entre ces eſprits & les corps ces rapports qui pouvoient ne pas exiſter, puiſque les corps & les eſprits ſont des ſubſtances eſſentiellement diſtinguées. Ainſi toutes les opérations de la force motrice qui a produit l'homme, ſuppoſent qu'elle eſt une intelligence qui veut & qui ſe détermine avec connoiſſance, & librement.

Tout eſt lié dans le ſyſtême phyſique de la nature, toutes les parties de la matiere agiſſent les unes ſur les autres. Pour former la terre, les hommes & les animaux tels qu'ils ſont, il ne ſuffiſoit pas d'agir ſur le globe terreſtre & ſur l'atmoſphère qui l'environne. Un dégré de maſſe ou de mouvement de plus ou de moins dans les différentes parties de la matiere qui compoſe les aſtres, ou qui remplit l'eſpace immenſe

dans lequel ils ſe meuvent, changeoit tous les phénomènes. L'intelligence qui a formé l'homme, a donc agi ſur toutes les parties de la matiere que le monde renferme, & elle a produit dans ces corps la figure & le mouvement qu'elle a voulu.

C'eſt cette même intelligence qui a mis entre les ſentiments de l'ame & les mouvements des corps, les rapports que nous y voyons. L'intelligence qui a formé le monde & l'homme, produit donc dans tous les eſprits, les ſentiments qu'elle veut, elle eſt toute puiſſante ſur les corps & ſur les eſprits. Nous avons prouvé toutes ces vérités plus au long dans l'examen du Fataliſme.

Ces eſprits & ces corps ſur leſquels l'intelligence productrice du monde agit avec tant d'empire, ne ſont point éternels, ils n'exiſtent point par eux-mêmes, ou

par la néceſſité de leur nature : car ils ſeroient ſouverainement parfaits ; ils auroient toutes les perfections poſſibles. Les eſprits & les corps ont donc été créés, & ils l'ont été par l'intelligence productrice du monde, puiſqu'elle les a fait exiſter par-tout ou elle a voulu, & qu'elle a déterminé leurs propriétés & leurs qualités différentes.

L'intelligence qui a formé les organes de l'homme a donc auſſi donné l'exiſtence à ſon eſprit & à tous les corps, mais elle ne l'a point reçue : car il eſt impoſſible que tout ait été créé, ou ſoit ſorti du néant, il faut néceſſairement qu'il y ait un Etre exiſtant par lui-même, qui n'ait point reçu l'exiſtence, & qui l'ait donnée à tout ce qui l'a reçue. L'intelligence productrice de l'homme & du monde exiſte donc par la néceſſité de ſa nature, elle eſt eternelle, toute-

puiſſante & ſouverainement parfaite.

Nous ne nous étendons pas davantage ſur les principes métaphyſiques qui prouvent l'exiſtence de cette intelligence toute-puiſſante: nous les avons traités avec beaucoup d'etendue dans l'examen du Fataliſme.

Ainſi la metaphyſique & la raiſon nous conduiſent à l'intelligence ſuprême, à laquelle nos beſoins, nos inclinations & les phénomènes nous élevent.

Les hommes n'ont pas toujours ſuivi les lumieres de la raiſon & les inſpirations de la nature dans la recherche de leur origine, & dans l'étude de la cauſe productrice du monde; beaucoup de philoſophes l'ont régardée comme une cauſe aveugle & néceſſaire.

Ce ſeroit ici le lieu de répondre à leurs difficultés, mais comme nous avons recherché dans

l'examen du Fataliſme les cauſes de leurs erreurs, expoſé leurs ſyſtêmes, & réfuté leurs principes; nous prions qu'il nous ſoit permis de renvoyer à cet ouvrage, les lecteurs qui déſireront une connoiſſance plus étendue des difficultés qui combattent la vérité que nous venons d'établir, & de leur réfutation. Nous expoſons dans le premier Volume tous les ſyſtêmes du Fataliſme, qui ſe ſont formés depuis la naiſſance de la philoſophie juſqu'à notre ſiécle, & nous les avons reduits à deux, dont un ſuppoſe qu'il n'y a dans le monde qu'un ſeul Etre, une ſeule ſubſtance dans laquelle exiſtent tous les corps & tous les eſprits, & dont ils ſont des modifications. Le ſecond ſuppoſe une infinité de corps & de ſubſtances qu'une force motrice arrange, & dont elle forme tous les phénomènes & l'homme. Nous avons

fait rentrer dans ces deux ſyſtêmes, & nous avons réfuté dans le ſecond & dans le troiſieme Volume tout ce que nous avons cru qu'on pouvoit dire en faveur du fataliſme, & contre l'exiſtence d'une intelligence toute-puiſſante qui a créé tout librement, & qui gouverne le monde avec ſageſſe.

C'eſt l'intelligence créatrice qui a produit l'organiſation de l'homme : c'eſt elle qui a donné à la matiere une infinité de formes & de mouvements différents, ſans leſquels le corps humain ne peut exiſter. L'organiſation de l'homme eſt donc l'effet d'une volonté particuliere de l'intelligence créatrice, elle n'eſt point la ſuite d'une loi générale.

La diſpoſition des organes eſt telle qu'elle porte au cerveau toutes les impreſſions des corps extérieurs. L'intelligence créatrice a uni à cette partie du corps hu-

main une ame, & elle a établi que les impreſſions faites ſur le cerveau produiroient dans l'ame du plaiſir ou de la douleur, ſelon qu'elles ſeroient utiles ou contraires à la conſervation du corps.

Dans ce même corps, il y a des organes qui portent au cerveau, non-ſeulement l'image des autres hommes, mais encore l'expreſſion de la douleur ou du plaiſir qu'ils éprouvent.

Cette image de la ſouffrance ou du plaiſir des autres ne s'y grave point comme celle d'un fruit agréable ou déſagréable : elle produit dans le ſpectateur un ſentiment de plaiſir ou de douleur, de triſteſſe ou de joie ; ainſi pour rendre l'homme capable du ſentiment de l'humanité, il a fallu des organes différents de ceux qui ſont deſtinés à produire les ſenſations.

Le ſentiment de l'humanité dé-

pendoit donc d'une organiſation particuliere qui a été déterminée & choiſie par l'intelligence créatrice, elle a donc voulu qu'il fût bienfaiſant & compatiſſant, qu'il ſouffrît lorſqu'il feroit du mal, & qu'il reſſentît du plaiſir lorſqu'il ſoulageroit un malheureux. Elle a donc attaché des peines à la méchanceté, & des récompenſes à la bienfaiſance & à la ſenſibilité compatiſſante. L'inclination naturelle qui porte l'homme à aimer ſon ſemblable, & la répugnance à lui faire du mal ſont donc des loix preſcrites par l'intelligence créatrice.

L'homme aime tout ce qui contribue à la conſervation de ſon corps, mais il n'aime pas ſon bienfaiteur, comme le fruit qui le nourrit, ou qui eſt d'un goût agréable. Il falloit pour le rendre reconnoiſſant qu'il y eût dans l'homme une diſpoſition différen-

te de la ſenſibilité. La reconnoiſſance n'eſt pas une ſuite des loix qui ont produit des êtres ſenſibles, c'eſt l'objet d'une détermination & d'une volonté particuliere, de l'intelligence créatrice, qui a voulu que l'homme fût reconnoiſſant, comme elle a voulu qu'il fût bienfaiſant.

Ce que nous avons dit de l'humanité, de la bienfaiſance, & de la reconnoiſſance, il faut le dire de tous les principes de ſociabilité.

Il en eſt un qui fait que l'homme ſe condamne lui-même, lorſqu'il a été injuſte ou inhumain; il éprouve des remords, il a une conſcience qui le condamne. L'intelligence créatrice a donc voulu que l'homme regardât comme un crime tout ce qui attaque le bonheur des autres. Toute action nuiſible eſt donc en effet un crime qui déplaît à l'intelligence ſuprême & toute puiſſante. Le ré-

mords & le repentir qui ſuit une action inhumaine, eſt une correction naturelle, une défenſe qu'elle lui fait ſans ceſſe de nuire aux autres; le cri de la conſcience eſt une promulgation continuelle des principes de ſociabilité par toute la terre & à tous les hommes. Quelles loix humaines ſont auſſi claires, auſſi authentiquement publiées, auſſi connues?

La crainte de la juſtice divine dans une autre vie, le deſir d'exiſter après la mort, qui ſe fait ſentir dans toutes les ames eſt auſſi bien l'ouvrage de l'intelligence créatrice, que l'organiſation de l'homme. Ce ſont des motifs qu'elle a deſtinés à porter les hommes à la pratique des vertus ſociales; à moins qu'on ne prétende qu'elle n'a point voulu ce qu'elle s'eſt pourtant déterminée à faire librement, avec choix & par préférence.

L'intelligence créatrice a mis entre les phénomènes de la nature, & les impreſſions des organes, entre les impreſſions des organes & les ſentiments de l'ame, les rapports que nous y voyons ; c'eſt elle qui a mis entre les éléments, les rapports propres à produire les fruits & les dons que la terre prodigue à l'homme, auſſi bien que ce ſpectacle de puiſſance & de terreur que nous offrent les volcans, les orages, les météores. Elle a mis dans l'homme les beſoins qui le forcent de s'élever à l'idée d'une intelligence créatrice, & les diſpoſitions néceſſaires pour que les dons & les phénomènes de la nature produiſiſſent en lui des ſentiments d'amour, de reſpect, de crainte & d'admiration pour elle ; elle a donc voulu que l'homme l'honorât par tous ces ſentiments, & que tous le portaſſent à deſirer de lui plaire.

L'homme en ne ſuivant que ſon inclination naturelle, & la lumiere de la raiſon, connoît que pour plaire à l'être ſuprême, il faut obéir à ſes loix, ſe conformer à ſa volonté; il voit & ſent qu'il a voulu que l'homme fût bienfaiſant, juſte, bon, compatiſſant. La bienfaiſance & la pratique des vertus ſociales, ſont donc des parties eſſentielles de la religion naturelle, un culte indiſpenſable, & le principal moyen de témoigner ſon amour & ſa reconnoiſſance à l'être ſuprême.

Ce n'eſt point dans l'ignorance & dans les préjugés, dans l'intérêt & dans les fourberies des prêtres ou des politiques, que cette religion a ſa ſource; c'eſt dans les plus pures lumieres de la raiſon, dans le cœur même de l'homme; elle n'eſt ignorée invinciblement de perſonne, & nul prétexte n'en peut diſpenſer.

Les principes de ſociabilité, unis avec la croyance de l'intelligence créatrice, forment donc un ſyſtême de religion qui tend à faire régner ſur la terre, la paix & le plus grand bonheur dont l'homme ſoit capable. Par-tout où cette religion animera les hommes, une bienfaiſance active, généreuſe juſqu'au dévouement, unira tous les hommes. Le ſoulagement d'un malheureux ſera un plaiſir, & un objet d'émulation; les maux inſéparables de la nature humaine ne ſont plus ſans réméde; ils auront une fin, & cette fin ſera le commencement du bonheur pour l'homme vertueux.

Quel pouvoit donc être l'objet de Bayle dans cette multitude d'objections, par leſquelles il s'eſt efforcé d'obſcurcir l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Il combat cette vérité par les maux auxquels la nature humaine eſt ſujette, par

les désordres dans lesquels elle est plongée, & il rend cet art aux hommes le plus puissant moyen d'arrêter les désordres, & de supporter les malheurs. Henri Morus, comparoit ceux qui avoient précédé Bayle dans ce genre de composition, & qui se glorifioient de leurs succès, à un peuple insensé qui après avoir tué le plus sage, le plus juste, le plus tendre & le meilleur des Rois, se féliciteroit & triompheroit de son parricide. (1)

(1) *Atheorumque gloriationem, perinde esse ac si stultissimus populus de sapientissimi benignissimique principis cæde ovarent inter se & gratularentur.* Lettre *de Henri Morus à* Descartes, tom. 2. des Lettres de Descartes, Lettre premiere. Avant Morus, Phédre avoit dit: *Et ut putentur sapere, cælum vituperant.*

SECTION QUATRIEME.

De la poſſibilité de la ſubordination entre les hommes.

Les beſoins & les inclinations que l'homme reçoit de la Nature, le portent à s'unir à ſes ſemblables, & dirigent toutes ſes facultés, toutes ſes forces & toutes ſes actions, vers le bonheur de ceux auxquels il eſt uni, & vers le bien général de l'humanité. Mais la Nature ne fait pas naître tous les hommes avec des forces égales, ou avec les mêmes diſpoſitions, & les mêmes talents pour les fonctions qui peuvent contribuer au bonheur des autres. Ils n'ont pas tous les mêmes lumieres & les mêmes connoiſſances; ils peuvent ſe tromper, & pervertir les inclina-

tions qu'ils ont reçues de la Nature. Il faut donc pour aſſurer la paix & le bonheur des ſociétés, qu'il y ait une puiſſance capable de diriger & d'appliquer les forces particulieres, les talents, l'induſtrie, les facultés des hommes réunis, qu'ils ſe ſoumettent à cette puiſſance, & que tous en dépendent.

Cette dépendance eſt ce que l'on nomme ſubordination, politique ou civile, ſans laquelle il eſt clair qu'il ne peut y avoir de ſociété.

Mais cette puiſſance n'étant établie que pour le bonheur général, elle eſt ſubordonnée elle-même à cette fin, & ne doit agir que pour y conduire les hommes qui lui ſont ſoumis. La ſubordination politique a donc deux parties eſſentielles : la premiere conſiſte dans l'obéiſſance des particuliers à la puiſſance qui gouver-

re : la ſeconde dans l'obéiſſance de la puiſſance qui gouverne, à cette loi primitive & immuable de la Nature & des ſociétés, le bonheur général & commun.

Si les hommes réunis peuvent établir ſur eux une puiſſance ſuprême, & lui obéir ; s'ils tendent naturellement à établir cette puiſſance & à s'y ſoumettre ; ſi les hommes dépoſitaires de cette puiſſance peuvent la diriger vers le bonheur général, s'ils ſont portés naturellement à la diriger vers cet objet, l'homme eſt capable de la ſubordination néceſſaire pour la formation, le maintien & le bonheur de la ſociété.

Continuons à examiner ſans prévention & ſans préjugé l'homme de la Nature, & nous le trouverons capable de cette ſubordination.

CHAPITRE PREMIER.

Les hommes réunis ſont portés naturellement à établir ſur eux, une puiſſance ſuprême, & à lui obéir ; ou à obéir à celle qui gouverne la ſociété dans laquelle la naiſſance ou le choix les ont placé.

La dépendance eſt le premier état de l'homme : la Nature le fait naître foible, & incapable de ſe procurer aucune des choſes néceſſaires à ſa conſervation : elle le confie & le ſoumet ſans réſerve à la tendreſſe du pere & de la mere ; il ſemble qu'elle ait voulu que la ſubordination fût la premiere de ſes habitudes, & qu'il en ſentît les avantages long-temps avant qu'il pût en connoître la néceſſité par la raiſon.

Auſſitôt

Auſſitôt qu'il peut réfléchir, il voit que ſon pere & ſa mere pouvoient lui ôter la vie ou l'abandonner; qu'ils l'ont nourri, qu'ils l'ont protégé, contre les hommes, contre les animaux, contre les éléments; il voit qu'ils l'inſtruiſent & qu'ils le dirigent; il voit en eux des ſouverains naturels, parce qu'il les voit comme des hommes ſupérieurs à lui, par leurs forces & par leurs lumieres: mais il voit qu'ils ne font uſage de leur ſupériorité que pour ſon bonheur; ils ſont pour lui des êtres ſupérieurs & bienfaiſants; il les reſpecte, il les aime, il craint de les irriter, de ceſſer d'en être aimé; car le reſpect, la crainte & l'amour ſont des ſentiments que produit néceſſairement l'idée & la préſence d'une puiſſance ſupérieure qui s'occupe de notre bonheur.

Ainſi, pendant ſon enfance, &

ſous le gouvernement paternel, l'homme prend néceſſairement l'habitude de la ſubordination, il en connoît par ſa propre expérience les avantages & la néceſſité; il eſt diſpoſé par cette longue habitude, à voir dans un ſupérieur qui veut le gouverner, un homme reſpectable & bienfaiſant.

Suppoſons que le hazard réuniſſe pluſieurs familles, chaque famille apportera dans la ſociété un principe de ſoumiſſion & de reſpect pour les hommes les plus éclairés, & qui poſſéderont les qualités les plus propres à procurer l'avantage pour lequel les familles ſe ſont réunies. C'eſt ainſi que les Ethiopiens choiſiſſoient pour Roi, tantôt l'homme le plus robuſte, tantôt le berger le plus habile, quelquefois l'homme le plus riche: tandis qu'après avoir ſecoué le joug des Aſſyriens, les Medes, pour

arrêter les désordres que causoit chez eux l'Anarchie, se soumettoient absolument à Déjocès recommandable chez eux par ses lumieres & par son équité.

Ainsi, dans l'ordre de la nature, la puissance à laquelle la direction des forces de la société est confiée, prend naturellement la place de l'autorité paternelle, elle devient pour chaque particulier ce que l'autorité paternelle est dans la famille. On la voit sans cesse occupée du bonheur de la société; on doit à ses soins, à sa vigilance, à ses lumieres, la sécurité, la paix, le bonheur dont on jouit; elle remplit par rapport à chaque Citoyen, toutes les fonctions des peres & des meres les plus tendres: ses soins pour l'homme précédent la naissance & s'étendent au-delà de la vie. Ainsi l'homme doit respecter & chérir cette puissance comme un fils

réconnoiſſant & bien né chérit le meilleur pere & le plus vertueux.

Quelle que ſoit la forme du gouvernement, voilà la conſtitution eſſentielle de chaque ſociété, voilà l'objet, la deſtination & la loi de la puiſſance qui gouverne; & il n'eſt point d'homme qui en réfléchiſſant, ne voie dans la ſociété où il vît, cette puiſſance veiller par-tout, à la ſureté & au bonheur des particuliers, défendant le foible, vengeant l'opprimé, maintenant chacun dans la poſſeſſion de ſes droits & de ſes priviléges. Il n'eſt donc point d'homme qui n'enviſage la puiſſance qui gouverne la ſociété dans laquelle il vit, comme une mere, comme le pere de tous les ſujets.

C'eſt cette puiſſance qui fait la patrie; ce ſont les loix qui font cette puiſſance. Par-tout où les loix ont pour objet le bonheur,

la paix, la ſureté des Citoyens, il y a une patrie. Comme c'eſt par les loix que chaque Citoyen jouit de ſes droits & de tous ſes avantages, on conçoit la réunion de ces loix comme une puiſſance inviſible qui veille ſur tous les lieux de la république & qui y eſt attachée. Ce ſont ces idées qui nous font regarder comme notre patrie, l'état dont nous ſommes Citoyens, les lieux où nous ſommes nés, où notre enfance a été protégée, où l'on traite comme des ennemis quiconque attaque nos biens, notre perſonne, notre vie.

Tout ce qui attaque la puiſſante, la gloire de l'état dont nous ſommes Citoyens, attaque donc notre exiſtence & notre bonheur. Voilà l'origine de l'attachement, de l'amour, du dévouement pour la patrie, chez tous les peuples, dans toutes les nations, de quelque maniere que cette puiſſance

agiſſe, quelle que ſoit la forme du gouvernement.

Jamais l'amour de la patrie ne s'éteint dans le cœur du Citoyen. Les malheurs que des temps difficiles, des cauſes étrangeres, ou l'imprudence des adminiſtrateurs de la puiſſance ſouveraine attirent ſur la patrie, touchent vivement le Citoyen, l'homme vertueux; & chez toutes les nations, le Citoyen indifférent ſur les malheurs de la patrie, le ſéditieux qui la trouble, le perfide qui la trahit, ſont des fils dénaturés & des monſtres.

Combien donc eſt ſuperficielle, fauſſe & inhumaine la politique qui veut que la crainte & la miſere ſoient le motif de la ſoumiſſion des ſujets, & le fondement de l'autorité des ſouverains.

Les partiſans de cette politique barbare prétendent que l'homme eſt incapable de ſubor-

dination : 1°. parce qu'il a un amour eſſentiel pour l'indépendance & pour la domination, qui ne peut être réprimé que par la crainte : 2°. Parce que l'homme voit naturellement dans un ſupérieur un ennemi, & qu'il eſt jaloux des avantages & du bonheur des autres. 3°. Enfin, parce que l'homme étant naturellement & eſſentiellement vain, il lui faut des hommages, des reſpects, & des louanges, des eſclaves pour ſatisfaire ſon orgueil & ſa vanité.

Tâchons de diſſiper des erreurs plus funeſtes au bonheur des ſociétés, que les incurſions des peuples barbares & féroces.

ARTICLE PREMIER.

L'homme n'a point naturellement pour l'indépendance & pour la domination, un amour qui le rende incapable de la ſubordination néceſſaire au bonheur & à la paix de la ſociété.

L'HOMME, dit-on, veut néceſſairement être heureux, & il ne peut l'être qu'en ſatisfaiſant tous ſes deſirs, & en ſe procurant une infinité de plaiſirs. Or, il n'y a point de ſubordination, point de dépendance qui ne donne des bornes aux deſirs & aux plaiſirs de l'homme; ainſi toute dépendance, toute ſubordination eſt un état violent, un état contre nature, dans lequel l'homme ne peut être fixé que par la crainte & par la force: il fait ſans ceſſe

effort pour en ſortir, & il en ſort auſſitôt qu'il le peut impunément. L'homme en ſociété, eſt un eſclave qui travaille ſans ceſſe à uſer ſes chaînes.

Il ne lui ſuffit pas d'être libre, il ne peut ſe procurer ſeul tous les plaiſirs qu'il deſire pour être heureux, il a beſoin du ſecours des autres hommes. Il fait donc ſans ceſſe effort pour ſe les aſſujettir & pour les obliger à ſervir ſes deſirs. Il tend donc ſans ceſſe à s'acquérir ſur eux un empire abſolu. Ainſi dans toutes les ſociétés, de proche en proche, tout eſt en effort pour ſe ſouſtraire à l'autorité des loix, ou pour acquérir du pouvoir.

L'hiſtoire de l'humanité entiere, ne nous offre que les effets de cet amour de l'indépendance & de la domination. Remontez dans les ſiécles paſſés, parcourez toute la terre, vous verrez cet amour,

ſes néceſſaires à ſon exiſtence, & à ſon bonheur.

Dans l'état de ſociété, ſi le champ du Citoyen n'a pas été fécond, il n'eſt pas obligé de quitter ſa patrie, de s'armer, de faire la guerre pour ſubſiſter; la ſociété pourvoit à tous ſes beſoins, elle s'arme contre l'étranger qui voudroit envahir ſes poſſeſſions ou les piller, & contre le Citoyen injuſte & avide qui veut l'opprimer; elle veille ſur ſes traités, ſur ſes contrats, ſur ſes promeſſes, ſur tous ſes engagements, afin qu'il ne ſoit ni ſéduit, ni fruſtré; elle eſt le garant, la caution de tout ce qu'on lui promet; elle pourſuit & punit comme un ennemi quiconque attaque ſa vie, ſon répos, ſon honneur, ou qui trouble ſon loiſir & ſes amuſements.

Aucun état ne fournit à l'homme les moyens de s'éclairer & d'inſtruire, comme l'état de ſociété.

C'eſt dans la ſociété que ſe développent la bienfaiſance, la reconnoiſſance, l'amitié, le deſir de l'eſtime, en un mot toutes les vertus ſociales; elle ouvre à l'homme une ſource intariſſable de plaiſirs, elle fait naître dans ſon cœur une ſucceſſion non interrompue de ſentiments qui lui rendent agréables tous les momens de ſon exiſtence, qui rempliſſent le deſir immenſe du bonheur dont il eſt animé.

Elle défend, il eſt vrai, à l'homme d'être malfaiſant, injuſte, oppreſſeur; mais nous avons vu que pour être heureux, l'homme n'a pas beſoin de nuire aux autres, & qu'il ne peut être malfaiſant ſans être malheureux.

Ainſi la ſubordination dans la ſociété, n'ôte à l'homme rien de ce que la Nature a rendu néceſſaire à ſon bonheur; elle ne lui interdit que ce qui le rend malheu-

reux, & ce que la Nature lui défend : enfin elle lui procure tout ce qui peut le rendre heureux ; elle lui en assure la jouissance : ses besoins, ses inclinations naturelles le portent donc à se soumettre aux loix de la société, & aucun besoin, aucune inclination naturelle ne le porte à s'y soustraire.

L'indépendance absolue & la domination, ne sont pas, si je peux parler ainsi, des parties essentielles du bonheur de l'homme. Ce n'est point pour elle-même que l'homme souhaite l'indépendance ; c'est comme moyen de s'assurer la jouissance des biens nécessaires à son bonheur ; or l'homme jouit de cette assurance, il a cette certitude dans la société, bien plus que dans l'état d'indépendance absolue, puisque dans l'état civil, tous les membres de la société concourent pour lui procu-

ter ces biens, & que dans l'état d'indépendance il eſt privé du ſecours des autres hommes, & expoſé à être dépouillé des biens néceſſaires à ſon bonheur ; ainſi, l'amour du bonheur porte l'homme à s'unir à ſes ſemblables, & à ne ſe réſerver dans la ſociété, que l'indépendance qu'elle accorde, & qui ſuffit toujours au bonheur de l'homme. L'état civil n'eſt donc pas un état violent, les loix ne ſont pas des chaînes que le Citoyen cherche à rompre ; ce ſont des protectrices, des ſauvegardes qui veillent à la ſureté ; elles ne lui ôtent que le pouvoir de ſe rendre malheureux en devenant malfaiſant, ou en cherchant le bonheur dans les objets auxquels ſa Nature ne l'a point attaché ; elles ne gênent ni l'homme ſage, ni l'homme éclairé, elles guident l'ignorant & contiennent l'homme imprudent ou paſſionné

qui court à ſa perte; elles ne portent pas plus d'atteinte à la liberté naturelle de l'homme que les baliſes qui montrent les écueils, ou les barrieres dont on enferme les précipices ou les lieux dangereux.

L'amour de l'indépendance qui veut ſe ſouſtraire à la puiſſance des loix, n'exiſte donc que dans le méchant, & dans l'homme paſſionné, dans le furieux, dans l'ignorant, dans le ſtupide. On ne peut donc la regarder comme une inclination naturelle, comme un penchant invincible, comme vice eſſentiel à la Nature humaine.

Il en eſt de l'amour de la domination, comme de l'amour de l'indépendance. L'homme peut ſans dominer ſur les autres, ſe procurer tout ce qui eſt néceſſaire à ſon bonheur; ainſi le deſir de la domination n'a pas ſon ori-

gine dans un beſoin eſſentiel à l'homme ; il n'y eſt pas porté par un penchant naturel & invincible, qui le tienne toujours en effort & en action pour tout ſoumettre.

Ces idées puiſées dans la nature de l'homme, ſont juſtifiées par l'expérience.

Nous voyons des peuples ſoumis ſans crainte à leurs loix, à leurs ſouverains ; des ſouverains qui abdiquent ou qui donnent des bornes à leur autorité ; des particuliers qui refuſent de monter ſur le thrône.

» Les Chinois, ſous les premie-
» res Dynaſties, dit un de leurs
» Sages, ne s'écartoient jamais de
» l'obéiſſance & du devoir, pour
» quelque danger ou pour quel-
» que intérêt que ce fût. Ces peu-
» ples, dis-je, étoient-ils toujours
» animés par quelque récompenſe
» ou par quelque punition préſen-

» te ? non, mais leur cœur étoit » établi dans le bien & dans l'a- » mour de la juſtice ; ils ne ſe pou- » voient réſoudre à rien qui y fût » clairement contraire. Le froid, » la faim, les ignominies, la mort, » rien ne pouvoit leur faire oublier » ce qu'ils devoient à leur Prince. » Voilà pourquoi nos Dynaſties » ont duré ſi long-temps. (1)

Ces mêmes Chinois, ont eu des raiſons & des motifs de changer leur gouvernement ; ils ont pu pluſieurs fois le changer, il leur a été facile de donner des bornes à la puiſſance de leurs Empereurs, & cependant ils n'y ont jamais porté la moindre atteinte.

Sparte, pendant plus de ſix ſiécles, fut heureuſe & paiſible, par l'obſervation des loix ; rien de ce qu'elles défendoient n'étoit agréa-

(1) Du Halde, deſcrip. de la Chine, *t.* 2, *p.* 405.

ble, rien de ce qu'elles commandoient n'étoit pénible & rébutant: la ſatisfaction attachée à l'obſervation de la loi, ſe joignoit toujours à l'idée de ce qu'elle preſcrivoit: le ſentiment de la honte, du déplaiſir & de l'averſion, étoit inſéparable de la choſe qu'elle défendoit, enſorte que l'obſervation de la loi étoit pour tous les Citoyens une ſource de plaiſir, un ſujet continuel de ſatisfaction, un bonheur habituel. Le Spartiate étoit heureux par le ſentiment habituel de ſa conformité à la loi.

On trouve cette ſoumiſſion aux loix, chez tous les peuples dans leur origine.

L'hiſtoire de la Chine offre des exemples fréquents de ſouverains qui abdiquent; on en trouve chez les Grecs.

Pittacus, reçut à Mytiléne de grands honneurs, pour les ſervi-

ces qu'il rendit à ſa patrie, & les Mytiléniens l'éleverent enfin à la ſuprême puiſſance. Il en jouit dix ans, & ne l'employa qu'à déraciner les vices contraires à la paix & au bonheur des Mityléniens. Lorſqu'il eût établi la choſe publique dans l'ordre qu'il crût le plus propre à y rendre la paix conſtante, il abdiqua l'autorité ſouveraine, redevint particulier, & ne ſe réſerva qu'une très-petite portion du territoire, que les Mityléniens lui avoient donné. (1)

Si Théopompe n'abdiqua pas la ſouveraineté, il eut le courage peut-être auſſi noble, de mettre des bornes à ſa puiſſance, en établiſſant à Sparte des Inſpecteurs pour les Rois mêmes. (2)

Lorſque Xercès offrit à Léonidas de le faire Monarque de tou-

(1) Diod. Fragm. trad. de Terraſſon, *t.* 2. *p.* 372.

(2) Plutar. vie de Lycurgue.

te la Gréce, s'il vouloit embraſſer ſon parti, Léonidas lui répondit : » ſi tu connoiſſois en quoi conſiſ- » te le bien de la vie humaine, tu » ne convoiterois pas ce qui eſt à » autrui ; mais, quant à moi, j'aime » mieux mourir pour le ſalut de » ma patrie que de commander à » toute la Gréce. (1)

Il peut donc y avoir un ſentiment plus puiſſant ſur le cœur de l'homme, que l'amour de la domination : telle eſt la ſoumiſſion aux loix & à la crainte d'uſurper un pouvoir injuſte & nuiſible. L'homme peut même préférer la mort à une puiſſance injuſtement acquiſe.

Lorſque Scipion dépouilla Antiochus d'une partie de ſes Etats, & réduiſit ſon Royaume aux poſſeſſions qu'il avoit au-delà du mont Taurus ; ce Prince remer-

(1) Plutarq. dits. not. des Laced.

cia ſincerement les Romains, parce qu'en lui ôtant une partie de ſes Etats, ils l'avoient déchargé d'un fardeau trop peſant, & qu'ils avoient réduit ſon Royaume à une étendue de pays qu'il pouvoit gouverner. (1)

Il y a donc un ſentiment d'humanité plus puiſſant ſur le cœur de l'homme, que l'amour de la domination, & l'homme peut aimer le bonheur des autres plus que ſa propre puiſſance.

Alexandre vainqueur de Tyr, offrit la royauté à un Citoyen reſpectable & aimé, le plus riche & le plus conſidérable de Tyr. Mais ce Citoyen qui n'avoit aucune liaiſon de parenté avec ceux qui, juſques-là avoient occupé le thrône, refuſa d'y monter, quelqu'inſtance que lui fit Epheſtion;

(1) Tite. Liv. *l.* 37. Juſtin, *l.* 31. Val. Max. *l.* 4. *c.* 7.

preſſé de nommer quelqu'un de la famille Royale, pour, qu'aumoins le Roi de Tyr lui dût ſa Couronne; il indiqua un homme plein de ſageſſe & de bonté, mais extrêmement pauvre, lui porta les habits Royaux, l'amena à Tyr & le proclama Roi. (1)

Il y a donc dans le cœur de l'homme, un ſentiment de modération & d'équité, plus puiſſant que l'amour de la domination.

» Lorſqu'*Y-a-o* premier Empereur de la Chine, voulut ſe donner un ſucceſſeur, il fit venir un » de ſes Miniſtres, en qui il avoit » plus de confiance, par l'eſtime » qu'il faiſoit de ſa prudence & de » ſa probité, & voulut dépoſer entre ſes mains ſa Couronne. Ce » ſage Miniſtre s'excuſa de recevoir cet honneur, ſur ce que le » fardeau étoit trop peſant pour

(1) Diod. *l.* 17.

» des épaules auſſi foibles que les
» ſiennes, & en même-temps il lui
» propoſa un Laboureur nommé
» *Chun*, que la vertu, la probité,
» la patience dans les plus rudes
» épreuves, la confiance qu'il s'at-
» tiroit de tous les gens de bien,
» & une infinité d'autres excellen-
» tes qualités qui le rendoient di-
» gne du thône.

» *Y-a-o* le fit venir pour éprou-
» ver ſes talents, il lui confia le
» gouvernement d'une Province.
» Chun ſe fit une ſi grande répu-
» tation de ſageſſe, de prudence,
» de modération & d'équité, qu'au
» boût de trois ans *Y-a-o* l'aſſocia
» à l'Empire, & lui donna ſes deux
» filles en mariage. (1)

Chun tranſporta la Couronne ſur la tête d'*Y-a*, & les enfants de Chun furent ſoumis à *Y-a*, comme ils l'auroient été à leur pere.

(1) Du Halde, *t.* 1. *p.* 306.

Chun

Chun ne s'étoit déterminé à ce choix, que ſur l'idée qu'il s'étoit formée de la capacité & du mérite d'*Y-a*, il vécut dix-ſept ans depuis qu'il l'eût aſſocié à l'Empire, & l'union fut ſi grande entre ces deux Princes, qu'il ne parut jamais que l'autorité fût partagée. (1)

Il peut donc y avoir un amour du bien public, ſupérieur à l'amour de la domination, puiſqu'il y a des ſouverains qui aiment mieux partager l'autorité ſuprême que d'en jouir ſeuls, au préjudice du bien public.

Il y a un ſentiment de probité, de modeſtie & de juſtice plus fort que l'amour de l'indépendance; puiſqu'il y a des hommes qui aiment mieux reſter ſujets, que de commander, & qui pouvant acquérir l'autorité, la font paſſer à

(1) *Ibid.*

des hommes qu'ils jugent plus éclairés, plus ſages & plus capables de gouverner.

Tandis que Léonidas réſiſtoit à Xerxès, & combattoit toutes ſes forces au paſſage des Thermopyles, Gelon de Syracuſe anéantit à Himére cette formidable armée que les Carthaginois avoient envoyée en Sicile, & qui devoit concourir avec Xerxès pour donner des fers à tous les Grecs. Lorſqu'il apprit la défaite de Xerxès à Salamine, il accorda la paix aux Carthaginois, & licencia toutes ſes troupes, renvoya les alliés & plaça les étrangers dans des lieux éloigés de Syracuſe; n'ayant plus alors de troupes, ni dans Syracuſe, ni aux environs, il convoqua une aſſemblée générale de tous les habitants de Syracuſe, leur ordonnant de s'y rendre armés. Lorſqu'ils furent tous arrivés, Gelon entra dans l'aſſemblée, mais ſans

armes & ſans gardes; enſuite adreſſant la parole aux Syracuſains, il leur rendit compte de toute ſa conduite, dit l'emploi des ſommes qu'ils lui avoient confiées, & l'uſage qu'il avoit fait de ſon autorité; il ajouta qu'il n'avoit eu en vue que le bien public; que ſi néanmoins il lui étoit arrivé d'avoir commis quelque faute, il ne tenoit qu'à eux de l'en punir, puiſqu'il n'avoit ni armes, ni gardes, ni aucun moyen de ſe défendre contre eux qui étoient armés; perſonne ne fit aucun reproche à Gelon, & il fut unanimement nommé le Bienfaiteur, le Sauveur & le Roi par toute l'aſſemblée. (1)

Il y a donc dans le cœur de l'homme, un ſentiment de vertu qui lui fait regarder comme un crime l'abus qu'il fait de ſa puiſſance, qui le porte à s'en dépouil-

(1) Diod. *l.* 11.

ler, ſi ceux qui la lui ont confiée jugent qu'il en abuſe. Il y a dans tous les hommes un ſentiment naturel de reſpect, de reconnoiſſance, d'amour & de ſoumiſſion pour tous les hommes éclairés, ſages vertueux.

Nous avons prouvé que l'indépendance & la domination ne ſont point néceſſaires pour ſatisfaire les beſoins & les inclinations que l'homme reçoit de la Nature. Nous avons vu que la ſubordination n'impoſe aucune obligation qui le prive des choſes néceſſaires à ſon bonheur; ainſi l'amour de l'indépendance & de la domination, ou la haine de la ſubordination, ne peuvent devenir des paſſions que dans ceux qui ont des beſoins & des inclinations qui ne viennent point de la Nature. Cet amour effréné de l'indépendance & de la domination qui ne peut ſouffrir ni loix, ni ſupérieurs,

ni réſiſtance, eſt donc un vice étranger à la nature humaine.

Les principes des vertus ſociales, l'humanité, la juſtice, l'honneur, l'équité ſont des ſentiments aſſez puiſſants pour retenir l'homme dans la ſoumiſſion aux loix, & pour lui rendre odieuſe toute puiſſance acquiſe injuſtement, ou préjudiciable au bonheur des autres; l'amour de l'indépendance & de la domination, n'eſt donc effréné que dans les hommes qui ont étouffé dans leur cœur les ſentiments de probité, d'honneur & de vertu.

Les hommes, pour qui la ſubordination eſt un joug inſupportable, ſont des vicieux ou des coupables qui craignent les loix: ce ſont des hommes diſſipés, vains, orgueilleux, frivoles, auxquels la ſubordination preſcrit des devoirs qui les gênent, ou dont leur orgueil s'offenſe, ces hommes ne

ſont pas dans leur état naturel ; il ne faut point imputer à tous les hommes leurs paſſions, leurs vices & les croire inſéparables de la nature humaine.

Les hommes qui ſe ſont rendus célébres par leur ambition, ont preſque toujours été des débauchés, que leur luxe énorme & le déſordre de leur fortune ont portés à troubler les états, comme Catilina, des caractéres vains & lâches comme Theophane, des particuliers ſans projet, & que le hazard & les circonſtances ont élevés au pouvoir ſuprême, comme Cromwel, des guerriers paſſionnés pour la célébrité, comme Charles XII, des ames timides & foibles, comme Louis XI & Jacques I. qui, pour être en ſûreté, avoient beſoin de tenir dans l'inquiétude & dans la crainte, tous ceux qui pouvoient leur faire du mal, & qui ne pouvoient être

calmes & en ſûreté qu'en croyant qu'ils avoient un pouvoir ſans bornes.

C'eſt ordinairement chez les peuples livrés au luxe, que l'amour de la domination & de l'indépendance s'exalte, & devient entreprenant. Preſque tous les tyrans ont été des débauchés, des voluptueux, des avares qui avoient un beſoin extrême d'argent, & pour leſquels la domination étoit un moyen d'en avoir. Telle eſt l'origine qu'Ariſtote donne aux tyrannies, & c'eſt un fait qui ne peut être conteſté que par ceux à qui l'hiſtoire ſeroit abſolument étrangere. (1)

Depuis Lycurgue qui bannit le luxe & l'argent de Sparte, juſqu'à Lyſandre, dont les artifices & l'ambition introduiſirent de nouveau le luxe & les richeſſes, on

(1) Ariſt. Polit. *l.* 5. *c.* 10.

ne vit point parmi les Lacédemoniens cet amour de la domination, rien entreprendre contre le gouvernement.

Le Scythes, les Gaulois, les Germains avoient des Rois qui n'ont point été des tyrans : on n'a point vu parmi les Scythes, des guerres entrepriſes pour reſſerrer ou pour étendre la puiſſance de leurs Rois, & l'on en trouve rarement des exemples chez les Germains & chez les Gaulois.

Lorſqu'on ne jette ſur l'hiſtoire qu'un coup d'œil ſuperficiel, on voit dans les états & dans les gouvernements, des révolutions, des ſéditions, des conjurations, des guerres civiles, des Monarchies changées en républiques ou en tyrannies, des républiques ſubjuguées par des tyrans & par des deſpotes. Comme la puiſſance eſt l'objet de tous ces mouvements, on croit que l'ambition & la haine

de toute ſubordination en ſont les principes; mais c'eſt une erreur.

Ariſtote attribue toutes les révolutions, toutes les guerres civiles à l'orgueil outrageant des magiſtrats, à leur avarice, à l'injuſte diſtribution des récompenſes & des honneurs, au pouvoir exceſſif des ſouverains, au mépris du peuple pour les magiſtrats, à l'exceſſive élévation d'un ordre de l'état ſur les autres. (1)*

Lorſqu'on remonte aux cauſes des révolutions, des ſéditions, &c. que nous offre l'hiſtoire, on les trouve en effet toutes produites par quelqu'une de ces cauſes, comme ce Philoſophe le prouve par l'hiſtoire des temps qui l'ont précédé: quant aux temps qui l'ont ſuivi, nous nous contenterons d'en rapporter quelques exemples.

(1) *Ibid.* c. 3.

Ce fut l'orgueil des Tarquins, les outrages qu'ils firent aux Romains, qui anéantirent la royauté à Rome ; ce fut l'outrage que reçut Appius Claudius qui anéantit le pouvoir des Decemvirs ; ce fut pour se venger de l'insulte que lui avoit faite l'Impératrice Sophie que Narsés attire les Lombards en Italie.

Combien l'excès des Impôts, l'avarice des Satrapes, des Gouverneurs, des Questeurs, leur dureté, leur insolence n'ont-elles pas armé de peuples & causé de révoltes dans tous les états ? le peuple paie sans murmure tout ce qu'il peut payer, mais il est un excès qui le révolte, sans qu'on puisse pour cela le regarder comme naturellement séditieux. Il est privé du nécessaire, & il voit dans tous ses supérieurs, dans les questeurs, dans tout ce qui exerce quelqu'autorité, un luxe énorme,

il eſt mépriſé, inſulté, outragé par tous ſes ſupérieurs, par tout ce qui eſt riche; faut-il donc un penchant inné à la révolte pour regarder tous ces hommes comme des ennemis? Quand dans ces états le peuple ſeroit auſſi ſtupide qu'on le ſuppoſe mal à propos, peut-il s'empêcher de voir que les beſoins de l'état qui ſont toujours le motif des Impôts ne ſont en effet que les beſoins de ces hommes; le beſoin qu'ils ont d'argent pour entretenir leur luxe ou pour aſſouvir leur avarice. C'eſt ainſi que les Friſons ſe ſouleverent contre les Romains, bien plus pour ſe ſouſtraire à l'avarice, que par averſion pour la ſubordination. Ils avoient payé ſans répugnance les tributs ſous Druſus; mais ſous le gouvernement du Centurion Alennius, homme avide, ſans humanité, ſans eſprit, ils ſe trouverent hors d'état de payer le tri-

but qu'il leur imposa; ils vendirent leurs troupeaux, leurs champs, ils engagerent leur liberté; enfin ils se révolterent, pendirent les soldats prépoſés au recouvrement des impôts & auroient mis en pieces l'affreux & indigne Centurion, s'il n'eût pris la fuite. (1)

Ce furent les vexations & l'avidité de Sabinus Intendant de Judée, qui cauſerent cette révolte dans laquelle tant de Juifs périrent. (2)

Combien les Suiſſes n'endurerent-ils pas de vexations & d'horreurs de la part des Gouverneurs & des Nobles, avant de former un corps indépendant. Depuis leur union, ils ſont une puiſſance formidable en Europe ſans avoir entrepris de s'agrandir, ſans avoir profité des circonſtances favora-

(1) Tacit. annal. l. 4. c. 72.
(2) Joſeph. antiquit. l. 17. c. 12.

bles pour étendre leur domination.

Lorſque Philippe le Bel ſe fut emparé de la Flandre, les Flamands ſe ſoumirent à lui ; mais l'orgueil du Commandant qu'il établit, fut ſi outrageant, ſes vexations furent ſi exceſſives, & ſes injuſtices ſi criantes, que pluſieurs villes conſidérables ſe ſoulevérent, maſſacrerent les garniſons françoiſes, & obtinrent le rétabliſſement de leur Duc ; le Duc rétabli voulut les tyranniſer, & ils ſe révolterent. Dans cette double révolte les ennemis de la ſubordination ne ſont-ils pas le Satrape, le Gouverneur inſolent & avide, le Duc fou & orgueilleux ?

Ce fut la rigueur des impôts, l'inquiſition, l'orgueil & la dureté du Duc d'Albe qui enleverent à l'Eſpagne les Provinces-unies.

Les impôts ont ſouvent cauſé des ſéditions en France, & ſans

vouloir les juſtifier, on peut dire qu'aucune n'a pour principe la haine de la ſubordination.

Enfin, ſouvent le mépris que le Souverain inſpire au peuple, a cauſé la déſobéiſſance : car l'homme qui ſe ſoumet ſans répugnance à un ſupérieur, & qui le reſpecte, lui déſobéit & le brave s'il s'avilit ; parce que la ſoumiſſion que la ſociété preſcrit, eſt bien plus une ſoumiſſion inſpirée par le reſpect, & par la confiance qu'une obéiſſance produite par la crainte & par la terreur. Pour prouver par les ſéditions & par les guerres civiles, que l'homme eſt incapable de ſubordination, il faudroit faire voir que ces ſéditions, ces guerres civiles, ces révoltes ont eu pour objet des Magiſtrats, ou des Souverains qui n'employoient leur autorité que pour le bonheur de la ſociété, qu'elles ont été cauſées par des peuples au premier

abus que le Souverain ou le Magiſtrat a fait de ſon pouvoir, à la premiere vexation exercée en ſon nom, avant de s'être plaint, d'avoir inſtruit le Souverain & le Magiſtrat des rigueurs qu'on exerçoit ſur eux, des maux qu'ils enduroient; il faudroit faire voir des peuples heureux, & rebelles à l'autorité ou à la puiſſance qui les rend heureux. Si les hommes ſont eſſentiellement ennemis de la ſubordination, pourquoi le peuple de Syracuſe armé a-t-il proclamé avec des tranſports d'amour & de joie Gelon déſarmé, le pere de la patrie & ſon Souverain? Pourquoi le peuple a-t-il ſurnommé Louis XV le bien-aimé; car ce ſur-nom eſt l'expreſſion de l'amour du peuple, & non pas un titre donné par l'adulation. Le Courtiſan exalte la grandeur du Souverain, mais le peuple publie ſa bonté: le Courtiſan s'humilie devant ſa puiſſan-

ce ; & le peuple aime ſa perſonne.

On ne connoît donc ni la nature humaine, ni l'hiſtoire, lorſqu'on dit, que l'homme a pour la domination un amour qui le rend incapable de ſubordination. Si cette doctrine a des partiſans, que ce ne ſoit point en France, mais chez les deſpotes & chez les tyrans, que ces partiſans ne ſoient ni des Philoſophes, ni des Citoyens, mais les miniſtres de la tyrannie ; qu'on aille avec ces principes calmer les remords du deſpote inhumain, mais qu'on ſe garde bien de s'en ſervir pour autoriſer l'oppreſſion dans une nation que l'amour ſoumet à ſes Souverains.

ARTICLE II.

L'envie qui rend l'homme ennemi de ſon ſupérieur, n'eſt point un vice naturel & eſſentiel à l'homme.

L'HOMME par ſa conſtitution organique, prend tous les ſentiments qu'il apperçoit dans les autres hommes; il eſt tranſporté de colere, ou pénétré de douleur à la vue d'un furieux ou d'un malheureux. Cette communication de ſentiments & d'affections, eſt le principe de l'humanité, de la bienveillance naturelle. Ainſi, comme la préſence d'un malheureux fait naître dans l'ame de l'homme qu'il voit, un ſentiment de douleur, la vue d'un homme qui eſt heureux par la poſſeſſion de quelqu'objet, produit dans

ceux qui le voient l'amour de cet objet, le desir de le posséder, & des efforts pour s'en emparer ; si cet objet ne peut se communiquer ou se partager. Ainsi, le même principe, la même organisation qui rend l'homme compatissant, le rend envieux, & ennemi de celui qui est heureux ; il fera pour ôter à cet homme l'objet de son bonheur, plus d'efforts qu'il n'en fera pour soulager le malheureux dont la présence l'incommode en le faisant participer à sa misere.

Suivez l'homme, depuis sa naissance, jusqu'au tombeau, vous le verrez animé & conduit par cette passion. L'enfant prend toutes les affections de ceux avec lesquels il vit, il imite toutes leurs attitudes, il fait tous les mouvements qu'ils font, il desire tout ce qu'il voit ; & veut avoir tout ce qui lui paroît faire plaisir à ceux qui le possedent : il emploie toutes ses for-

ces, toute son adresse, toutes ses ressources pour l'obtenir. L'âge ne fait que développer cette passion & augmenter son activité, elle ne finit qu'avec la vie.

Tel est le sentiment de Spinosa sur l'envie, qui est en effet contraire à la sociabilité, mais qui n'est, ni essentielle à l'homme ni une suite de son organisation.

Il est vrai, que par son organisation l'homme est imitateur, & qu'il aime tous les objets qu'il croit contribuer au bonheur des autres, sur-tout s'il n'est pas heureux : mais le jugement qu'il porte sur ces objets, ne le détermine point nécessairement à les rechercher, & à tâcher d'en dépouiller ceux qui les possédent. Pour être déterminé nécessairement à rechercher un objet, & à le ravir à celui dont il fait le bonheur, il ne suffit pas de juger qu'il est bon, il faut juger qu'il est nécessaire à notre bon-

heur : car n'étant déterminés à la recherche des objets, que par l'amour du bonheur, la force & le dégré de nos déterminations vers un objet, dépendent du rapport que nous voyons entre cet objet & notre bonheur ; & par conſéquent nous ne ſommes déterminés néceſſairement à le rechercher qu'autant que nous le jugeons néceſſaire à notre bonheur. Or, nous ne voyons pas que tous les objets qui contribuent au bonheur des autres ſoient néceſſaires à notre propre bonheur.

Nous avons vu que la Nature accorde à tous les hommes ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire leurs beſoins & leurs inclinations naturelles, & par conſéquent tout ce qui eſt néceſſaire pour qu'ils ſoient contents de leur exiſtence : ils peuvent donc en effet, regarder comme inutile, ou comme n'étant pas néceſſaire à leur bonheur, un

objet qu'ils ne poſſédent pas, quoiqu'ils voient qu'il procure du plaiſir à celui qui le poſſéde. L'homme qui ne va point au-dela des beſoins que donne la Nature & qui cherche ſon bonheur dans les inclinations qu'elle inſpire, peut au milieu du luxe & des richeſſes, dire : combien voila de choſes dont je n'ai pas beſoin ? .

Ce n'eſt point par un principe d'envie, que l'enfant deſire tout ce qu-il voit. Preſſé comme tous les hommes par le deſir du bonheur, & n'ayant point d'expérience perſonnelle ſur les objets propres à lui procurer le bonheur qu'il deſire, il juge qu'il eſt dans les objets qu'il voit rechercher par les autres hommes : cette diſpoſition organique, ce penchant que la Nature donne à l'enfant pour deſirer ou pour aimer ce qu'il voit que les autres aiment, eſt un principe de ſociabilité qui leur

fait prendre les goûts & les mœurs des autres hommes, & qui les plie à toutes leurs habitudes par inſtinct, & preſque machinalement. C'eſt peut-être cette diſpoſition à imiter, qui leur imprime ce que l'on nomme le caractere national de ſi bonne heure, & ſi généralement, qu'on le regarde comme une qualité donnée par la nature, & en quelque ſorte attachée aux climats.

En profitant de cette diſpoſition, les peres & les meres peuvent à leur gré former les mœurs de leurs enfants, & leur donner un caractere qui ne leur permette pas de chercher le bonheur dans d'autres objets que dans la pratique des vertus ſociales. La diſpoſition que l'enfant a pour imiter tout ce qu'il voit faire, lui fait même prendre ce caractere ſans l'inſtruction des peres & des meres. Cette diſpoſition organique des enfants à aimer, à déſirer tout

ce qu'ils croient contribuer au bonheur des autres, n'eſt donc pas un ſentiment d'envie qui le faſſe ſouffrir lorſqu'il voit les autres heureux, & qui le porte à les priver de l'objet qui fait leur bonheur.

Si au lieu de profiter de cette diſpoſition naturelle pour porter l'enfant à rechercher le bonheur dans la pratique des vertus ſociales, on ne cherche à le rendre heureux qu'en lui offrant des objets ſenſibles & nouveaux; il n'acquiert aucun principe ſur la morale, & ſur le bonheur deſtiné à l'homme; il reſte en effet dans l'état de l'enfance par rapport à tous les objets dont il voit les autres hommes en poſſeſſion; il les deſire, il eſt malheureux s'il ne les obtient pas; il regarde celui qui les poſſéde, comme la cauſe du malheur qu'il éprouve, il le hait, il eſt ſon ennemi, comme l'hom-

me preſſé par la faim extrême eſt ennemi de l'homme qui lui refuſe du pain.

Tels ſont ordinairement les hommes des nations frivoles, livrées au luxe, à l'amour des richeſſes, à la paſſion du crédit.

Les hommes frivoles n'acquiérent point ordinairement de principes ſur le bonheur que la Nature deſtine à l'homme, ils le cherchent dans les objets, dans leſquels ils le cherchoient dans l'enfance.

Pendant l'enfance, la nourrice les amuſoit par ſon chant, par ſes geſtes, avec un hochet, avec une fleur, avec une image, avec mille babioles. L'éducation qu'ils reçoivent lorſqu'ils ſont ſortis des bras de la nourrice, leur apprend-elle à chercher le bonheur dans d'autres objets? la muſique, la danſe, le deſſein, la peinture ſont les objets eſſentiels de leur éducation.

N'eſt-ce

N'eſt-ce pas dans les objets du luxe, dans les équipages, dans les tableaux, dans les concerts, dans les ſpectacles comiques, dans la poſſeſſion d'un bijoux, d'un habit de goût, qu'on leur dit que conſiſte le bonheur.

Ces hommes ne ſortent donc point de l'état de l'enfance; tous les objets dans leſquels ils cherchent le bonheur, coûtent plus cher que les hochets & les babioles par leſquelles on les amuſoit pendant leur enfance; mais ce ſont en effet des hochets & des babioles de la même eſpece. Ils ne different donc de l'enfant que par la taille, & par la dépenſe qu'ils font; mais leur ame, leurs inclinations, leurs beſoins ſont les mêmes; ils ſont envieux comme les enfants, parce que, comme les enfants, ils ont beſoin d'être heureux, & que pour ſatisfaire ce beſoin, ils n'ont, comme les enfants,

que des objets qui font ſur eux ; des impreſſions nouvelles. Tout ce qui fait ſur eux une impreſſion agréable & nouvelle, leur paroît néceſſaire à leur bonheur, ils ſont malheureux s'ils ne peuvent ſe le procurer : ils deſirent, non que celui qui le poſſéde ſoit malheureux, mais qu'il ceſſe d'être heureux par la poſſeſſion de cet objet pour qu'il s'en dégoûte, & afin qu'ils puiſſent l'obtenir ; car l'homme n'envie point les avantages auxquels il ne peut aſpirer : ſi le ſpectacle du bonheur de celui qui poſſéde cet objet leur déplaît, c'eſt que tant qu'il ſera heureux par cet objet, ils ne peuvent eſpérer de le poſſéder. Ils n'euſſent point été envieux ſi l'on eût développé en eux la bienfaiſance, l'amitié, le deſir de l'eſtime, l'amour de la vertu qui procurent à l'homme des plaiſirs continuels & indépendans des objets du luxe.

Il en faut dire autant des autres envieux; un avare, par exemple, occupé ſans ceſſe de projets pour gagner de l'argent, ou pour obtenir des places utiles, qui n'a du plaiſir & du bonheur que par l'argent qu'il entaſſe ou qu'il place, qui ne connoît de moyens d'augmenter ſa fortune, que la ſollicitation, l'intrigue, les complaiſances les plus aviliſſantes, la ſervitude & l'argent; un homme de ce caractere, deſire ordinairement toutes les places que ſes pareils obtiennent, tous les profits qu'ils font: il a donné de l'argent, il a ſollicité, rampé pour les obtenir; il regarde le ſuccès de ſes concurrents comme une perte pour lui, comme une injuſtice qu'on lui a faite. Il a du chagrin de voir paſſer entre leurs mains, un bien qu'il a deſiré, & qui eſt devenu néceſſaire à ſon bonheur.

Ce que nous diſons de l'avare,

convient à l'ambitieux, à l'homme passionné pour la célébrité, au gourmand, au voluptueux, à l'homme qui s'est fait de son mérite, de sa naissance, de ses qualités personnelles, une idée excessive, qui en est sans cesse occupé, qui pense que tout le monde doit s'en occuper, & que l'attention que l'on donne aux autres, les égards que l'on a pour eux, sont des vols qu'on lui fait; il souffre de toutes les distractions dans lesquelles on tombe à son égard, il est envieux.

Enfin il y a des atrabilaires qui souffrent toujours, & qui regardent la joie des autres comme la cause de leur insensibilité aux maux qu'ils souffrent; ils les regardent comme des ennemis, ils souffrent du bien qui leur arrive, parce qu'ils croient qu'il augmentera même leur insensibilité; ils sont envieux, mais ils sont mala-

des, ils ne ſont point dans l'état naturel de l'homme.

Ce n'eſt pas ſeulement de l'organiſation de l'homme que naît l'envie, ſelon Spinoſa, elle eſt ſelon lui, l'effet néceſſaire de l'amour propre. L'homme s'aime, dit-il, il aime tout ce qu'il a, il contemple avec plaiſir ſes qualités, ſes talents, c'eſt par l'idée avantageuſe qu'il en a pris, qu'il eſt heureux; il deſire tout ce qui peut l'augmenter, il hait tout ce qui l'affoiblit, il veut non-ſeulement poſſéder tout ce que les autres poſſédent, mais encore il eſt fâché qu'ils aient des choſes ſemblables à celles qu'il a: ce qu'ils ont de bon l'humilie & lui cauſe du deplaiſir. (1)

Spinoſa ſe trompe: l'amour que nous avons pour nous-mêmes, ne nous fait point haïr dans les au-

(1) Etic. part. 3. *p.* 138. ſchol.

tres tout ce qui les éléve au-deſſus de nous, ou qui les rend égaux à nous : car nous avons vu que nous eſtimons dans les autres la bienfaiſance & les vertus ſociales : que nous aimons ceux qui les pratiquent, & que nous deſirons qu'ils ſoient heureux. Spinoſa reconnoît lui-même dans l'homme cette admiration, & cet amour pour les vertus des autres, mais il prétend que nous n'aimons la vertu que dans les hommes que nous regardons comme des êtres d'une nature différente de nous ; que nous haiſſons cette même vertu dans nos égaux. (1)

Mais Spinoſa ſe trompe encore : car nous avons vu que la reſſemblance dans les idées, dans les mœurs, dans l'amour de la vertu, étoit un principe d'amitié, & qu'un ami voyoit avec plaiſir les ſuccès

(1) *Ibid. p.* 132.

& la proſpérité de ſon ami. L'homme n'eſt donc pas naturellement fâché du bien qui arrive à un autre homme, parce qu'il eſt ſon égal. Il n'admire point la vertu, il ne l'aime pas parce qu'il la voit dans un être d'une nature différente de la ſienne : c'eſt parce qu'il aime & qu'il admire la vertu, qu'il tire pour ainſi dire l'homme vertueux de la claſſe des hommes ordinaires, pour en faire un être d'une nature différente.

Enfin ce n'eſt pas toujours par un principe d'envie que les hommes ſont fâchés du bonheur des autres, c'eſt ſouvent par un ſentiment de juſtice, d'équité & d'humanité.

Si un homme, par exemple, eſt dur, hautain, ſuperbe, tyrannique, il ſera poſſible qu'on ait du chagrin du bien qui lui arrivera, comme on eſt fâché de voir augmenter la puiſſance & la force

d'un ennemi. Le bien qui arrive à cet homme eſt un mal pour ſes égaux, pour ſes inférieurs, pour ſes voiſins, pour ſes ſupérieurs même; le chagrin que ſon bonheur excite, s'étend auſſi loin que ſon pouvoir.

Si ſans être hautain ou ſuperbe, cet homme parvient par l'intrigue, par des ſervices domeſtiques, par de baſſes complaiſances, par la calomnie, par la délation & par l'artifice aux charges, aux places, aux honneurs, aux avantages deſtinés à récompenſer les vertus & les talents ou à les encourager : non-ſeulement ſes égaux, mais ſes ſupérieurs & ſes inférieurs; tous les honnêtes gens s'en offenſent, ils en reſſentent du chagrin, non parce que cet homme eſt heureux, mais parce qu'il l'eſt injuſtement, aux dépens de l'homme de mérite, & au préjudice de la choſe publique. Le cha-

grin que l'on a du bien qui arrive à ces hommes, n'eſt point de l'envie, il n'eſt contraire ni à la ſociabilité, ni à la ſubordination.

Dans l'examen que nous avons fait des beſoins & des inclinations de l'homme, nous avons vu que la Nature ne rend néceſſaires ni à ſon exiſtence, ni à ſon bonheur les grandes richeſſes, les honneurs & la puiſſance, que peu de choſes ſuffiſent à ſa nourriture, que par conſéquent elle n'a rendu néceſſaire, ni à ſon exiſtence ni à ſon bonheur, la ſomptuoſité de la table & les richeſſes qui la procurent, que la puiſſance à laquelle elle fait tendre l'homme, eſt celle qui procure la ſécurité; que par conſéquent elle ne le fait aſpirer à aucun des objets de l'ambition. Qu'elle le porte à aimer & à eſtimer tous les hommes utiles, & à procurer leur bonheur; que par conſéquent elle ne le porte

point à ſe chagriner du bien qui leur arrive ; qu'elle l'a fait bienfaiſant & capable de ſe dévouer au bonheur de ſes ſemblables ; que par conſéquent elle ne l'a pas fait pour ſentir du chagrin lorſqu'ils ſont heureux ; qu'elle lui a donné dans ſa conſcience un Cenſeur qui ne lui permet pas d'être heureux aux dépens du bonheur des autres, & qui reproche à l'envieux ſon envie.

L'envieux a donc étouffé toutes les inclinations bienfaiſantes qu'il a reçues de la Nature, il les a toutes perverties, il a rompu tous les liens deſtinés à unir les hommes ; il s'eſt avili, il s'eſt dégradé, il s'eſt rendu l'ennemi du genre humain, il s'eſt mis dans la claſſe des tygres, des lions & des bêtes féroces qui ne ſubſiſtent que par le malheur & par la déſolation des autres animaux : voilà la cauſe de l'indignation & de la

haine qu'excite l'envieux dans toutes les ames; voilà pourquoi, comme le dit M. de la Roche-Foucaut, l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe que l'on n'oſe jamais avouer.

Nous avons donc eu raiſon d'aſſurer que l'envie n'eſt point un vice naturel à l'homme.

L'expérience à laquelle Spinoſa & Mandeville en appellent, ne leur eſt pas plus favorable que la raiſon. On ne voit point dans tous les hommes cette ambition aveugle & inſenſée, cette inſatiable avidité d'honneurs, de diſtinctions & de richeſſes que Spinoſa & Mandeville regardent comme eſſentielles à la nature humaine, & qui produiſent l'envie. L'hiſtoire nous offre des hommes, qui par un ſentiment de modération & de modeſtie, ſe refuſent conſtamment & ſans faſte à tout ce qui peut flatter l'ambition, ſéduire

l'amour propre & ſatisfaire la cupidité. Citons-en quelques exemples : l'hiſtoire de la Chine en eſt remplie.

» *Tié-y-u* étoit un homme du » Royaume de *Ton*, qui vivoit du » travail de ſes mains, mais qui » ſous un extérieur ſimple & pau» vre, cachoit une haute ſageſſe. » Le Roi qui faiſoit cas de la vertu » & qui connoiſſoit celle de ſon » ſujet, voulut l'employer. Il lui » envoya un homme exprès, & » deux chariots chargés de pré» ſents, avec ordre de lui dire, » que le Roi le prioit d'accepter » avec ces préſents le Gouverne» ment & l'Intendance générale de » cette partie de ſes Etats, qui étoit » au midi du fleuve *Hoai*. *Toié-y*» *u* rit à ce compliment, mais ſans » répondre un ſeul mot, & l'en» voyé fut obligé de s'en retourner » avec ſes préſents ſans avoir eu » d'autre réponſe.

» La femme de *Toié-y-u*, qui » étoit alors abſente, remarqua en » retournant à la maiſon, des veſ- » tiges de chariots qui ne paſ- » ſoient pas plus loin que ſa porte. » Quoi ! mon mari, dit-elle, en » rentrant, vous oubliez vous de » cette vertu & de ce déſintéreſſe- » ment qui ont fait juſqu'ici vos » délices ? il eſt venu des chariots » à votre porte & ils n'ont point » paſſé outre ? ils étoient chargés » ſans doute, car ils ont laiſſé de » profonds veſtiges ; qu'eſt-ce que » cela, je vous prie ?

» C'eſt le Roi, répondit le mari, » qui me connoît mal, & qui croit » que je vaux quelque choſe, il » veut me charger du Gouverne- » ment d'une partie de ſes Etats : » il a envoyé un homme exprès, » avec ces deux chariots de pré- » ſents, pour m'inviter à prendre » cet emploi.

» Il falloit tout refuſer, reprit

» la femme, préſens & charges.
» *Toié-y-u* voulut voir ſi c'étoit
» ſincérement que parloit ſa fem-
» me ; nous naiſſons tous répondit-
» il, avec une inclination naturel-
» le pour l'honneur & pour le bien.
» Pourquoi ne pas les accepter
» quand ils nous viennent ? Pour-
» quoi trouvez-vous à redire que
» j'aie été ſenſible aux bienfaits du
» Roi ?

» Helas ! répondit la femme tou-
» te affligée, la juſtice, la droitu-
» re, l'innocence, en un mot la
» vertu eſt bien plus en ſureté dans
» une vie retirée & dans une hon-
» nête pauvreté, que dans l'em-
» barras des affaires & dans l'opu-
» lence. Etoit-il de la ſageſſe, de
» faire un ſi dangereux échange ?
» Nous ſommes enſemble il y a
» long-temps : juſqu'ici votre tra-
» vail nous a fourni de quoi vivre,
» & le mien de quoi nous vêtir ;
» nous n'avons ſouffert ni faim, ni

» froid. Quoi de plus charmant,
» qu'une pareille vie également
» innocente & tranquille ? ne de-
» viez-vous pas vous y tenir ? peut-
» être n'avez-vous pas fait atten-
» tion à la dépendance & à la ſer-
» vitude que traînent après eux
» ces préſents & ces emplois : ils
» ôtent à l'homme une partie de
» ſa liberté par rapport à la vertu :
» ils engagent à des égards qu'il
» eſt ſouvent difficile d'accorder
» avec une parfaite droiture & une
» exacte équité.

» Alors *Toié-y-u* content de ſa
» femme, conſolez-vous, lui dit-
» il, je n'ai accepté ni emploi, ni
» préſent.

» Je vous en félicite, dit la fem-
» me : mais il reſte encore une cho-
» ſe à faire : car être membre d'un
» Etat, & refuſer de ſervir le Prin-
» ce quand il le ſouhaite, il y a là
» quelque choſe à redire. Reti-
» rons-nous, allons vivre ailleurs ;

» ils plierent donc leur petit bagage, ils changerent de nom sur » la route, pour n'être pas reconnus & ils passerent en un autre » pays. (1)

Cette noble modération, ce sage désintéressement est pour les Chinois un sujet d'émulation, & un objet de vénération & d'amour : on les a vus se réunir autour de ceux qui en donnoient l'exemple, comme on a vu les hommes dispersés se réunir autour des sages qui les policerent.

» *Lai-Tsé* s'étant retiré de bonne heure de tous les embarras du » monde, menoit avec sa femme » une vie paisible dans un endroit » assez reculé : des roseaux faisoient les murailles de sa maison : » le toît étoit de paille : un lit de » simples planches, & une natte » de jonc étoient tous les meubles

(1) Du Halde, *t.* 2. *p.* 677.

» de la chambre. Lui & ſa fem-
» me s'habilloient d'une toile aſſez
» groſſiere. Leurs mets ordinaires
» étoient des pois qu'ils ſemoient
» & recueilloient de leurs propres
» mains. Il arriva qu'à la Cour de
» *Ton*, comme on s'entretenoit
» des anciens ſages, quelqu'un par-
» la de *Lai-Tſe*, comme d'un hom-
» me qui les égaloit en vertu. Il
» prit envie au Roi de l'appeller à
» la Cour, & de lui envoyer des
» préſents pour l'inviter. On laiſſa
» entendre au Roi, que ſelon les
» apparences *Lai-Tſe* ne viendroit
» pas. Sur quoi le Roi ſe détermi-
» na à l'aller trouver lui-même en
» perſonne. En arrivant à ſa caba-
» ne, il le trouva qui faiſoit des
» paniers propres à porter de la
» terre.

» Je ſuis, lui dit humblement le
» Roi, un jeune homme ſans lu-
» mieres & ſans ſageſſe, cepen-
» dant je ſuis chargé du poids d'un

» Etat que m'ont laiſſé mes ancê-
» tres : aidez-moi à le ſoutenir, je
» viens pour vous y inviter.

» Mon Prince, répondit *Lai-*
» *Tſe*, je ſuis un villageois & un
» montagnard, tout-à-fait indigne
» de l'honneur, & encore plus in-
» capable de l'emploi que votre
» Majeſté daigne m'offrir.

» Je ſuis jeune & preſque ſans
» ſecours, dit le Roi, faiſant de
» nouvelles inſtances, vous me
» formerez à la vertu : je veux ſin-
» cérement profiter de vos lumie-
» res & de vos exemples.

» *Lai-Tſe* parut ſe rendre, & le
» Roi ſe retira.

» La femme de *Lai-Tſe* reve-
» nant de ramaſſer un peu de bois
» à brûler : que veut dire ceci, dit-
» elle, que ſont venus faire ces
» chariots, dont je vois les tra-
» ces ?

» C'eſt le Roi lui-même en per-
» ſonne, dit *Lai-Tſe* qui eſt venu

» me propoſer de prendre ſous lui
» le Gouvernement de l'Etat.

» Y avez-vous conſenti, deman-
» da la femme ?

» Le moyen de refuſer ? répon-
» dit *Lai-Tſe.*

» Pour moi, répondit la fem-
» me, je ſais le proverbe qui dit,
» qui mange le pain des autres ſe
» ſoumet à leurs coups : il peut très-
» bien s'appliquer à ceux qui ſont
» auprès des Princes : aujourd'hui
» en crédit, & dans l'opulence,
» & demain dans l'ignominie &
» dans les ſupplices ; & tout cela
» ſuivant le caprice de ceux qu'ils
» ſervent. Vous venez donc de
» vous mettre à la diſcrétion d'au-
» trui : je ſouhaite que vous n'ayez
» pas lieu de vous en repentir,
» mais j'en doute ; & je vous décla-
» re pour moi que je n'en veux
» point courir les riſques : ma li-
» berté m'eſt trop chere pour la
» vendre ainſi. Trouvez bon que

» je vous quitte : elle ſort à l'inſ-
» tant & ſe met en chemin.

» Son mari eut beau lui crier de
» revenir, & lui dire qu'il vouloit
» délibérer encore, elle ne daigna
» pas même tourner la tête. Mais
» allant tout d'une traite juſqu'au
» midi du fleuve *Kiang* elle s'y ar-
» rêta.

» Alors ſentant naître en ſon
» cœur quelque inquiétude ſur la
» maniere dont elle pourroit vivre,
» elle ſe répondit par ces paroles :
» les oiſeaux & les autres animaux
» laiſſent tomber tous les ans plus
» de plumes, & de poils qu'il ne
» m'en faut pour me faire quelques
» habits ; il ſe perd dans les champs
» plus de grains & plus de fruits
» qu'il ne m'en faut pour me nour-
» rir.

» *Lai-Tſe* touché du diſcours &
» de l'exemple de ſa femme la ſui-
» vit malgré ſon engagement : ils
» s'arrêterent tous deux au midi du

» *Kiang* : bien des gens les y ſuivi-
» rent & y tranſporterent leurs fa-
» milles. En moins d'un an il ſe
» forma là un nouveau village qui
» dans l'eſpace de trois ans devint
» une groſſe bourgade. (1)

Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſimple citoyen de la Chine que l'on trouve cette modération, on la trouve dans les courtiſans, dans les favoris, dans les grands.

L'Empereur *Ming-ti* peu après qu'il fut monté ſur le trône, voulut donner un important emploi à *Yn-Long*, qui ſous le régne précédent avoit été avancé dans la guerre : *Yn-Long* pour ſe diſpenſer d'accepter cet emploi adreſſa au Roi le diſcours ſuivant.

» Prince, depuis dix ans & plus
» je ſuis dans les emplois : il eſt rare
» qu'on y avance ſi promptement
» & à ſi peu de frais que je l'ai fait ;

(1) *Ibid. p.* 678.

» j'en ſuis redevable aux bontés du
» feu Empereur, & j'en ai la recon-
» noiſſance que je dois; mais je
» n'ignore pas auſſi que les graces
» doivent avoir quelque propor-
» tion avec le mérite, & qu'une
» faveur exceſſive en élevant trop
» un homme l'expoſe aux plus
» grands revers: ſavoir s'arrêter où
» il faut, eſt une maxime de ſageſſe
» pour tout le monde: elle me con-
» vient plus qu'à perſonne: auſſi
» ſuis-je très-éloigné d'ambitionner
» de nouveaux honneurs, & je le ſuis
» encore plus de vouloir les obte-
» nir au préjudice de ceux qui en
» ſont plus dignes que moi: je ſuis
» monté ſous le feu Empereur,
» aux premiers grades de la mili-
» ce; j'en ſuis redevable bien moins
» à mon mérite & à mes ſervices,
» qu'aux bontés que lui inſpiroit
» pour moi une alliance des plus
» proches. Cependant comme il
» ſe produiſoit alors très-peu de

» gens qui fuſſent de miſe, cette di-
» ſette à pu juſtifier l'honneur qu'il
» m'a fait. Aujourd'hui les choſes
» ſont ſur un autre pied. Sous l'heu-
» reux régne de votre Majeſté,
» nous voyons à la Cour & dans
» les Provinces un grand nombre
» de gens du premier mérite, tous
» également attachés à votre ſer-
» vice ; me donner dans ces con-
» jonctures l'emploi que votre Ma-
» jeſté veut bien m'offrir, & réunir
» en ma perſonne ce qu'il y a de
» plus important dans la robe &
» dans les armes, ſouffrez, que je
» le diſe, c'eſt ce me ſemble vous
» éloigner de cette ſouveraine
» équité qui a déja rendus ſi célé-
» bre, les commencemens de vo-
» tre régne. C'eſt du moins donner
» occaſion à ce que l'on vous ſoup-
» çonne de vous conduire par des
» inclinations particulieres.

» Etant frere de l'Impératrice je
» vous appartiens de près. Vous

» ſavez combien dans les ſiécles
» paſſés l'élévation de tels alliés
» a cauſé de troubles, & combien
» le ſouvenir de ces malheurs rend
» odieux à tout l'empire le choix
» qu'on fait d'eux, ſur tout pour des
» emplois qui leur donnent part
» au gouvernement. Profitez de
» ces connoiſſances: quand j'aurois
» des talents plus grands que je
» n'ai, quand vous les jugeriez
» vous pouvoir être très-utiles, il ſe-
» roit toujours de la ſageſſe de vous
» en priver plutôt que d'aller con-
» tre un préjugé ſi univerſel, &
» fondé ſur tant de triſtes événe-
» mens. Vouloir abſolument paſſer
» par deſſus, ce ſeroit nourrir les
» ſoupçons & les murmures dans
» le cœur de vos Sujets, & vous ex-
» poſer aux plus grands malheurs,
» il ne ſuffiroit pas même pour pa-
» rer à ces inconveniens que vos
» Miniſtres & vos grands Officiers
» pénétraſſent la droiture de vos
intentions

» intentions & approuvaſſent votre
» choix ; car enfin le moyen qu'ils
» allaſſent de porte en porte le
» juſtifier à tout l'Empire ?

» J'aimerois naturellement au-
» tant qu'un autre à voir augmen-
» ter mes richeſſes & mes titres, je
» ſuis fort éloigné d'être inſenſible
» aux nouveaux honneurs que vo-
» tre Majeſté veut bien m'offrir.
» D'ailleurs la maniere dont elle
» l'a fait & le rang qu'elle tient, me
» font craindre qu'elle ne s'offenſe
» de mon refus, & que ce refus ne
» m'expoſe à perdre mon rang,
» même la vie.

» Quoique j'aie bien peu de
» lumieres, je ne ſuis pas aveugle
» juſqu'à ce point, que de vouloir
» ſans raiſon m'expoſer à vous dé-
» plaire, & à tout ce qui peut s'en-
» ſuivre. Mais inſtruit par les évé-
» nemens des temps paſſés, je
» crains d'être une occaſion de
» troubles, & le bien de votre état

» m'eſt plus cher que ma fortune » & que ma vie ; c'eſt ce qui m'a » fait ſouhaiter plus d'une fois de » me retirer, & c'eſt ce qui m'en- » gage à refuſer le nouvel emploi » dont votre Majeſté m'honore. » Peſez je vous en prie le motif » que j'ai de vous repréſenter li- » brement qu'il ne convient point » que je l'accepte.

» Si votre Majeſté juge que de » lui réſiſter ainſi ce ſoit un crime, » j'en ſubirai le châtiment ſans re- » gret, & je regarderai le jour de » ma mort comme le commence- » ment de ma vie. (1)

Les regiſtres de la Chine ſont remplis de pareils exemples de modération. On y voit de ſimples citoyens, des courtiſans, des lettrés, des mandarins de tous les Ordres qui refuſent des richeſſes, des charges, des dignités,

(1) *Ibid. p.* 476.

parce qu'ils connoiſſent des citoyens qui en ſont plus dignes qu'eux.

Les hiſtoires Grecque & Romaine offrent des exemples fréquens de modération & de modeſtie: Socrate & Ariſtide n'envierent point aux riches d'Athènes leurs richeſſes & leurs délices; Phocion refuſa ſans orgueil & ſans oſtentation les biens dont Alexandre vouloit le combler, & même la ſouveraineté d'une Ville. (1)

Le ſuccès d'un concurrent n'étoit point un ſujet d'humiliation & de chagrin à Sparte. « Pedarete » ayant failli à être reçu au conſeil » des trois cents qui étoit le dégré » le plus honorable de toute la » choſe publique, ſortit de l'aſ» ſemblée tout riant & tout gai; » les Ephores le firent venir, & » lui demanderent pourquoi il

(1) Plut. vie de Phocion.

» rioit ? pour ce, dit-il, que je me » réjouis avec notre Ville de ce » qu'elle a trois cents, hommes » plus gens de bien que moi. (1)

Ariſtide, émule de Themiſtocles, n'employa jamais contre lui que l'amour du bien public, la raiſon & la juſtice : il fut banni d'Athènes par les brigues de Themiſtocles ; & lorſque Xerxès attaquant la Grece, Athènes rappella les bannis, Ariſtide au travers de mille périls ſe rendit auprès de Themiſtocles, & lui dit : « The- » miſtocles, ſi nous ſommes ſages, » nous renoncerons déſormais à » cette vaine & puérile diſſenſion » qui nous a agités juſqu'ici, & nous » nous jetterons dans une émula- » tion, plus honorable & plus ſa- » lutaire, en combattant & en » faiſant à qui mieux pour ſau- » ver la Grece, vous en comman-

(1) Plutar. dits not. des Lacéd.

» dant & en faiſant le devoir d'un » bon Capitaine, & moi en vous » obéiſſant & en vous aidant de » ma perſonne & de mes con- » ſeils. (1) »

Après cette ouverture, Ariſtide ſervit Themiſtocles comme Pylade eût ſervi Oreſte.

» Les grands hommes chez les » Romains ne diſputoient entre » eux que de gloire : émulation » bien avantageuſe aux peuples » qui vivoient dans un pareil gou- » vernement, dit Diodore. Par- » mi les autres Nations les puiſ- » ſans ſont jaloux & envieux les » uns des autres ; mais les Romains » ſe louent, ſe ſoutiennent mu- » tuellement, & ne s'occupent que » de l'utilité publique ; ce concours » d'intentions les porte à faire de » très-grandes choſes. (2)

(1) Plutar. vie d'Ariſtide.
(2) Diod. Fragm. du *l.* 2.

Voilà à quoi ſe réduit cette prétendue expérience à laquelle Mandeville & tant de gens après lui en appellent avec tant de confiance.

Il y a des perſonnes qui croient qu'on trouve dans la loi de l'Oſtraciſme une preuve plus certaine que l'envie eſt un vice naturel à l'homme : on banniſſoit par cette Loi, pour dix ans, les citoyens qui ſe diſtinguoient par leurs richeſſes, par leurs talents, par leurs vertus mêmes : on appelloit ce jugement, dit Plutarque, un rabais & une diminution de l'orgueil qui croiſſoit trop, de la puiſſance qui devenoit à charge ; mais dans la vérité c'étoit un innocent & doux allegement de l'envie : Ariſtide même ne fut-il pas la victime de cette envie ? ne vit-il pas un Payſan qui ne le connoiſſoit pas, & qui ne donna ſon ſuffrage contre lui, que parce qu'il étoit fatigué

de l'entendre toujours appeller le juſte. (1)

Si l'on veut bien examiner l'origine de la loi de l'Oſtraciſme, on verra qu'elle n'eſt point un effet de l'envie : elle fut vraiſemblablement portée d'abord contre les factieux ; il eſt certain qu'on l'étendit aux perſonnes recommandables par leurs talents, & même par leurs vertus, parce qu'on craignoit qu'elles n'abuſaſſent de l'autorité que leur donnoit la vertu même.

La conſtitution du gouvernement d'Athènes avoit pour objet l'égalité des citoyens; cette égalité produiſoit entre eux une eſpece d'équilibre ſans lequel ils croyoient qu'il n'y avoit plus de liberté : or ils croyoient que cet équilibre étoit rompu par les talents ſupérieurs, par la vertu éminente, &

(1) Vie d'Ariſtide.

c'eſt pour cela que tous les états démocratiques avoient leur Oſtraciſme. (1)

Le banniſſement d'Ariſtide n'eut pas d'autre motif : Themiſtocles & ſes émiſſaires alloient publiant qu'Ariſtide avoit aboli tous les Tribunaux, en jugeant tout par lui même, & diſoient qu'en ſe rendant ſeul arbître de tous les différens, il s'étoit fait une Monarchie ſans pompe & ſans appareil. (2)

A l'égard du Payſan qui ſans connoître Ariſtide, étoit bleſſé & fatigué de l'entendre appeller le *Juſte*, on ne peut en conclure que l'homme porte naturellement envie à la vertu : il eſt poſſible que ce Payſan ne fût pas un honnête homme, & que le titre ſeul de *Juſte* le rendît ennemi d'Ariſtide : le baniſſement de cet Athé-

(1) Ariſt. Polit. *l.* 5. *c.* 3.
(2) Vie d'Ariſtide.

nien fut l'ouvrage d'une cabale, & la cabale ne choisit pas les Proselytes parmi les hommes vertueux.

Cette loi connue chez les Athéniens sous le nom d'Ostracisme, s'étoit établie à Syracuse sous le nom de Pétalisme. Les Syracusains troublés continuellement par les factions des ambitieux qui aspiroient à la tyrannie, établirent des assemblées dans lesquelles on écrivoit sur une feuille d'olivier le nom de celui qui paroissoit le plus puissant de la ville ; après quoi l'on comptoit les feuilles, & celui dont le nom se trouvoit sur un plus grand nombre de feuilles, étoit banni pour cinq ans. Ainsi, dit Diodore, cet exil au lieu d'être la punition d'un crime commis, n'étoit qu'une précaution contre un pouvoir dangereux. Les Syracusains l'abolirent lorsqu'ils virent que les Citoyens les plus capables de servir la patrie par

La vanité eſt une opinion exceſſive que l'homme conçoit de lui-même, jointe à un deſir vif d'obtenir des témoignages de reſpect, d'eſtime & de conſidération qu'il croît dûs à ſon mérite, qui juſtifient & qui confirment l'idée qu'il en a.

L'orgueil, comme on le voit, éléve l'homme au-deſſus des loix: il le rend indifférent au bonheur des autres, à la gloire de ſa patrie, au bonheur public; il autoriſe l'orgueilleux à tout entreprendre pour ſatisfaire ſes paſſions.

Il faut à l'homme vain, comme dit Mandeville, des hommages, du reſpect, des louanges, des eſclaves, pour ſatisfaire ſa vanité, il ſacrifie même à ce deſir ſon repos & ſes plaiſirs; comme l'orgueilleux il ſacrifie à ce beſoin, ſes devoirs & les loix, & comme dit M. de la Roche-Foucaut, ſi la vanité ne renverſe pas entierement les

vertus, du moins elle les ébranle toutes.

Nous reconnoiſſons donc que l'homme ne ſeroit pas capable de la ſubordination néceſſaire pour le bonheur des ſociétés, s'il étoit eſſentiellement & inflexiblement orgueilleux & vain : mais il eſt certain que l'orgueil & la vanité ne ſont point des vices eſſentiels à l'homme.

Ce n'eſt point la Nature qui donne à l'homme cette idée exceſſive de ſon mérite, qui fait l'eſſence de l'orgueil & de la vanité : elle dépoſe dans ſon cœur le deſir de s'eſtimer & d'être eſtimé des autres, mais elle lui donne la raiſon pour lui faire connoître les bornes de ſes facultés, de ſes connoiſſances & de ſes talents.

Les forces ſupérieures de beaucoup d'animaux, les infirmités de l'homme, les maladies auxquelles il eſt ſujet, la fragilité des reſſorts

l'homme conſidéré dans l'ordre politique ou civil. Un grain de ſable fait la grandeur ou la petiteſſe, l'élévation ou l'abaiſſement.

Toutes les facultés, dont la Nature a doué l'homme, tous les talents qu'elle lui accorde, tiennent à des imperfections qui lui font ſentir ſa foibleſſe, & qui doivent naturellement produire celui des ſentiments de modeſtie & d'humilité : » Le plus grand Philoſophe » du monde, ſur une planche plus » large qu'il ne faut pour marcher » à ſon ordinaire, s'il y a au-deſſous » un précipice, quoique ſa raiſon » le convainque de ſa ſureté, ſon » imagination prévaudra. Pluſieurs » n'en ſauroient ſoutenir la penſée » ſans pâlir & ſuer. Qui ne ſait qu'il » y en a, à qui la vue des chats, » des rats, l'écraſement d'un char» bon emportent la raiſon hors des » gonds ?

» L'eſprit du plus grand hom-

» me du monde n'eſt pas ſi indépen-
» dant qu'il ne ſoit ſujet à être trou-
» blé par le moindre tintamare qui
» ſe fait autour de lui : il ne faut
» pas le bruit d'un canon pour em-
» pêcher ſes penſées, il ne faut
» que le bruit d'une girouette ou
» d'une poulie. Ne vous étonnez
» pas s'il ne raiſonne pas bien à
» préſent ; une mouche bourdon-
» ne à ſes oreilles, & c'en eſt aſſez
» pour le rendre incapable de bon
» conſeil ; ſi vous voulez qu'il puiſ-
» ſe trouver la vérité : chaſſez cet
» animal qui tient ſa raiſon en
» échec, & trouble cette puiſſan-
» te intelligence qui gouverne les
» Villes & les Royaumes (1).

La raiſon ne connoît avec certitude qu'un petit nombre de choſes ; le ſpectacle de la Nature qui charme l'eſprit humain, eſt un

(1) Paſcal, penſées ſur la vanité & ſur la foibleſſe de l'homme.

myſtere, s'il veut en pénétrer les reſſorts; il eſt à lui-même à bien des égards un myſtere : les découvertes dans les Sciences & dans les Arts, ſont préparées par les ſiécles précédens, quelquefois elles ſont offertes par le haſard, preſque toujours elles ſont le fruit d'un travail opiniâtre : pour y arriver, on paſſe par mille bévues, on pourſuit mille chimeres, on tombe dans mille erreurs.

Il en eſt de même des productions des talents, ce n'eſt qu'après mille tâtonnemens, mille corrections, mille ratures, que l'homme qui a le plus de talents, parvient à donner quelque choſe d'eſtimable : ainſi la nature en donnant à l'homme la raiſon, lui donne un maître qui ne lui permet pas de s'enorgueillir de ſes forces, de ſes richeſſes, de ſon eſprit, de ſes talents, de ſes lumieres, puiſqu'elle lui fait voir dans

tous ces avantages, des bornes étroites, & que dans quelque degré qu'il les poſſéde, il ne ſera jamais dans la nature qu'un être foible, ignorant & petit.

S'il oſe s'enorgueillir, ce ne ſera qu'en ſe comparant aux autres hommes, qui ſeront dépourvus de ſa force, de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes talents, ou qui n'auront pas ſa naiſſance.

Mais la raiſon vient encore le garantir de l'orgueil que cette comparaiſon pourroit lui inſpirer: elle lui fait voir que la naiſſance eſt l'effet d'une infinité de haſards, que n'étant ni le fruit, ni le principe du courage, des lumieres, de l'eſprit, des talents, elle n'a en elle-même rien qui puiſſe rendre l'homme qui en eſt avantagé, plus eſtimable, que celui qui en eſt privé.

Elle dit la même choſe à l'homme riche: elle le dit à l'homme de génie, de lumieres & de talents,

ſoit que les hommes naiſſent avec les mêmes talents, ſoit qu'ils ſoient des dons que la nature diſtribue inégalement, l'homme ne peut y trouver un motif d'orgueil : 1°. Parce qu'il ne s'eſt pas donné ces talents, 2°. parce que ceux auxquels, il ſe croit ſuperieur par ſes talents, en ont peut-être reçu d'égaux, ou même de plus grands, qui ont été étouffés par le malheur, ou dépravés par l'éducation qu'ils ont reçue ; 3°. parce que ceux qui n'ont pas ces talents, ont peut-être des qualités auſſi eſtimables que les talents dont ils ſont privés. 4°. Parce qu'il a été ſurpaſſé ou égalé & qu'il ſera ſurpaſſé. 5°. Parce que ſa ſuperiorité n'eſt jamais univerſellement reconnue & que par conſéquent elle eſt preſque toujours douteuſe. 6°. Parce que dans les productions dont on s'applaudit le plus il y a de grands défauts & que ſouvent les cho-

ſes qu'on y admire le plus, ſont empruntées ou imitées, & ne ſont regardées comme des traits de génie, que par les ignorans.

Dans tous les hommes la raiſon s'unit à la conſcience pour leur demander ſi leur grandeur, leur élévation, leur crédit leurs richeſſes ne ſont pas l'effet de l'intrigue & de la cabale, la récompenſe de la baſſeſſe, le ſalaire du crime ou l'ouvrage du haſard.

La raiſon & la conſcience ne laiſſent donc aucun prétexte à l'orgueil ou à la vanité : c'eſt l'ignorance & l'éducation qui rendent les hommes orgueilleux & vains. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner l'orgueil & la vanité dans leur naiſſance, & les ſuivre dans leurs progrès.

Le deſir de l'eſtime eſt naturel à l'homme, il ſe développe, & agit dans l'enfant auſſi-tôt qu'il peut réfléchir : c'eſt par des louan-

rité ſur les autres qu'il mépriſe & auxquels il ne s'intéreſſe plus, parce qu'il ne ne les voit plus comme ſes ſemblables, il eſt d'une eſpece différente, il eſt orgueilleux, mais il l'eſt de la façon de ſes maîtres, ſon orgueil eſt l'effet de ſon éducation.

Si les maîtres ne l'avoient pas conduit & entretenu dans l'illuſion, les fautes qu'il commettoit, l'auroient humilié, les difficultés qu'il auroit éprouvées pour réuſſir, l'auroient empêché de prendre une haute idée de ſa capacité, de ſes talents, de ſon eſprit ou des avantages pour leſquels il s'eſtime; ſes camarades qui auroient connu ſes fautes, ne lui auroient pas permis de les ignorer; il n'auroit vu ſes ſuccès qu'avec ſes imperfections, il auroit ſenti qu'il les devoit aux ſoins de ſes maîtres: rien ne tendoit à produire en lui cette idée exceſſive qu'il s'eſt faite de ſon mérite.

Comme

Comme l'orgueilleux, l'homme vain eſt l'ouvrage de l'éducation & non de la nature : un enfant qui eſt loué pour quelqu'avantage que ce ſoit, s'eſtime plus que celui qui en eſt privé : ſi cet avantage lui attire des témoignages d'amitié ou de conſidération, il prend une haute idée de cet avantage, il croit que les témoignages extérieurs de reſpect, d'eſtime, de conſidération, les égards qu'on lui marque, ſont dûs à l'avantage qu'il poſſéde. L'enfant auſſi bien que l'homme fait, eſt flatté d'être aimé, eſtimé, conſidéré : les témoignages extérieurs de conſidération plairont donc à l'enfant, dont nous parlons, comme ſpectacle & comme preuve de l'excellence qu'il ſuppoſe en lui, principalement ſur l'autorité de ces témoignages : heureux par ces hommages & par l'idée qu'ils lui donnent de lui-même, il ne cherchera

point le bonheur dans d'autres sources ; si ses maîtres ne lui en ouvrent point d'autres, il sera toujours occupé hors de lui-même, pour savoir par les égards qu'on lui marquera, l'idée qu'il doit avoir de lui-même ; il sera donc heureux par les impressions qu'il fera sur les autres hommes.

Comme l'homme veut nécessairement & toujours être heureux, cet enfant devenu homme, aura besoin sans cesse de recevoir des éloges, d'attirer l'attention, d'exciter l'admiration : il tombera dans l'ennui aussi-tôt que ses sens ne seront plus frappés par des témoignages d'estime & d'admiration, il sera malheureux si on les lui refuse, il haïra ceux qui les lui refuseront, comme l'homme pressé par la faim hait l'homme qui lui refuse du pain : il aimera tous ceux qui le loueront & qui l'admireront : il aura pour amis intimes, pour con-

sidents les hommes les moins capables de mettre des bornes ou des restrictions à leur admiration; cet homme sera un homme vain; mais il ne le sera devenu que par le vice de son éducation, la nature, si elle n'avoit pas été contredite par les maîtres de l'enfant, l'auroit garanti de la vanité, elle lui auroit appris à chercher le bonheur dans la bienfaisance, dans l'amitié, dans la satisfaction que procure à l'homme l'accompliſſement de ses devoirs; elle lui auroit appris à être heureux indépendamment des témoignages extérieurs de considération que le vaniteux recherche avec passion. La raison lui auroit appris que ces respects, ces éloges ne sont précieux & flatteurs qu'autant qu'ils se rendent à la vertu ou au mérite réel, & par des hommes éclairés & vertueux; en suivant la nature & la raison, il auroit bien plus desiré de

les mériter que de les obtenir ; enfin la raiſon aidée de l'expérience, lui auroit appris que l'on a prodigué les louanges & les hommages à des hommes médiocres & mépriſables ; que ſouvent ils ſont un reſſort employé par l'intérêt, & non pas un tribut offert par l'eſtime ; qu'ainſi ce n'eſt point par les louanges qu'il faut que l'homme apprenne à s'eſtimer : s'il n'eſt pas impoſſible, du moins il eſt bien difficile que la vanité naiſſe dans un eſprit qui réunit ces idées & ces ſentimens ; la Nature ne produit donc point l'homme avec l'orgueil & avec la vanité, ce ſont deux vices donnés par l'éducation.

Ce que l'éducation fait ſur les enfans, ſur les jeunes gens, les ſociétés particulieres, les cotteries, les cabales, les partis le font ſur les hommes plus âgés. Tout le monde peut en être convaincu en refléchiſſant ſur tout ce que je

pourrois dire pour le prouver.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas dans tous les hommes un principe d'orgueil &, de vanité? &, comme dit M. Paſcal, malgré la vue de de toutes nos miſeres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, n'avons nous pas un inſtinct que nous ne pouvons réprimer, & qui nous éléve?

Oui, ſans doute, mais cet inſtinct n'eſt ni de l'orgueil, ni de la vanité; cet inſtinct ne tend point à nous élever au-deſſus des autres hommes, mais au-deſſus des êtres inſenſibles & périſſables: il tend moins à nous enorgueillir de nos avantages qu'à nous conſoler des malheurs de notre condition, à rehauſſer dans notre eſprit les autres hommes, & non pas à les rabaiſſer, parce que c'eſt la nature humaine que cet inſtinct éléve & aggrandit à nos yeux, & non un homme en particulier. » L'hom-

» me, dit Paſcal, n'eſt qu'un ro-
» ſeau, le plus foible de la nature,
» mais c'eſt un roſeau penſant : il
» ne faut pas que l'univers entier
» s'arme pour l'écraſer. Une va-
» peur, une goutte d'eau ſuffit pour
» le tuer ; mais quand l'univers l'é-
» craſeroit, l'homme ſeroit encore
» plus noble que ce qui le tue, par-
» ce qu'il ſait qu'il meurt, & l'avan-
» tage que l'univers a ſur lui, l'uni-
» vers n'en ſait rien ; ainſi toute no-
» tre dignité conſiſte dans la penſée,
» c'eſt de-là qu'il faut nous relever,
» non de l'eſpace ou de la durée.

L'inſtinct qui nous éléve, aggrandit les autres hommes à nos yeux, il nous fait voir en eux des êtres auſſi grands que nous par leur origine, par leur eſſence, & par leur deſtination, des êtres qui ne différent de nous que par des choſes accidentelles & momentanées.

C'eſt par l'accompliſſement de ſes devoirs par la conformité aux

ordres de la raiſon par la pratique des vertus ſociales, que la nature rend l'homme grand à ſes propres yeux, elle le force de ſe mépriſer lui-même, quelque célébrité qu'il ait acquiſe, s'il eſt injuſte, inhumain & déraiſonnable : ce n'eſt à aucun des objets de l'orgueil ou de la vanité, qu'elle attache l'approbation de ſoi même, & par conſéquent l'idée & le ſentiment de la vraie grandeur ; c'eſt par cette approbation qu'elle éléve en effet l'homme, c'eſt à cette eſpèce de grandeur que les hommes ont rendu les premiers hommages, ce n'eſt qu'à elle qu'ils en rendent de ſinceres & de conſtants, & nul homme ne peut ſe diſpenſer de les rendre ; c'eſt donc à cette eſpèce de grandeur que la nature fait tendre l'homme par l'inſtinct qui l'éléve.

L'orgueil qui n'a pour objet que des avantages particuliers, & des

qualités perſonnelles, eſt donc l'effet de l'ignorance, c'eſt une petiteſſe, une ſottiſe : » cet excès, dit » Montagne, naît ſeulement en » ceux qui ne tâtent que ſuperficiel- » lement... Si quelqu'un s'enivre » de ſa ſcience, regardant ſous ſoi : » qu'il tourne les yeux au-deſſus, » vers les ſiécles paſſés, il baiſſera » les cornes, y trouvant tant de » milliers d'eſprits qui le foulent » aux pieds : s'il entre en flatteuſe » préſomption de ſa vaillance, qu'il » ſe ramentoive les vies de Scipion, » d'Epaminondas, de tant d'ar- » mées, de tant de peuples qui le » laiſſent ſi loin derriere eux. Nul- » le particuliere qualité n'enor- » gueillira celui qui mettra quand » & quand en compte, tant d'im- » perfections & foibles qualités au- » tres qui ſont en lui, & au bout, » la nihilité de l'humaine condi- » tion. (1)

(1) Eſſais de Montagne, *l.* 2. *c.* 6.

Comme l'orgueilleux & l'homme vain offenſe tout le monde, il ſe forme une eſpece de ligue contre lui, chacun s'occupe à rechercher en lui le principe de ſon orgueil & de ſa vanité. On apprécie ſans exagération ſes talents & ſes qualités; on étudie ſon caractére; on eſt attentif à toutes ſes actions, on peſe toutes ſes paroles: toute ſa perſonne devient l'objet d'une eſpece d'inquiſition générale & publique.

Il n'y a point d'homme pour qui cet examen ne ſoit redoutable, mais il eſt mille fois plus terrible pour l'orgueilleux & pour le vaniteux.

Comme ce n'eſt qu'en s'exagérant extrêmement ſes petits avantages que l'homme devient orgueilleux & vain, on découvre aiſément que ſon orgueil & ſa vanité ſont produites par une illuſion groſſiere; on le regarde com-

me un visionnaire; &, selon Bâcon, comme une espece de bouffon; on le juge ridicule & mépriſable: mais comme ſon orgueil offenſe, on le regarde comme un ennemi, & on l'attaque; on lui revele à lui-même tous les défauts, toutes les imperfections qu'il ſe cachoit; on veut qu'il connoiſſe combien ſon erreur & ſon illuſion ſont groſſieres, & combien on le mépriſe. Toutes les actions qui ont rapport à cet homme, tous les diſcours qu'on lui adreſſe, ſe reſſentent de cette diſpoſition générale des eſprits; on lui dit à chaque inſtant qu'il eſt petit & mépriſable & on le lui prouve: ce jugement unanime & continuellement repété, l'inquiéte, l'humilie & le rappelle à lui-même, lui fait prendre de juſtes idées de ſa perſonne, & le corrige; on le force de ſe ſéparer d'une ſociété qui attaque ſans ceſſe ſon bonheur, & qui le trou-

ble. Il eſt obligé de s'anéantir pour ainſi dire lui-même. Dans cette eſpece de néant, il conſerve le ſouvenir de l'improbation générale, du peu de cas que le public fait des choſes qu'il admire dans ſa propre perſonne, du mépris qu'il a pour ſes qualités qu'il croit que toute la terre doit révérer en lui. Il n'y a point d'homme, quelqu'orgueilleux qu'il ſoit, qui puiſſe connoître toutes ces choſes ſans en être affligé; ainſi la Nature attache le malheur à l'orgueil comme à tous les vices contraires à la ſociété.

Mais n'y a-t-il pas un orgueil eſtimable, un noble orgueil, c'eſt-à-dire un ſentiment élevé, qui donne une raiſonnable confiance en ſon propre mérite, qui porte à faire de grandes choſes, & qui éloigne de toute ſorte de baſſeſſes?

Je réponds, que ce ſentiment

élevé que l'homme prend par l'idée de ſon propre mérite, eſt toujours un orgueil blamable. Il eſt certain, par ce que nous avons dit, que l'homme ne peut prendre ce ſentiment élévé de ſon mérite perſonnel, ſans ſe l'éxagerer, ſans abaiſſer injuſtement les autres à ſes yeux, & ſans avoir un ſentiment de mépris pour eux, c'eſt toujours l'erreur d'un petit homme, ou d'un petit caractere, d'un ſot ou d'un enthouſiaſte.

Si le grand homme, l'homme éclairé découvre ſa ſupériorité ſur les autres, il la regarde comme un avantage qui doit le rendre plus indulgent pour leurs fautes, & non pas comme un mérite qui l'autoriſe à s'élever avec fierté au-deſſus d'eux. Telle étoit l'idée que Deſcartes avoit de ſa perſonne; il ne ſe croyoit naturellement ſupérieur en génie à aucun homme, & il ſe croyoit inférieur à plu-

ſieurs en ſagacité, en imagination. Il regardoit le progrès qu'il avoit fait dans les Sciences, comme l'effet de quelques idées que le hazard lui avoit offertes. Pour être orgueilleux il faut ſe ſéparer de toutes ces circonſtances & de toutes ces cauſes, il faut ne voir que ſoi-même, & ne pas connoître les autres hommes. Le noble orgueil eſt donc toujours un ſot orgueil.

Je ne ſais pourquoi l'on prétend que l'orgueil même noble, porte à faire de grandes choſes: il tend au contraire à tenir l'homme dans la contemplation de ſoi-même, dans l'indifférence pour les autres, & dans l'inaction.

Il eſt vrai, que quelquefois l'orgueilleux fatigué de l'admiration qu'il éprouve en ſe contemplant, & pour ſe délaſſer, ſort, pour ainſi dire, hors de lui-même, & deſcend juſqu'aux autres hommes: mais alors il publie les merveilles qu'il y

a découvertes, il n'agit que pour ſe faire rendre des hommages ; il ne ſort de ſon repos que pour étonner, & pour ravir ; il cherche, non à être utile, mais à faire des choſes ſingulieres qui attirent l'attention & qui ſurprennent.

Enfin, ce n'eſt point le noble orgueil qui garantit l'homme de la baſſeſſe, c'eſt la force, c'eſt la fermeté de l'ame, & le noble orgueil qui éléve l'homme lui ôte cette force, parce qu'elle a ſa force dans une connoiſſance exacte de la vraie condition de l'homme, de ſa deſtination, de ſes devoirs & de ſes imperfections même, que le noble orgueil lui cache.

Semblable à Anthée, qu'Hercule ne pouvoit vaincre tant qu'il touchoit la terre, l'homme tant qu'il eſt humble & modeſte, tant qu'il connoît ſon véritable état, ne peut être, ni accablé par ſes ennemis, & par le malheur, ni

aveuglé par la proſpérité. Mais, ſi l'orgueil & la vanité lui font perdre de vue ſes imperfections, & pour ainſi dire quitter la terre ; la moindre contradiction le déconcerte, le moindre accident l'ébranle, le moindre revers le culbute, anéantit toute ſa grandeur, & fait évanouir toute ſa force : comme Hercule étouffa Anthée lorſqu'il l'eut élévé en l'air.

N'imputons donc point à la Nature de faire naître l'homme orgueilleux ou vain, & gardons-nous de vouloir excuſer ou annoblir un vice funeſte à la proſpérité des ſociétés, & au bonheur des hommes, qui détruit le ſentiment de l'égalité naturelle, qui rend les talents & les dons de la Nature inutiles ou nuiſibles. Les vérités les plus importantes offenſent ou rebutent, lorſque c'eſt l'orgueil qui les annonce ; les ſervices les plus eſſentiels humilient, lorſqu'ils

ſont rendus par l'orgueil, je parle du noble orgueil. La vertu eſt grande, magnanime, généreuſe, tendre, modeſte ; qu'avons-nous beſoin, pour exprimer ces qualités des mots de noble orgueil dont le ſot orgueil & la préſomption abuſent ?

CHAPITRE II.

Les hommes chargés de gouverner, peuvent diriger la puiſſance dont ils ſont dépoſitaires, vers le bonheur général, & ils ſont portés naturellement à la diriger vers cet objet.

Il n'y a point d'homme que la Nature faſſe naître avec des forces phyſiques, capables de ſoumettre tous les hommes qu'il gouverne. Leur obéiſſance à ſa volonté, leur docilité pour ſes ordres, ſont donc la preuve la plus ſincére

de leur eſtime, de leur confiance, de leur dévouement & de leur zéle pour ſon bonheur. Or, un homme ne peut voir que l'on a pour lui ces ſentiments ſans les éprouver pour ceux en qui il les voit. Le Souverain eſt donc porté naturellement, & par ſa qualité ſeule de Souverain, à aimer, à eſtimer ceux qui lui ſont ſoumis, à deſirer leur bonheur, & par conſéquent à diriger ſa puiſſance vers cet objet.

La vie du Souverain n'eſt point néceſſaire à l'exiſtence des hommes qui lui ſont ſoumis; ce n'eſt point par l'ordre du Souverain que le Soleil ſe leve, ſa vie n'eſt point le principe ou la cauſe de la fécondité de la terre: cependant tout veille à ſa conſervation, elle eſt l'objet des vœux de tous les ſujets, & au moindre péril chaque Citoyen tremble pour la vie de ſon Souverain comme pour ſa

propre vie. Le Souverain ſe voit donc au milieu de ſes ſujets, comme un pere au milieu d'une famille qui le chérit; or il eſt impoſſible qu'un homme ſe voie aimé par un autre homme, comme un pere eſt aimé par ſon fils, ſans l'aimer comme un pere aime ſon fils. Le Souverain aime donc naturellement ſes ſujets, non-ſeulement comme de vrais & fidéles amis, mais encore comme des enfants tendres. Il eſt donc porté à faire pour ſes ſujets tout ce qu'un ami fait pour ſon ami, tout ce qu'un pere fait pour ſes enfants, & par conſéquent à diriger toute ſa puiſſance vers le bonheur général de la ſociété qu'il gouverne.

Chaque jour ces ſentiments ſe renouvellent, les hommages qu'on rend au Souverain, les tributs qu'on lui apporte, le cortége qui l'environne, la magnificence qui l'accompagne, les ordres qu'il donne,

les ſoins du gouvernement lui mettent ſans ceſſe devant les yeux, le reſpect, l'amour filial de ſes ſujets ; il n'eſt donc point d'inſtant où la Nature ne dirige la puiſſance ſouveraine vers le bonheur des ſujets.

Le peuple qui éprouve la bienfaiſance de ſon Souverain en eſt vivement touché ; il oublie les obligations de la ſouveraineté, pour ne s'occuper que de la bonté du Souverain ; il ſemble qu'il craint que l'idée du devoir unie aux ſoins que le Souverain prend, & au bien qu'il fait, n'altére ſon amour & ſa reconnoiſſance ; il ne penſe pas que le Souverain lui doive rien, il met au nombre des bienfaits tout ce qu'il fait pour la ſociété ; il l'annonce à toutes les nations, il veut que des monuments publics en inſtruiſent les races futures, que l'hiſtoire l'apprenne à tous les peuples & à tous

les ſiécles. Le Souverain bienfaiſant jouit de l'eſtime & de l'amour de tous ſes ſujets & de leurs deſcendants : ainſi le deſir de l'eſtime agit puiſſamment ſur le cœur du Souverain pour l'engager à conſacrer ſa puiſſance au bonheur de ſa nation.

Par ce que nous avons dit ſur la ſenſibilité de l'homme pour ſes ſemblables, il éprouve du plaiſir lorſqu'il les voit heureux, & ſurtout lorſqu'il procure leur bonheur. Par ce que nous avons dit ſur la reconnoiſſance, il éprouve du plaiſir lorſqu'il en eſt l'objet ; ainſi, l'amour du bonheur & du plaiſir porte ſans ceſſe le Souverain à rendre ſes ſujets heureux, & à faire naître dans leur cœur le ſentiment de la reconnoiſſance.

La reconnoiſſance que le peuple éprouve pour le Souverain bienfaiſant, ſon admiration, ſon amour, ſon dévouement, ſon bon-

heur même, procurent donc au Souverain une ſatisfaction continuelle, & la plus touchante que l'homme puiſſe éprouver. Il reſſent à la fois & ſans ceſſe, les plaiſirs d'un pere tendre & adoré par ſes enfants, & qui les rend heureux; d'un ami chéri par ſes amis dont il procure le bonheur; ſans ceſſe il eſt l'objet de l'eſtime, de la vénération, des éloges du public. Le Souverain qui conſacre ſa puiſſance au bonheur de la ſociété, éprouve donc le plus grand bonheur dont l'homme ſoit capable.

Il n'a reçu de la Nature aucun beſoin qui rende néceſſaire à ſon bonheur le mal de ſes ſujets. Elle ne donne pas aux Souverains, aux hommes chargés de gouverner, d'autres beſoins, d'autres ſens qu'à leurs ſujets: elle ne crée point pour eux de nouveaux plaiſirs, aucun beſoin naturel ne les oblige à ſa-

crifier le bonheur de leurs ſujets, à leur bonheur perſonnel.

Enfin, par une loi immuable, la Nature éloigne la paix & le calme du Souverain qui ſacrifie à ſes plaiſirs & à ſes paſſions le bonheur de ſes ſujets; elle remplit ſon ame d'ennui, de remords, d'inquiétudes & d'allarmes; elle couvre ſes jours d'humiliation & d'opprobre.

Ainſi, tous les motifs qui peuvent porter l'homme à ſe dévouer au bonheur des autres, & l'empêcher de leur faire du mal, ſe réuniſſent dans le Souverain pour le porter à conſacrer ſon pouvoir au bonheur général, & à n'en pas abuſer pour ſon bonheur perſonnel.

C'étoient ces motifs qui animoient les premiers Rois & les plus anciens Souverains; l'amour & la reconoiſſance qui en firent des Dieux, ſont des garants ſurs de la bonté de ces Souverains, de

leur amour & de leur zéle, pour le bonheur de leurs ſujets.

Les annales de la Chine offrent mille exemples d'Empereurs qui croyoient que la premiere de leurs obligations étoit de procurer le bonheur de leurs peuples; on ne les a point vus comme Brutus, immoler leurs enfans pour le ſalut de la patrie, mais on les a vus ſacrifier la tendreſſe paternelle & la gloire de leur nom au plus grand bonheur de leurs ſujets, on les a vus tranſporter la couronne Impériale ſur la tête des étrangers, parce qu'ils reconnoiſſoient en eux plus de ſageſſe, & plus de talents que dans leurs enfans; ce n'eſt pas un grand effort de vertu que d'éloigner du thrône un monſtre qui deshonore l'humanité, mais il faut une vertu bien pure, un amour bien vif du bien public pour ne pas voir dans un fils vertueux, un mérite ſupérieur à celui d'un étranger,

& telle fut la vertu des premiers Empereurs de la Chine.

On a vu les Empereurs préférer le bonheur de l'Etat à leur propre conſervation. Dans les ſacrifices que *Van-ti* offroit au ciel, ſes premiers vœux avoient pour objet la félicité & le bonheur des peuples, enſuite la conſervation de ſa perſonne.

» Nos anciens & ſages Rois, » dit cet Empereur, n'avoient dans » les cérémonies du *Chang-ti* aucu- » ne vûe d'intérêt, ils n'y deman- » mandoient point ce que l'on ap- » pelle félicité : ils étoient ſi éloi- » gnés de tout propre intérêt, qu'ils » laiſſoient leurs plus proches » parents pour élever un homme, » qui ne leur étoit rien, s'ils lui » trouvoient une ſageſſe ſinguliere » & une éminente vertu, & préfé- » roient les ſages conſeils d'autrui » à leurs plus naturelles inclina- » tions : rien de plus ſage & de plus

» beau

» beau que le déſintéreſſement de
» ces grands Princes : aujourd'hui
» j'apprends que pluſieurs de mes
» Officiers font faire à l'envi des
» prieres pour demander du bon-
» heur, & ce bonheur ils le deman-
» dent pour ma perſonne & non
» pas pour mon peuple, c'eſt ce
» que je ne puis goûter. Si j'ap-
» prouvois que ces Officiers peu
» attentifs à leurs devoirs, & peu
» zélés pour le bien des peuples
» s'occupaſſent ainſi uniquement
» du bonheur perſonnel d'un Prince
» auſſi peu vertueux que je le ſuis,
» ce ſeroit en moi un défaut de
» plus, & un défaut conſidérable.
» J'ordonne donc que mes Offi-
» ciers, ſans tant s'empreſſer à faire
» pour moi ces ſupplications d'ap-
» pareil, donnent toute l'applica-
» tion poſſible à bien s'acquitter
» de leur emploi (1).

(1) Deſcription de l'Empire de la Chine, par le P. du Halde, *t. 2. p. 394.*

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail sur ces Empereurs; mais je ne peux m'empêcher de rapporter une Ordonnance de l'Empereur *Tai-t-Song* qui prouve juſqu'où les Souverains de cet état portoient l'amour du bien public.

» Le fondement de toutes les » vertus, dit-il, eſt la piété filiale, » & eſt l'inſtruction la plus eſſen- » tielle; j'en ai reçu dans ma jeu- » neſſe de bonnes leçons, mon » pere & ceux qu'il m'avoit don- » nés pour maître, ne ſe bornoient

---

Après avoir rapporté cette Ordonnance, le Pere du Halde rapporte une réflexion de l'Empereur *Can-hi* ſur cette même déclaration. Elle eſt conçue en ces termes.

» C'eſt la vertu, & non la matiere qui rend » l'Offrande agréable. Quand on s'applique » tout de bon à la vertu, les dons du Ciel » viennent d'eux-mêmes. Prétendre que les » Officiers de l'Empire en faiſant reciter ſeu- » lement des formules de prieres, attirent du » bonheur ſur la perſonne du Prince, cela ſe » peut-il? *Van-ti* certainement avoit raiſon » de blâmer un pareil abus. Du Halde, *ibid.*

» pas à me faire réciter le livre
» des rits & d'autres ; on m'y faiſoit
» voir en même temps les grands
» principes d'où dépend le bien
» des Etats, & le gouvernement
» des peuples ; de-là eſt venu l'a-
» vantage que j'ai eu d'exterminer
» par une ſeule expédition tous
» les ennemis de l'Etat ; & d'aſſurer
» aux peuples qui ſortoient de l'op-
» preſſion le repos & la liberté : au
» reſte, j'ai toujours eu le cœur plein
» de bonté ; & ſi pendant quelque
» temps j'ai fait paroître plus de
» juſtice & de ſévérité que de clé-
» mence, c'eſt que comme il y a
» des ennemis contre leſquels il
» faut néceſſairement de la force
» & de la bravoure, il eſt auſſi des
» criminels auxquels on ne peut
» abſolument faire grace : je n'ai
» eu en vue que le bien commun
» & le repos de l'Empire : la paſ-
» ſion n'a point eu de part à ce que
» j'ai fait : l'Empereur mon pere en

» ſe retirant m'a chargé du gouver-
» nement, il a fallu obéir : comme
» j'en ſens tout le poids je m'en oc-
» cupe tout entier, je ſuis dans l'in-
» térieur de mon palais & avec les
» Reines comme dans un valon gla-
» cé : je paſſe ſouvent les nuits en-
» tieres ſans dormir; je me léve avant
» le jour. Toutes mes penſées, &
» toutes mes paroles tendent à ré-
» pondre de mon mieux aux volon-
» tés du ciel, & aux intentions de
» mon pere : c'eſt pour y réuſſir, que
» plein de compaſſion même pour
» ceux qui ſont des fautes, je veux
» régler de nouveau les punitions,
» prévenir & ſoulager les miſeres
» des peuples, punir & réprimer
» ceux qui les vexent, approcher
» de ma perſonne, mettre dans les
» emplois des gens de vertu & de
» mérite; ouvrir le chemin large
» aux remontrances, ôter toute
» crainte à quiconque m'en vou-
» dra donner, afin d'acquérir s'il

» ſe peut chaque moment de nou-
» velles connoiſſances.

» Mon attention à tout cela eſt
» ſi continuelle, que je ne me per-
» mets pas un jour de relâche :
» mon grand deſir, ſeroit que tout
» fût dans l'ordre. Que tous mes
» ſujets ſuiviſſent en tout la raiſon ;
» & fuſſent ſolidement vertueux ;
» auſſi quand je vois quelque cho-
» ſe hors de ſa place, & quelqu'un
» de mes ſujets vicieux, je m'en
» prends d'abord à moi-même &
» au peu de talent que j'ai pour les
» bien inſtruire & pour les corri-
» ger efficacement : c'eſt avec rai-
» ſon que je le fais ; car enfin,
» *Chu-King* dit, La vertu quand
» elle eſt tout à fait ſincere & ſo-
» lide, touche les eſprits : que ne
» pourra-t-elle point ſur les peu-
» ples ? On me rapporte de divers
» endroits que les peuples rentrent
» dans le devoir, que les vols de-
» viennent plus rares, & que les

» priſons de pluſieurs Villes ſe trou-
» vent vuides: j'apprends ces nou-
» velles avec plaiſir, mais je n'ai
» garde de les attribuer à mes ſoins,
» & à mes exemples. Voici les ré-
» flexions que je fais.

» On eſt las, me dis-je à moi mê-
» me, des troubles & des rapines;
» on ſe remet dans le chemin de
» la vertu; il faut tâcher de pro-
» fiter de ces heureuſes diſpoſi-
» tions, pour convertir tout l'Em-
» pire: mes expéditions Militaires
» m'ont fait parcourir une bonne
» partie des Provinces; chaque
» Village que je trouvois, je ſou-
» pirois en me frappant la poitrine
» ſur la miſere des pauvres peu-
» ples: inſtruit par mes propres
» yeux, je ne permets pas qu'on
» occupe un ſeul homme à des cor-
» vées inutiles. Je travaille de mon
» mieux à mettre tous mes ſujets à
» l'aiſe, afin que les parents ſoient
» plus en état de bien élever leurs

» enfants, & que les enfants à leur » tour s'acquittent mieux de tous » leurs devoirs à l'égard de leurs pa- » rents, & qu'avec la piété filiale » toutes les autres vertus fleuriſſent.

» Pour faire connoître à tout » l'Empire que je n'ai rien de plus » à cœur en publiant cette Ordon- » nance, qu'on donne dans cha- » que diſtrict, en mon nom, & de » ma part à ceux qui ſe diſtinguent » par leur piété filiale cinq char- » ges de ris, &c.

Minos, Lycurgue, Zamolxis, Zaleucus, ſe dévouerent au bon- heur des peuples qui reçurent leurs Loix : quelques-uns même firent les plus grands ſacrifices pour ren- dre immuables ces Loix à l'obſer- vation deſquelles ils croyoient que la félicité publique étoit attachée.

Lycurgue charmé des effets de ſes loix, convaincu de leur bonté, cherchant, autant que cela dépen- doit de la prudence humaine, le

moyen de les rendre immuables; fit aſſembler le peuple : il lui repréſenta que la police qu'il avoit établie, lui paroiſſoit ſuffiſante dans tous ſes chefs pour rendre la Ville heureuſe, & les citoyens vertueux; il leur déclara qu'il y avoit pourtant un point qui étoit le plus eſſentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir conſulté l'oracle d'Apollon; qu'*ils* devoient donc obſerver ſes Loix ſans y rien changer, ni altérer juſqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné : ils promirent tous d'obéir, & le prierent de hâter ſon voyage : avant de partir il fit jurer les deux Rois, les Sénateurs & enſuite tout le peuple.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un ſacrifice à Apollon, & après ſon ſacrifice il lui demanda

ſi ſes Loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux : Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ſes Loix, & que pendant que Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe Cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité : Lycurgue fit écrire cette Prophétie, l'envoya à Sparte, & après avoir fait un ſacrifice, embraſſa ſon fils, & tous ſes amis; & pour ne jamais dégager les Lacédémoniens du ſerment qu'ils avoient fait d'obſerver ſes Loix juſqu'à ſon retour, il reſolut de mourir volontairement à Delphes, & y mourut en effet en s'abſtenant de manger (1).

Zamolxis ayant donné des mœurs aux Thraces, ſe retira pendant trois ans dans une caverne, & en ſortit pour les confirmer dans

(1) Plutar, vie de Lycurgue.

la croyance du dogme de l'immortalité de l'ame (1).

Zaleucus donna des Loix aux Locriens ; une de ces Loix condamnoit tout homme coupable d'adultere, à perdre les yeux ; le fils de Zaleucus fut accusé & convaincu de ce crime : les Locriens vouloient lui faire grace, Zaleucus s'y opposa ; mais ne pouvant résister aux instances du peuple, il se fit arracher un œil, & en fit arracher un à son fils (2).

Charondas donna aux Thuriens les meilleures Loix qu'il put, & il en regardoit l'exécution comme le principe fondamental de la paix & de la félicité publique ; étant allé à la campagne avec une épée pour se défendre des voleurs sur le chemin, il trouva à son retour l'assemblée du peuple en trouble & en division ;

(1) Herodot. *l.* 4. *c.* 94.
(2) Diod. *l.* 12. Val. Max. *l.* 6. *c.* 5.

il s'avança d'abord pour tâcher d'appaiſer ce tumulte : il avoit défendu dans ſes Loix d'entrer jamais avec aucune arme dans ces aſſemblées ; mais ayant oublié qu'il portoit une épée, il donna involontairement à ſes ennemis un ſujet de reproche : l'un d'eux lui dit publiquement qu'il violoit ſa propre Loi : au contraire, répondit Charondas, je prétends la confirmer ; auſſi-tôt tirant ſon épée il ſe l'enfonça dans le cœur (1).

Lorſque les Dariens & les Heraclides réunis, étoient ſur le point d'envahir l'Attique, Codrus, Roi d'Athènes, conſulta l'Oracle qui répondit, qu'il ne pouvoit conſerver l'Attique qu'en mourant de la main des ennemis. La réponſe de l'Oracle eſt portée à Athènes, elle paſſe dans l'armée ennemie, on y défend ſous les plus grandes

(1) *Ibid.*

peines de frapper Codrus. Codrus l'apprend, il ſe déguiſe en bucheron, ſort ſecretement de la ville, ſe mêle dans un détachement de fourageurs, entre avec eux dans le camp des Dariens & des Heraclides, cherche querelle à un ſoldat, le bleſſe d'un coup de faux, le ſoldat en fureur le tue (1).

Othon aima mieux mourir que de conſerver l'Empire aux dépens de la vie des Romains qui l'avoient choiſi Empereur.

» Mes compagnons, dit-il aux » Romains & à tous les ſoldats qui » vouloient mourir pour lui, je ré» garde cette journée comme bien » plus heureuſe pour moi, que » celle dans laquelle vous me dé» clarates votre Empereur, puiſ» que je vous vois dans des diſpo» ſitions ſi favorables & que je re» çois de ſi grandes marques de

(1) Val. Max. *l.* 5. *c.* 6. Juſtin. *l.* 2. *c.* 6.

» votre affection ; mais j'en attends
» de vous une plus grande enco-
» re, & je vous prie de ne me la
» pas refuſer ; c'eſt de permettre
» que je meure généreuſement
» pour tant de braves Citoyens
» que vous êtes. Si j'ai été vérita-
» blement digne de l'Empire Ro-
» main, il faut que je le faſſe voir
» préſentement, en donnant tout
» mon ſang pour ma patrie ; je
» ſais bien que la victoire n'eſt ni
» entiere, ni bien aſſurée pour nos
» ennemis ; j'ai des nouvelles que
» l'armée de Myſie qui vient à no-
» tre ſecours n'eſt plus qu'à quel-
» ques journées d'ici ; l'Aſie, la Sy-
» rie, l'Egypte viennent ſur la mer
» Adriatique, les armées qui fai-
» ſoient la guerre en Judée ſont
» pour nous ; le Sénat eſt de notre
» côté ; les femmes & les enfants de
» nos ennemis ſont en nos mains :
» mais la guerre que nous faiſons,
» ce n'eſt ni contre un Annibal,

» ni contre Pyrrhus, ni contre les
» Cimbres, pour voir qui demeu-
» rera maître de l'Italie; c'eſt con-
» tre les Romains même, que nous
» combattons; de ſorte que vain-
» queurs ou vaincus nous ruinons
» également notre patrie; car de
» quelque côté que tourne la vic-
» toire c'eſt toujours aux dépens
» de Rome, c'eſt Rome ſeule qui
» en ſouffre. Croyez que je ſais
» mourir plus glorieuſement que
» je ne ſais régner; car je ne vois
» point que par ma victoire je puiſ-
» ſe jamais procurer aux Romains
» un auſſi grand avantage que ce-
» lui que je leur procurerai par ma
» mort, en me ſacrifiant pour la
» paix & pour la concorde, & pour
» empêcher l'Italie de voir une au-
» tre journée auſſi malheureuſe que
» celle-ci (1).

Après avoir prononcé ce diſ-

(1) Vie d'Othon, Tacit. hiſt. *l.* 2.

cours d'un air assuré, & avec un visage sur lequel étoient peintes la constance & la gaieté, il pourvut à la sureté de tous ses amis, dormit une partie de la nuit fort tranquillement, & se donna la mort au point du jour (1).

Il existe donc en effet, dans le cœur des Souverains, ce retour d'attachement & de zéle qui les porte à consacrer leur puissance au bonheur des hommes soumis à leur gouvernement, il est l'effet naturel de la soumission du sujet: c'est le vrai contrat social, le pacte que la nature fait elle-même, entre le Souverain & les sujets, elle le grave dans le cœur de tous les Souverains, & on le trouve dans presque toutes les sociétés.

Les Rois d'Egypte, en installant un Juge dans son Office, lui faisoient jurer que, quand même

(1) *Ibid.*

ils lui ordonnetoient de juger injuſtement, il ne le feroit pas (1).

Antiochus le Grand, obligeoit par ſerment tous les Magiſtrats & tous les Officiers de ne lui point obéir s'il violoit les Loix, s'il leur commandoit des choſes injuſtes (2).

Nos Rois tous puiſſants ſur leurs peuples, ont pris des précautions pour que leur puiſſance ne ſoit jamais contraire au bonheur des peuples.

» Un Roi qui tient les rênes du » gouvernement dans un Royau- » me formé, diſoit Jacques I, ceſſe » d'être Roi, & devient tyran dès » qu'il ceſſe dans ſon gouverne- » nement d'agir conformément » aux Loix. Ainſi tous les Rois qui » ne ſeront pas tyrans, ou parju-

(1) Plutar. dits des anciens Rois.

(2) Tit. Liv. *l.* 37. Juſtin, *l.* 31. Val. Max. *l.* 4. *c.* 3.

» res, ſeront bien aiſes de ſe con-
» tenir dans les limites de leurs
» Loix, & ceux qui leur perſuadent
» le contraire, ſont des víperes &
» une peſte fatale tant au regard
» des Rois eux-mêmes, qu'au re-
» gard de l'Etat (1).

Philippe II lui même tout jaloux qu'il étoit de ſon pouvoir, ne le crut point ſans bornes : un Docteur Eſpagnol ayant prêché devant ce Monarque, que les Souverains avoient un pouvoir abſolu ſur la vie & ſur les biens de leurs ſujets, le Docteur fut obligé de s'en dédire le lendemain comme d'une propoſition fauſſe & hérétique (2).

Il en eſt ainſi de toutes les ſociétés : la puiſſance qui gouverne

(1) Diſcours de Jacques I. au Parlement d'Angleterre en 1609, rapporté par Loke Gouvern. Civil. 10.

(2) La Mothe, le Vayer ſur l'inſtruct. de M. le Dauphin, *t.* 1. *p.* 100.

peut ſe tromper dans les moyens qu'elle emploie pour procurer le bonheur général & commun ; mais il eſt ſon objet eſſentiel, & il doit être celui de tous ceux qui exercent quelque portion de l'autorité ſouveraine & qui aiment le Souverain & ſon Etat.

En effet cette puiſſance n'exiſte que par les forces des ſujets qui lui ſont ſoumis, par leur amour pour la choſe publique, par leur zèle pour ſa gloire & pour ſa conſervation : mais pour que le ſujet éprouve ces ſentiments pour ſa patrie, pour la puiſſance qui le gouverne, il faut qu'il ſoit heureux : il n'eſt point de Magiſtrat, ou de Souverain qui ne le reconnoiſſe, & par-conſéquent il n'en eſt point qui ne ſoit déterminé par ſon intérêt perſonnel à procurer le bonheur général quand il n'y ſeroit pas porté par ſentiment, par humanité & par amour pour les peuples ſou-

mis à sa puissance : on trouve peu de despotes éclairés, qui ne veuillent faire régner l'ordre dans leurs Etats, & qui n'en sentent la nécessité.

Toute société où le bonheur de la puissance qui gouverne est contraire au bonheur général, tend donc à se dissoudre : ainsi l'homme dépositaire de la puissance suprême est porté par ses inclinations naturelles, par ses besoins, par son intérêt, à s'efforcer de procurer le bonheur général de la société qu'il gouverne ; le malheur le rappelle à cet objet s'il s'en écarte, & si le malheur ne le corrige pas, ses propres désordres anéantissent son pouvoir.

Voila les objets qu'il faut montrer aux Princes qui sont destinés à régner, voila les principes que le Cardinal Mazarin opposoit aux passions de Louis XIV, lorsqu'elles lui faisoient oublier ce qu'il se de-

voit & ce qu'il devoit à ſes peuples.

» Dieu, lui diſoit-il, a établi les » Rois, (après ce qui regarde la » Religion, pour le ſoutien de laquelle ils doivent faire toutes » choſes) pour veiller au bien, à » la ſureté & au repos de leurs » ſujets, & non pas pour ſacrifier » ce bien là & ce repos à leurs paſſions particulieres; & quand il » s'en eſt trouvé d'aſſez malheureux qui aient obligé par leur » conduite, la providence Divine » à les abandonner, les hiſtoires » ſont pleines des révolutions & » des accablements qu'ils ont attiré ſur leurs perſonnes & ſur leurs » ſujets.

» C'eſt pourquoi je vous le dis » hardiment, qu'il n'eſt plus temps » d'héſiter, & que, quoique vous » ſoyez le maître en un certain » ſens de faire ce que bon vous » ſemble, neanmoins vous devez

» compte à Dieu de vos actions » pour votre ſalut & au monde » pour le ſoutien de votre gloire » & de votre réputation ; car quel- » que choſe que vous faſſiez, il en » jugera ſelon que vous lui en don- » nerez occaſion (1).

Il lui annonce enſuite le bouleverſement qu'il cauſera dans ſon Royaume s'il ſacrifie la paix & le bonheur de ſon peuple à la paſſion qu'il a pour Marie Mancini.

Mais il ne ſuffit pas d'effrayer les Souverains par les effets de l'abus de leur puiſſance, il faut, pour leur propre bonheur faire naître dans leur cœur le ſentiment de l'amour paternel pour leurs ſujets, leur faire enviſager les hommes qu'ils gouvernent, ſous tous les rapports qui peuvent produire ce ſentiment ; il faut qu'il les voient comme des enfants ſoumis par

(1) Lettres du Card. Mazarin, t. 1, p. 70.

tendreſſe, & non pas comme des eſclaves ſubjugués par la force & contenus par la crainte : il faut leur faire connoître leur égalité naturelle avec tous leurs ſujets, leur foibleſſe naturelle en comparaiſon des forces de cette multitude innombrables d'hommes qui cependant obéiſſent à leurs ordres, reſpectent leurs volontés, & parmi leſquels il n'en eſt aucun qui ne ſacrifiât ſa fortune & ſa vie pour leur conſervation, pour leur gloire, pour mériter leur eſtime, pour leur plaire : le Souverain qui enviſage ſes ſujets ſous ce point de vue, jouit du plus grand bonheur dont l'homme ſoit capable naturellement ſur la terre, tous les ſoins qu'il donne au gouvernement ſont des plaiſirs ; ſon cœur, comme nous l'avons dit, éprouve ſans ceſſe la ſatisfaction d'un bienfaiteur que la reconnoiſſance éleve au-deſſus de tous les hommes, &

goûte les délices d'un pere tendre au milieu d'une famille qui le chérit & qu'il rend heureuſe. Qu'on me montre dans l'hiſtoire un Souverain heureux & puiſſant, ſans cette bonté tendre, qui traite les ſujets comme des enfants ?

SECTION CINQUIEME.

L'homme eſt ſuſceptible de Morale.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature, & de l'objet de la Morale.

LE bonheur eſt la fin de tous les hommes, chacun y tend par les moyens qui lui paroiſſent les plus propres à y conduire relativement aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve. Chacun regarde comme la route & comme la ſource du bonheur les actions & les objets qui l'ont rendu heureux.

Ainſi, pour me ſervir d'un exemple groſſierement ſenſible, l'homme

l'homme que le malheur de ſa condition oblige à des travaux qui épuiſent ſes forces, a recours aux liqueurs ſpiritueuſes & enivrantes, pour réparer ſes forces & pour ſuſpendre le mal-aiſe que cauſe l'épuiſement. Recommençant ſans ceſſe ce cercle de fatigues, & preſque toujours dans l'épuiſement, il eſt déterminé à recourir ſans ceſſe au vin, aux liqueurs enivrantes, comme à l'unique moyen de ſe dérober à la douleur de l'épuiſement. Comme il hait néceſſairement le mal-aiſe, & qu'il aime le bonheur; il eſt déterminé par ces deux motifs à s'enivrer, toutes les fois qu'il le peut; lors même qu'il n'a pas beſoin de réparer ſes forces, il a beſoin d'être heureux, & il ne connoît point d'autre moyen de l'être, qu'en ſe procurant cette eſpéce de force momentanée que donnent les liqueurs eni-

vrantes. L'ivreſſe eſt l'oubli ou l'ignorance de ſon malheur, & le bonheur de ce miſérable eſt d'ignorer l'horreur de ſon ſort.

Ainſi, l'homme que ſa condition n'oblige point à ces travaux; mais qui ſans avoir éprouvé le malheur de l'indigence, a ſenti l'éguillon du beſoin, les déſagrémens de la médiocrité, s'eſt occupé des moyens de s'enrichir, parce qu'il a regardé les richeſſes comme le moyen de s'arracher au malheur & d'arriver au bonheur. Chaque acquiſition qu'il a faite à été un pas vers le bonheur; cette acquiſition en l'approchant du bonheur lui a procuré un plaiſir, elle eſt devenue elle-même une ſource de bonheur. Toutes ſes forces, toute ſon induſtrie, tous ſes talents ſe ſont dirigés naturellement vers l'acquiſition des richeſſes, comme vers le vrai bonheur; il n'en a point connu d'ap-

tre, il eſt devenu avare, avide & inſatiable, comme le porte-faix eſt devenu ivrogne. Le beſoin qu'il a d'être heureux le porte ſans ceſſe vers les richeſſes.

Ainſi, l'homme d'un état ſubalterne qui a ſouffert de la ſupériorité des autres, cherche à s'élever, & regarde comme un bonheur, tout ce qui le tire de l'humiliation dans laquelle il gémit. Il regarde l'élévation au-deſſus de ſon état, comme la ſource du bonheur; chaque pas qu'il fait vers cette élévation, l'approche du bonheur, lui procure un plaiſir & le rend par conſéquent heureux pour ce moment. Toutes ſes facultés, tous ſes vœux ſe tournent vers les moyens d'acquérir de nouvelles diſtinctions; il ne s'eſt point ouvert d'autres ſources de bonheur; le deſir qu'il a d'être heureux qui agit ſans ceſſe & invinciblement en lui, forme ſans

ceſſe de nouveaux projets d'élévation & de grandeur.

Ainſi autrefois, l'homme qui avoit de la naiſſance, & dont l'eſprit n'avoit été occupé dans ſa jeuneſſe que des avantages de ſa naiſſance, la regardoit comme le ſouverain bonheur, il vouloit que tout la lui rappellât; que tout l'en entretînt, que ſes meubles, ſes vitres armoriées, ſes flatteurs, ſes complaiſants, le cortége de ſes domeſtiques, ſes profuſions & ſon ignorance même ne lui permiſſent pas de la perdre de vue.

En un mot chacun ſe fait un ſyſtême de bonheur & attend ſa félicité de la poſſeſſion d'un objet auquel il tend conſtamment, invariablement & ſans relâche, parce que l'homme veut conſtamment & inceſſamment être heureux.

Cette diſpoſition de chaque homme qui le fait tendre conſ-

tamment vers un certain objet dont il attend ſon bonheur, & qui lui fait trouver du plaiſir dans les efforts même qu'il fait pour l'obtenir, eſt ce que l'on nomme caractere (1).

---

(1) Ce que l'on dit ici du caractere en général, donne la raiſon du plaiſir que cauſe un beau drame.

Tout homme qui a un caractere s'eſt ouvert une route de bonheur inconnue aux autres, il voit dans l'objet qu'il deſire, une infinité de qualités & d'avantages que les autres hommes n'y voient pas; il connoît pour l'obtenir une infinité de moyens qui ne ſe ſont jamais offerts à l'eſprit des autres. Tout ce qui a rapport à cet objet lui paroît grand, il eſt ſa fin derniere, il n'agit que pour y arriver.

Si l'objet eſt grand, ſublime, le caractere de cet homme éléve l'ame du ſpectateur, l'échauffe & la remplit d'un ſentiment fort qui agrandit l'homme à ſes propres yeux, qui developpe en lui des perfections qu'il ne connoiſſoit pas; tels ſont les effets de la Tragédie de Cinna, de Polyeucte, &c.

Lorſque cet objet eſt petit & peu intéreſſant pour la ſociété, les autres hommes qui n'attachent point leur bonheur à cet objet, ſont étonnés des reſſources de cet homme pour ſe le procurer, & plus étonnés encore de ce qu'il

Les actions par leſquelles l'homme tend à l'objet de ſon bonheur, s'appellent mœurs, c'eſt-à-dire coûtumes, habitudes, & c'eſt pour cela que la partie de la philoſophie qui dirige les actions vers le bonheur, ſe nomme Morale, c'eſt-à-dire l'art de former dans l'homme un certain caractere, de faire enſorte qu'il ſoit un, & non pas multiplie, pour me ſervir des expreſſions de Seneque.

L'homme eſt donc ſuſceptible de Morale, ſi l'on peut lui donner un caractere qui le faſſe cher-

---

regarde comme un bonheur ſuprême, de poſſéder ce qui les touche ſi peu. Cet homme leur paroît donc ridicule par l'idée giganteſque qu'il ſe fait de l'objet de ſon bonheur, par l'opiniatreté avec laquelle il y tend, par l'importance qu'il attache aux plus petites choſes qui ont quelque rapport à cet objet. Ce ſpectacle n'agrandit pas le ſpectateur, mais il lui fait voir un homme plus petit que lui, qui a des défauts dont il eſt exempt, le plaiſir que procure cette vue eſt de la gaieté: cette eſpece de caractere fait rire.

cher & trouver le bonheur dans la pratique des vertus sociales, si l'on peut le corriger lorsqu'il s'écarte de ce caractere.

CHAPITRE II.

L'homme peut être déterminé par son caractere, à chercher le bonheur dans la pratique des vertus sociales.

C'EST la main de la Nature qui forme les premiers traits du caractere social dans l'homme. Elle le fait naître dans un état de foiblesse qui intéresse, qui attendrit ceux qui lui ont donné la vie, & tous ceux qui entendent ses cris. Les premiers sentiments qu'il éprouve, lui annoncent qu'il est environné de bienfaiteurs & d'amis; les premiers mouvements de son cœur le portent vers eux; les

premieres penſées de ſon eſprit lui découvrent le beſoin qu'il a de leur bienveillance & de leur conſervation ; le premier amour réfléchi eſt pour eux, il les connoît comme la ſource de ſon bonheur, comme l'appui de ſon exiſtence ; il les chérit, il les aime, il regarde comme le plus grand des malheurs, de s'en ſéparer ou de les perdre.

La nature a rendu l'enfance de l'homme extrêmement longue : le retour continuel de ſes beſoins & des bienfaits de ceux avec leſquels il vit, produit dans ſon cœur l'habitude de l'attachement, de la reconnoiſſance, du deſir d'être utile à ſes bienfaiteurs ; il éprouve du plaiſir dans les petits ſervices qu'il rend, & le ſentiment de la bienfaiſance ſe développe en lui : il a un deſir ſi ardent du bonheur, & ſi peu de reſſources pour le ſatisfaire, qu'il eſt ramené preſque

ſans ceſſe, par ce deſir aux actes de bienfaiſance qui lui ont procuré du plaiſir : la bienfaiſance devient la premiere de ſes habitudes, il ſait qu'elle eſt une ſource de bonheur avant qu'il puiſſe raiſonner : il eſt bienfaiſant preſque par inſtinct.

Il ſemble que l'enfance dont nous nous plaignons, ne ſoit qu'une longue préparation à la bienfaiſance, une eſpéce de noviciat pour la ſociété, un temps deſtiné à former dans l'homme le caractere ſocial, à y rendre l'amour de ſes ſemblables un ſentiment habituel, un principe dominant, chargé de diriger toutes ſes actions vers le bonheur général de la ſociété.

Lorſqu'il eſt capable de réfléchir, il voit qu'il eſt au milieu d'une ſociété qui ne ſubſiſte, que par une bienfaiſance réciproque.

A meſure que ſes forces augmen-

tent, & que ſes ſervices deviennent plus utiles, il excite l'attention des autres hommes, il devient l'objet de leur reconnoiſſance & de leur eſtime : il voit donc la bienfaiſance, non ſeulement comme une ſource de plaiſir ; mais encore comme la qualité la plus avantageuſe à l'homme, il s'unit à tous les hommes par l'eſtime, par la reconnoiſſance qu'il produit en ſa faveur & qu'il éprouve pour les autres, par l'amitié qu'il inſpire & qu'il reſſent : il craint de déplaire, ſon eſprit s'éclaire, la curioſité étend ſes idées, il réfléchit, il découvre au dedans de lui même, une loi, une régle, un juge, la conſcience qui approuve & récompenſe toutes les actions utiles au bonheur des autres, qui condamne toutes les actions nuiſibles.

Le temps & les beſoins développent preſque ſeuls ces traits du

caractere social dans l'homme.

La Nature ne borne pas là ses soins, elle attache le bonheur à la pratique des vertus sociales; aucun besoin ne force l'homme à s'écarter de la route que la Nature prescrit vers le bonheur, & à changer le caractere primitif qu'elle lui donne: au contraire, il ne peut s'en écarter sans rencontrer le malheur qui le repousse sans cesse vers la pratique des vertus sociales: il n'est donc point de caractere plus naturel à l'homme, & qu'il puisse prendre plus facilement que le caractere social: il ne faut pour cela que suivre les penchants & les inclinations que donne la Nature: notre cœur, notre raison, notre organisation, tout ce qui nous environne, concourt à nous faire prendre ce caractere.

Le caractere social se forme bien plus facilement encore, & devient en quelque sorte immuable, lors-

que les parents & les maîtres ſçavent mettre en uſage les diſpoſitions naturelles dont nous venons de parler.

L'enfant, comme nous l'avons dit, eſt naturellement imitateur: deſirant d'ailleurs d'être heureux, & ne connoiſſant point par ſon expérience perſonnelle les objets auxquels le bonheur eſt attaché, la Nature lui donne cette diſpoſition à imiter, afin de le rendre heureux, avant que par ſon expérience il puiſſe le devenir, & afin qu'il ſe faſſe un bonheur conforme au bonheur des autres hommes: ſon déſœuvrement, le beſoin continuel qu'il a d'être heureux & de s'occuper, ſa diſpoſition organique à imiter, font qu'il s'efforce continuellement pour imiter, pour copier, pour faire tout ce qu'il voit faire: ainſi, ſans qu'on s'en apperçoive, & avant qu'il puiſſe refléchir, l'enfant s'eſſaie

ſans ceſſe à prendre les airs, les attitudes, les manieres de ſes parents ou de ceux qui prennent ſoin de lui : ſes organes flexibles ſe moulent, pour ainſi dire, ſur ces modéles ; il paroît avoir reçû en naiſſant, & tenir de la Nature cette reſſemblance avec ſes parents.

Lorſque nous avons parlé de la ſenſibilité de l'homme, nous avons vu qu'il y a des ſentiments qui répondent naturellement aux cris, aux mouvements, aux geſtes : ainſi l'enfant par une ſuite de l'effort qu'il fait pour imiter, prend l'habitude non ſeulement des geſtes ; mais encore des ſentiments qui les accompagnent.

Comme c'eſt par un travail ſecret & caché que l'enfant prend ces attitudes, ces mouvements, ces airs, ces manieres & les ſentiments de douceur ou de rudeſſe, de colére ou de tranquillité, de

chagrin ou de sérénité qui les accompagnent, on imagine qu'il les tient de la Nature, ou de ses parents.

Voilà l'origine de ce que l'on nomme le caractere national, que l'on croit attaché au climat, & donné, pour ainsi dire, par l'air qu'on respire : non que le climat ne contribue à former les mœurs des peuples; mais ce n'est point par une influence immédiate sur les esprits.

Ainsi l'enfant aussi-tôt que ses yeux s'ouvrent à la lumiere, & dans les premieres années de sa vie, peut prendre l'habitude de l'humanité, de la douceur & de la bienfaisance.

Par une suite de sa foiblesse & de son éducation l'enfant prend naturellement pour ses parents, une confiance sans réserve, il aime tout ce qu'ils aiment, il hait tout ce qu'ils haïssent, il estime

tout ce qu'ils eſtiment, il mépriſe tout ce qu'ils mépriſent : preſque par une ſuite de ſon organiſation il les regarde comme des divinités bienfaiſantes, il regarde comme des Loix, comme des vérités ſacrées, toutes leurs maximes, tous leurs préceptes, tous leurs conſeils. Toutes les paroles, toutes les penſées d'un pere ſage ſe conſervent dans ſa famille comme un patrimoine, comme un dépôt ſacré, comme un bien ſubſtitué à toute ſa poſtérité. C'eſt par ces maximes que l'on donne de la conſiſtance au caractere primitif que l'imitation a formé dans l'enfant, avec le ſecours des inſtructions & des exemples : les affections données par les parents ſont preſqu'auſſi durables que les inclinations naturelles : on pourroit donc dans l'éducation donner aux hommes un caractere ſocial, on pourroit leur inſpirer une averſion

insurmontable pour le mal nuisible à la société, on pourroit rendre la pratique des vertus sociales nécessaire à leur bonheur, chacuns dans l'état où ils seroient placés.

C'est ce pouvoir de l'éducation, cet Empire de la conduite & de l'instruction des parents sur les esprits & sur les mœurs des enfants, qui donne aux familles différentes, des caracteres particuliers, & qui rendent en quelque sorte la probité, la vertu, l'honneur héréditaires dans certaines familles, & c'est vraisemblablement l'origine des familles nobles, le premier & le seul motif raisonnable des distinctions héréditaires.

Ce que nous disons sur la facilité d'imprimer aux enfants un caractere social, est confirmé par l'expérience de toutes les Nations: on trouve dans l'histoire des exemples d'une patience héroïque don-

née par l'éducation à de jeunes gens & même à des enfants.

Alexandre offrant un ſacrifice, un charbon tomba de l'encenſoir dans la manche d'un jeune homme qui ſelon l'uſage accompagnoit le Roi : le charbon le brûla tellement, que l'odeur de la chair brûlée frappa tous les aſſiſtants ; & cependant il reſta immobile ſans faire le moindre mouvement, ou la moindre plainte, de peur d'interrompre le ſacrifice (1).

Il étoit honteux à Sparte de pleurer, ou de ſe plaindre, & l'on a vu des enfants expirer ſous les coups de verges ſans dire une ſeule parole.

Il étoit permis à Sparte de voler, mais il étoit honteux d'être découvert ; & l'on a vu un enfant qui avoit volé un renard & qui l'avoit caché ſous ſa robe, ſe laiſſer ron-

(1) Val. Max. *l.* 3. *c.* 8.

ger les entrailles par cet animal ; & enfin expirer de douleur ſans avoir jetté un ſeul cri (1).

Les Gymnoſophiſtes étoient ſans ceſſe occupés à chercher l'occaſion d'être utiles, ils regardoient comme un vol fait à la Nature, un fruit, un aliment qu'ils auroient mangé ſans l'avoir mérité par un ſervice rendu aux autres hommes : lorſqu'on s'aſſembloit pour manger, les anciens interrogeoient les jeunes gens & leur demandoient ce qu'ils avoient fait de bien depuis le ſoleil ; s'ils n'avoient rien fait, ils ſortoient & alloient chercher l'occaſion de faire quelque bonne action (2).

Ce caractere qui fait que l'homme cherche conſtamment ſon bonheur dans la pratique des vertus ſociales ; Minos, Lycurgue, le

(1) Plutar. vie de Lycurgue.
(2) Strab. *l.* 14. Apulée Florid.

donnerent aux Cretois, aux Spartiates ; Charondas le donna aux Thuriens, Zaleucus aux Locriens ; Numa le donna aux Romains, & ce caractere s'eſt conſervé parmi eux, juſqu'à ce que les guerres étrangeres y aient porté la corruption & le luxe.

Malgré ſa corruption, Rome n'eut-elle pas toujours des Citoyens qui ne connoiſſoient de bonheur que celui qui naît des vertus ſociales ? Ne vit-on pas de ces hommes, dans tous les temps de la République, & même dans l'Empire (r) ?

Ce caractere exiſte chez les Chinois depuis trois mille ans. Pendant cette longue ſuite d'années, la nation a éprouvé des révolutions, elle a été conquiſe par des nations barbares, ſans abandonner ſes rits & ſes mœurs.

(r) Voyez les Lettres de Ciceron & de Pline.

La Philoſophie de Pythagore ; de Platon, de Zenon, n'a-t-elle pas formé de ces hommes, dans tous les temps & dans tous les pays ? Orphée, Muſée, n'ont-ils pas fait prendre ce caractere à des hommes déſunis, diſſipés, groſſiers, ignorants & féroces ?

Ces belles maximes de Morale qu'Heſiode a recueillies, ne ſont-elles pas des preuves inconteſtables, que ce caractere ſocial étoit très-ancien & très-commun chez les Grecs. Ce poëte, un des plus anciens de la Gréce, ne rapporte point ces maximes comme des vérités nouvellement découvertes, ou qui ne fuſſent connues que d'un petit nombre d'hommes. Il les rapporte comme des axiomes, comme des proverbes, comme la Morale populaire, comme la philoſophie civile & politique de ces peuples.

Cette même Morale ſe trouve

chez tous les peuples policés, & dans la portion la plus ignorante de ces peuples; elle eſt contenue dans les proverbes qui ſont chez tous les peuples; qui par-tout ſont la philoſophie populaire. Or, pour que ces maximes puiſſent devenir des proverbes, il faut qu'elles ſoient obſervées communément, & qu'elles forment le caractere de la nation qui les a reduites en proverbes.

Il eſt donc vrai, que la Nature trace elle-même le caractere ſocial dans tous les hommes, & qu'il n'eſt point l'ouvrage du climat ou de l'éducation. Il eſt formé par des beſoins, par des inclinations, par des goûts qui ſont l'eſſence de l'homme, & qui le portent à chercher ſon bonheur dans les vertus ſociales; par les loix de la Nature qui ne lui permettent pas de s'écarter de ces vertus ſans être malheureux.

Par ce que nous avons dit, de la diſpoſition de l'enfant, à imiter & à prendre les airs, les manieres, les goûts & les ſentiments de ſes parents, & de ceux avec leſquels il vit; on connoît aiſément comment le caractere ſocial donné par la Nature, doit prendre différentes formes ſous les différents climats, dans les différentes conſtitutions politiques des peuples, ſelon la puiſſance ou la foibleſſe de leurs voiſins, ſelon qu'ils ont été foibles ou puiſſants, heureux ou malheureux. Car toutes ces différentes circonſtances ont dû mettre dans les idées & dans les ſentiments de chacun de ces peuples, des différences qui ont dû ſe tranſmettre aux enfants, & former en eux des caracteres particuliers, qui ſubſiſtent même long-temps après que les cauſes qui les ont produits ne ſubſiſtent plus.

Ce ſont de ſemblables cauſes

qui mettent des différences dans les caracteres des hommes d'une même nation, & de la même condition, dans le caractere même des peres & des enfants qui altérent & qui défigurent ce caractere ſocial dans les enfants, dont les peres honnêtes & vertueux ſemblent n'avoir rien oublié pour inſpirer leurs ſentiments à leurs enfants, qui produiſent des hommes vicieux & méchants, dans des familles honnêtes & vertueuſes.

Ces familles ne ſont pas abſolument ſéparées de la ſociété, leurs maiſons ſont ouvertes aux grands, aux riches, aux hommes puiſſants, & en crédit. L'uſage, les régles & les bienſéances établies dans le monde, exigent que l'on marque à tous ces hommes des égards, de la conſidération, du reſpect; on admire, on loue leur magnificence, on révere leur crédit, on rend hommage à leur fortune;

c'eſt à tous ces titres qu'ils ont les premieres places, les mets les plus délicats : l'enfant témoin de toutes ces choſes, regarde tous les avantages que ces hommes poſſédent comme les ſeules choſes précieuſes & reſpectables, & avant qu'il puiſſe eſtimer & reſpecter il les deſire, comme le principe du bonheur : c'eſt envain que les parents leurs enſeignent que la bienfaiſance & la vertu ſeules ſont déſirables, qu'elles ſeules peuvent rendre l'homme véritablement heureux : ce mot de vertu n'eſt encore pour eux qu'un ſon qui ne ſignifie rien, qui n'exprime qu'une idée qu'on ne peut lui rendre ſenſible ; il ne voit point les hommages qu'on lui rend, parce qu'ils ſont intérieurs : leurs parents mêmes forcés par les uſages & par les bienſéances établies, ne peuvent lui permettre de montrer la préférence qu'ils donnent dans leur cœur

à l'homme vertueux & ſans fortune, ou ſans crédit, ſur l'homme riche & puiſſant ſans vertu. L'amour du crédit, du luxe & des richeſſes s'allume dans le cœur de l'enfant, ſans que les inſtructions & les exemples de vertu qu'on lui donne puiſſent empêcher cet effet. L'enfant aime le luxe, le crédit, les richeſſes, la magnificence plus que la vérité & la vertu, plus que ſes parents: il ſera avide & injuſte, il fera du bien pour être honoré & du mal pour ſe faire craindre, pour ſe venger de ceux qui ne lui rendent pas hommage, il prendra, comme nous l'avons dit, les airs, les inclinations qu'il apperçoit dans les grands, dans les hommes riches.

Ce caractere, comme on le voit, n'eſt point formé par la Nature: c'eſt l'ouvrage de l'éducation, ou plutôt de l'exemple; ce ſont les hommes que l'enfant avoit

ſous les yeux, qui ont formé ſon caractere : il eût été juſte, bienfaiſant & vertueux, s'il n'eût connu que ſes parents, ou s'il n'eût vu dans la maiſon paternelle que des hommes modeſtes, honnêtes & vertueux.

Si cet enfant pouvoit conſerver la mémoire des impreſſions étrangeres qu'il a reçues, il ſçauroit qu'il doit l'orgueil & les dédains offenſants à celui-ci, à celui-là l'amour des richeſſes, à cet autre l'ambition, l'amour de la parure, l'oſtentation, &c.

Comme ces exemples agiſſent ſur l'enfant long-temps avant qu'il réfléchiſſe, & qu'on n'a pas obſervé l'effet qu'ils produiſent ſur ſon cœur & ſur ſon imagination, on croit injuſtement qu'il tient ſon caractere des mains de la Nature, quoiqu'en effet elle eût mis en lui tous les principes des vertus ſociales & aucun de ſes vices ni de ſes défauts.

CHAPITRE III.

On peut ramener à la pratique des vertus ſociales, les hommes qui s'en écartent.

RIEN n'eſt plus puiſſant, mais en même-temps rien n'eſt auſſi flexible que l'amour du bonheur : il eſt le principe de toutes nos actions, & la ſource de toutes nos inconſtances ; il porte l'homme à tout ce qui a l'apparence du bien, & l'en détache auſſitôt qu'il ceſſe de le trouver agréable, ou qu'il voit que cette apparence maſquoit un mal.

Ce n'eſt donc point exprès, que l'homme s'écarte de la route qui conduit au bonheur, & pour l'y faire rentrer, il ne faut que l'éclairer & le convaincre qu'il ſe trompe, & qu'il prend pour le principe du bonheur, ce qui n'en a que l'appa-

rence. Ainſi, pour ramener à la pratique des vertus ſociales l'homme qui s'en écarte, il faut lui faire ſentir, le convaincre qu'il n'y a point d'autre moyen d'être heureux, que de pratiquer ces vertus, & que tout autre moyen conduit au malheur.

La Nature a tout préparé pour produire cette conviction & ce ſentiment dans l'homme.

Par l'amour que la Nature lui inſpire pour le bonheur, par le mélange des biens & des maux dont elle l'environne, elle le force à réfléchir ſur les objets auxquels le plaiſir ou la douleur ſont attachés, ſur les cauſes qui produiſent le bonheur ou le malheur. Enfin, par la raiſon dont elle l'a doué, il peut apperçevoir le rapport & la liaiſon des cauſes & des effets; voir en quelque ſorte, & ſentir en même-temps les choſes qui ſe ſuccédent; voir & ſentir

dans le même instant les effets & les causes. Or, nous avons vu que la Nature attache le bonheur aux vertus sociales, & le malheur aux vices contraires au bonheur de la société : il n'est donc point d'homme, non-seulement qui ne soit porté à réfléchir sur les causes du bonheur & du malheur, mais encore qui ne puisse connoître que le bonheur est uni à la pratique des vertus sociales, & le malheur aux vices.

Par tout ce que nous avons dit sur les inclinations sociales de l'homme, il est clair qu'il n'y a point d'homme qui ne puisse connoître qu'une action qui nuit aux autres, excite la haine des hommes, attire leur indignation, & conduit enfin au malheur. Ainsi toutes les fois qu'un homme veut commettre une action nuisible au bonheur des autres, on peut lui faire voir que cette action con-

duit au malheur : alors l'action ne se préſente plus comme une ſource de bonheur, mais comme un mal, & l'amour du bonheur ne permet pas de la commettre.

Quand il ſeroit vrai, que l'homme n'eſt déterminé que par les ſenſations, la raiſon pourroit le garantir du crime auquel il eſt porté par l'attrait des ſenſations agréables. Elle pourroit le faire triompher de leur pouvoir en appellant pour ainſi dire à ſon ſecours, les ſenſations douloureuſes, l'ennui, les malheurs auxquels le vice & le crime conduiſent infailliblement ; en peignant fortement les ſuites affreuſes du vice & du crime. La peinture fidelle, la vue certaine des malheurs inſéparables du vice, ne ſont-elles pas en effet des ſenſations douloureuſes que la raiſon unit à l'image, à l'idée des objets qui ſéduiſent par des ſenſations agréables.

Ces objets ne ceſſent-ils pas dès ce moment, de paroître deſtinés à procurer le bonheur de l'homme? N'eſt-il pas dans la nature de l'homme, de craindre encore plus la douleur qu'il n'aime le plaiſir?

Ainſi, la raiſon découvre la chaîne des biens & des maux qui tiennent aux vertus & aux vices; c'eſt un Prophéte que la Nature a mis au dedans de chaque homme pour lui annoncer tous les malheurs dans leſquels le crime doit le précipiter; elle les lui rend préſents, elle lui fait voir tout ce que le preſtige de la paſſion lui déroboit, elle le fait ſentir, elle ouvre à ſes yeux le précipice où le vice conduit; elle le ſuſpend pour ainſi dire, ſur ſes abimes, & le fait trembler.

La lumiere de la raiſon peut donc convaincre l'homme, qu'il ne peut trouver le bonheur que dans les vertus ſociales, & que

les actions contraires à la ſociété l'entraînent dans des maux de toute eſpéce. Elle peut donc le ramener à la pratique des vertus ſociales s'il s'en écarte.

» Enfin, il y a des notions com-» munes, dont tous les hommes » conviennent également; les diſ-» putes, les ſéditions, les guer-» res, d'où viennent-elles? de l'ap-» plication de ces notions com-» munes a chaque fait particulier. » La juſtice & la ſainteté ſont pré-» férables à toutes choſes, perſon-» ne n'en doute; mais une telle » choſe eſt-elle juſte, eſt-elle ſain-» te? voilà ſur quoi l'on s'égare. » Chaſſons cette ignorance, & ap-» prenons à appliquer ces notions » à chaque fait particulier; il n'y » aura plus de diſputes, plus de » guerres: Achille & Agamemnon » ſeront d'accord (1).

1) Nouveau Manuel d'Epictete, trad. de Dacier. *t. 2. p. 52.*

Ce fut en developpant ces notions & les principes de la ſociabilité, dans l'eſprit & dans le cœur des hommes ſauvages & diſperſés, que les ſages les réunirent & les policerent; ce fut en les éclairant que Théſée, Orphée, Muſée, Minos, Lycurgue, Numa, Solon, &c. impoſerent des Loix aux paſſions les plus impérieuſes, à l'amour effréné de la liberté, du luxe, des richeſſes & des plaiſirs.

C'eſt cet empire de la raiſon ſur les paſſions & ſur les habitudes, que les Gaulois repréſentoient ſous l'emblême d'Hercule. Ce n'étoit point la force de ſon bras, mais la puiſſance de ſa raiſon qu'ils admiroient; ils le peignoient ſous la figure d'un vieillard qui tenoit enchaînés une infinité de peuples attachés à ſa langue par des filets d'or qui aboutiſſoient à leurs oreilles. Ces peuples le ſuivoient ſans effort, ſans répugnance & volon-

tairement. Ils paroiſſoient ignorer leur captivité, parce qu'elle étoit l'effet d'une puiſſance qui étoit au-dedans d'eux-mêmes; ils paroiſſoient la chérir, parce que l'homme n'eſt heureux que ſous l'empire de la raiſon. Comme l'Hercule Grec, l'Hercule Gaulois avoit une peau de lion, & une maſſue, mais il tenoit à ſa main gauche un arc, & portoit ſur ſon épaule, un carquois pour marquer que c'étoit par des raiſons qui pénétrent juſqu'au fond de l'ame, qu'il domptoit les paſſions, & non par des métaphores, qui n'agiſſent que ſur l'imagination; que c'eſt par la lumiere qui diſſipe les erreurs, que l'on corrige les hommes, & non pas par des phraſes ſonores qui flattent l'oreille ſans parler à la raiſon, & qui n'y trouve que des idées fauſſes, lorſqu'elle les examine (1).

(1) L'Hercule Gaulois, dans Lucien.

Les principes des vertus ſociales toujours ſubſiſtants dans le cœur de l'homme, peuvent toujours produire cet effet.

Othon, livré dès ſa jeuneſſe à la volupté, à l'ambition, parvenu à l'empire avec des peines infinies & par mille intrigues, entend au fond de ſon cœur la voix de l'humanité, les gémiſſements de la patrie, qui lui reproche les maux que ſon ambition va cauſer: auſſitôt il ne voit plus la ſuprême puiſſance que comme un préſent funeſte qu'on lui a fait, & la conſervation de ſa vie que comme un crime; rien ne peut l'empêcher de mourir (1).

Ptolomée-Philometor, fut d'abord un Prince ſans vertu, ſans courage, ſans application, c'étoit l'effet de l'éducation molle & effé-

(1) Plutar. vie d'Othon, ci-deſſus chap. précédent.

minée que lui avoit donné l'Eunuque Rulcus, pour gouverner plus abſolument ſous ſon nom. Mais on ne tarda pas à voir ſortir ce Prince de cette indifférence & de cette foibleſſe, pour s'occuper du bonheur de ſes ſujets, dont il devint le pere, & qu'il rendit heureux (1).

» Quand *Y-u* ce fameux Miniſ-» tre de la Chine, vit que l'Empe-» reur *Tai-k-y-a* dégeneroit des » vertus du Prince *Tſchin-Tang* » ſon grand pere, il le fit deſcendre » du thrône dont il ſe rendoit in-» digne, & le renferma dans un » Palais ſecret, où étoit le mau-» ſolée de ſon grand pere. Cette » action lui attira un applaudiſſe-» ment général. Ce Prince à la vue » des cendres de ce Heros dont il » étoit iſſu, rentra dans lui-même,

(1) Diod. Fragm. Polyb. excerpt. Vales. p. 191.

» ſe reprocha le déréglement de » ſa vie, deteſta ſes vices, & s'ap- » pliqua ſérieuſement à l'étude de » la ſageſſe. Dès que le Miniſtre ſe » fut aſſuré de ſon changement, » il le retablit ſur le thrône. Ce » fut un nouveau ſujet de joie pour » le peuple qui applaudit égale- » ment, & à la ſageſſe du Miniſ- » tre, & à la docilité du jeune » Empereur. *Tai-k-y-a* revenu de » ſes égarements, regarda ſon Mi- » niſtre comme ſon pere, ne ſe » conduiſit que par ſes conſeils, & » gouverna l'Empire avec beau- » coup de ſageſſe (1).

Pendant le régne de Veſpaſien, Tite avoit des vices; lorſqu'il fut Empereur, il n'eut que des vertus; ſon régne fut le régne de la bienfaiſance, & il ſacrifia au deſir de l'eſtime & de l'amour des Ro-

(1) Du Halde, *t.* 1. *p.* 307.

mains les passions les plus indomptables (1).

Tite destiné à régner sur presque tout le monde connu, retournoit à Rome, après l'expédition de Jerusalem, il voulut voir Apollone de Thiane; il lui demanda des regles pour bien gouverner. Souffrez, lui dit Apollone, les réprimandes de Demetrius, philosophe cynique, qui fait profession de dire la vérité, sans respecter qui que ce soit. Tite promit de suivre son conseil.

Apollone étoit encore avec ce Prince, lorsque les habitants d'une ville lui demanderent une grace importante. Je me souviendrai de votre requête, lui dit Tite, & j'en parlerai à mon pere, je serai même votre avocat. Prince lui dit Apollone, que feriez vous si l'on venoit vous donner avis que quel-

(1) Suetone in Tit.

ques-uns de ces habitants faiſoient une ligue contre vous & contre votre pere, & qu'ils avoient des intelligences ſecretes avec les Juifs dans Jeruſalem. Je ne pourrois, répondit-il, me diſpenſer de les faire mourir ? Eſt-ce donc, reprit Apollone que vous pouvez condamner de vous-même ſur le champ à la mort, des hommes, & que pour faire des graces, il faut délibérer long-temps, & avoir recours au conſeil & à l'autorité d'un autre ? L'avis d'Apollone détermina Tite; ſur le champ il accorda la grace qu'on lui demandoit, & fut ravi qu'en l'éclairant on l'eût en quelque ſorte forcé de faire du bien (1).

La raiſon & l'humanité ont ſur l'homme un empire, auquel la puiſſance la plus abſolue ne peut ſe ſouſtraire. Il n'en eſt point qui

(1) Philoſtrate, vie d'Apollone, *l.* 6, *c.* 24. 25.

ne craigne d'être injuſté & déraiſonnable: jamais toutes les avenues ne ſont fermées à la vérité dans leur ame, jamais elle ne perd ſon autorité ſur eux. Ceux qui les environnent connoiſſent le moyen de l'y faire pénétrer, & d'arrêter leurs paſſions.

Le P. du Halde rapporte, que le Roi de *Tſi* avoit un cheval qu'il aimoit beaucoup, & qui mourut par la faute de ſon palfrenier. Le Roi l'apprenant, ſaiſit un lance dont il alloit perçer le palfrenier: un Courtiſan détourna le coup, & lui dit: Prince, il s'en eſt peu fallu que cet homme ne ſoit mort ſans être bien inſtruit de ſa faute. Inſtruiſez-le, dit le Roi, j'y conſens. Alors le Courtiſan prenant la lance, & s'adreſſant au palfrenier, lui dit: » malheureux, voici » tes crimes, écoute-les bien: pre» mierement, tu es cauſe de la mort » d'un cheval, toi, que le Prince

» avoit chargé de le bien ſoigner ;
» dès-là tu mérites de mourir. En ſe-
» cond lieu, tu es cauſe que mon
» Prince pour avoir perdu ſon che-
» val, s'eſt irrité juſqu'à vouloir te
» tuer de ſa propre main : voilà un
» ſecond crime capital plus grief
» que le premier : enfin, tous les
» Princes & tous les Etats voiſins
» vont ſavoir que mon Prince a fait
» mourir un homme pour venger la
» mort d'un cheval, le voilà perdu
» de réputation, & c'eſt ta faute,
» malheureux, qui entraîne toutes
» ces ſuites : la connois-tu bien ?
» Laiſſez-le aller, dit alors le Prin-
» ce, ne faiſons point de brêche à
» ma bonté, je lui pardonne (1).

Les Miniſtres de l'Empereur *Hien-Tſong*, lui repréſentoient avec force & avec vérité que des inondations & une chaleur exceſſive avoient réduit à l'extrémi-

(1) Du Halde, *t.* 2. *p.* 632.

té deux grandes Provinces; un *Yuſſée*, c'eſt-à-dire, un Docteur attaché à la Cour, arrive de ces Provinces, l'Empereur lui demande en quel état elles ſont; le Docteur répond que le mal n'a pas été grand. A quoi m'en tenir & quel parti prendre? dit l'Empereur, en rapportant à ſes Miniſtres le diſcours du Docteur courtiſan.

Un des Miniſtres prit la parole & dit au nom de tous.

» Prince, nous avons entre les » mains tous les avis des Magiſtrats » de ces deux contrées; quand on » les lit avec attention, il n'en eſt » point où l'on ne ſente que celui » qui les donne tremble pour lui, » & craint que la Cour ne lui faſſe » un crime de ce que ſouffre ſon » peuple: quelle apparence y a » t-il que des gens ainſi diſpoſés » oſent vous chagriner par de faux » avis? Il eſt bien plus naturel de » croire que cet *Yuſſée* dont votre

» Majesté parle, a dit en courti-» san ce qu'il a jugé pouvoir » vous plaire : je voudrois sçavoir » quel est cet *Yussée*, pour le citer » en justice & le faire juger selon » les Loix.

» Vous avez raison, reprit l'Em-» pereur, ce qu'il y a de principal » dans un état, ce sont les hom-» mes : dès qu'on est averti qu'ils » souffrent, il faut se hâter de les » secourir. Les soupçons en ces » occasions sont hors de saison ; ce » *que je vous ai opposé m'est échap-*» *pé mal à propos.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de secourir aux dépens de l'Empereur les Provinces qui avoient souffert (1).

L'histoire de la Chine est remplie de semblables exemples.

Rien n'est donc moins philosophique que ces déclamations, ces

(1) Du Halde, *ibid.*

épigrammes, par lesquelles on prétend prouver l'inutilité des réflexions & l'impuissance de la raison pour réprimer les vices & pour corriger les défauts des hommes.

On est d'abord étonné que dans la Nation la plus légere, & la plus inconstante, on croie l'homme inflexible dans ses sentiments & dans ses inclinations, invariable dans certaines idées & dans certaines opinions. Mais lorsqu'on réfléchit, on trouve qu'en effet l'extrême frivolité ôte presqu'entierement à la raison sa force réprimante, & qu'elle rend en quelque sorte l'homme incorrigible, & opiniâtre jusqu'à l'inflexibilité dans ses petites fantaisies.

La raison n'est une force réprimante que parce qu'elle met sous les yeux de l'homme, les maux attachés au vice & au crime, parce qu'elle lui fait voir leur liaison

néceſſaire : pour découvrir cette liaiſon, il faut réfléchir, il faut fixer ſon attention, & l'homme frivole ne peut ni réfléchir ni fixer ſon attention qu'avec une peine extrême, il eſt donc très-difficile qu'il ſe corrige : il faudroit à l'homme frivole de grands motifs pour vaincre cette difficulté qu'il éprouve, lorſqu'il lui faut fixer ſon attention; & dans une Nation frivole, livrée au luxe, à l'amour des richeſſes, quel motif oblige l'homme frivole à réfléchir & à ſe corriger?

Dans une Nation livrée au luxe, aux plaiſirs, au deſir d'amaſſer des richeſſes, l'enfant réfléchit à peine, qu'on lui fait enviſager les richeſſes, les talents agréables, le crédit comme les ſources du bonheur. On ne s'occupe pendant ſa jeuneſſe qu'à graver ces principes dans ſon ame : on n'exerce ſon eſprit que ſur les moyens d'acquérir des richeſſes, du crédit, des talents

agréables : lorſqu'il entre dans le monde, il y voit tout ſacrifié à ces objets, il les voit obtenus par l'intrigue & par la cabale, ſouvent accordés au vice & à la perfidie, il n'y voit au moins extérieurement le vice & le crime funeſtes à aucun des hommes qui ont acquis du crédit ou des richeſſes, il ne ſoupçonne pas qu'il ſoit dans la route qui conduit au malheur : pour le lui faire concevoir, il faudroit effacer toutes ſes idées, les anéantir, le remettre dans l'état d'une ignorance abſolue, & faire de ſon ame une table raze : peut-il ſe prêter de lui-même à cette opération qui lui paroît humiliante, inutile & même impoſſible ?

Pour l'y déterminer, il faudroit qu'un grand malheur produit ſubitement par le vice le détrompât ſubitement ſur l'idée qu'il s'eſt faite du bonheur : or dans une Nation corrompue par le luxe, le

vice & le crime ne produiſent point ces effets ſubitement.

On ne ſe corrige donc point dans une Nation où régnent le luxe, les richeſſes & la frivolité; mais les hommes n'y ſont pas incorrigibles, s'ils ſont capables de raiſonner; puiſque, comme nous l'avons dit, on peut leur faire voir que le vice n'a rendu perſonne véritablement heureux, & qu'il conduit infailliblement au malheur.

Ceux qui prétendent qu'on ne ſe corrige point, n'ont-ils jamais réprimé les ſaillies de leur humeur, étouffé un reſſentiment, dévoré un chagrin en préſence d'un Supérieur, à la vue d'un Protecteur? Comment donc ſe croient-ils incorrigibles? & ne les verrions-nous pas ſe corriger & pratiquer les vertus ſociales, ſi le Supérieur, ſi le Protecteur dont ils attendent leur bonheur, n'accordoit en effet ſes

faveurs qu'à la vertu ? oui la puiſſance Souveraine d'un Monarque peut faire rentrer dans le chemin de la vertu tous ceux qui s'en écartent.

Ce que la crainte d'un Supérieur redoutable, d'un Protecteur puiſſant, ou d'un Souverain fait ſur l'inférieur, ſur le protégé, ſur le ſujet, la raiſon peut le faire ſur-tout homme qui réfléchit. Quelque puiſſance qu'il ait, lorſque toutefois il ne s'agit pas de ſatisfaire un beſoin primitif ou un beſoin phyſique qui naît d'une habitude invétérée, ou enfin lorſque l'homme n'eſt pas dans l'accès d'une paſſion violente (l'homme dans tous ces cas eſt indocile à la raiſon) ſon état eſt plus terrible que la mort, il craint moins de mourir que de reſter dans l'état où il eſt, il voit le péril qu'on lui montre, il approuve ce qu'on lui dit, & il fait le contraire, parce

que

que le mal qu'il éprouve eſt ſupérieur au mal qu'il prévoit. Mais cet état n'eſt pas l'état naturel de l'homme, & il eſt peu durable, l'homme rendu à lui-même peut prendre des précautions pour le prévenir. En un mot la pratique des vertus ſociales étant l'état naturel de l'homme, il eſt toujours poſſible de l'y ramener.

SECTION SIXIEME.

Des différentes espéces de sociétés que forment les hommes, de leurs Loix, & de l'obéissance que l'on doit à ces Loix.

QUAND l'homme sortiroit des mains de la Nature, comme la Fable nous représente les Géants sortants du sein de la terre, avec des forces prodigieuses, & avec des armes rédoutables; il seroit cependant encore un être foible & malheureux, s'il étoit isolé sur la terre, s'il avoit à combattre seul les animaux réunis, les éléments, les maladies, & les infirmités; ainsi, quelle que soit l'origine de l'homme, dans quelqu'état qu'il

ait commencé à exiſter, il a eu beſoin de s'unir aux autres hommes, & il eſt déterminé par ſon organiſation à les rechercher & à s'unir à eux.

Le beſoin de ſe nourrir eſſentiel à l'homme, eſt facile à ſatisfaire dans quelque lieu qu'il ſe trouve ſur la terre; ainſi ce beſoin ne doit cauſer aucune haine entre les hommes que leur foibleſſe a réunis.

Le beſoin de ſe reproduire qui lui eſt commun avec tous les animaux, forme entre les deux ſexes une union eſſentiellement différente de celle de tous les animaux, il develope des ſentiments d'amour, de complaiſance, de tendreſſe, qui rendent l'homme & la femme capables de ſe dévouer au bonheur l'un de l'autre, lors même qu'ils n'éprouvent point le beſoin qui réunit les deux ſexes. Le deſir de ſe reproduire, forma

donc entre les deux moitiés du genre humain, un attachement tendre, conſtant, & à l'épreuve des cauſes qui produiſent le dégoût, les caprices, l'indifférence & la déſunion parmi des êtres qui ne ſont unis que par des beſoins purement phyſiques, ou qui n'ont pour objet que leur propre bonheur, ſans égard pour le bonheur des autres.

Les Loix que la Nature a établies pour la reproduction de l'homme, ſa foibleſſe & la longueur de ſon enfance, le ſoin des peres & des meres pour ſon éducation, lient les peres & les enfants par l'habitude de la tendreſſe & de la reconnoiſſance qui rendent les plaiſirs & les malheurs communs à toute la famille. Ainſi à meſure que les hommes ſe multiplient, la ſphère de la tendreſſe & de l'attachement, ſi je peux parler ainſi, s'étend, ſon activité augmente, &

forme de toute la famille, une aſſemblée d'hommes dont l'exiſtence devient précieuſe à ceux qui la compoſent.

Par ſa conſtitution organique, l'homme ſouffre, ou reſſent du plaiſir lorſqu'il voit un autre homme heureux ou ſouffrant. L'homme reçoit donc de la Nature une ſenſibilité qui le porte vers tous les hommes, qui l'unit à eux, qui l'aſſocie pour ainſi dire, à leur bonheur & à leur malheur, indépendamment de l'éducation & de la réfléxion. Il y a donc une parenté naturelle entre tous les hommes, & la ſenſibilité organique ſuffit pour produire entre eux un attachement ſemblable à celui que produiſent la naiſſance & l'éducation entre les enfants d'un même pere.

Lorſque les hommes ſe rapprochant ceſſent de mener une vie errante, & ſe fixent, le loiſir

dont ils jouiſſent, leur rend la compagnie des autres hommes agréable, utile, & même néceſſaire : ils y trouvent des ſecours contre les périls, du ſoulagement pour leurs maux, de la conſolation dans les afflictions : les infirmités mêmes de la condition humaine, concourent avec le ſentiment de l'humanité pour unir les hommes par un ſentiment d'intérêt réciproque, qui ſe joint à l'humanité pour lui aider à triompher des répugnances de la pareſſe & de la délicateſſe, dans le ſoulagement des infirmes, qui peut devenir le ſupplément de la compaſſion & de la bienfaiſance naturelle, tenir tous les hommes unis, & les engager à ſe ſecourir, malgré le déſagrément que leurs infirmités & leurs foibleſſes peuvent cauſer dans leur aſſociation.

Le ſecours que reçoit un malheureux fait naître dans ſon cœur

un ſentiment de reconnoiſſance qui lui rend la vie de ſon bienfaiteur précieuſe, & qui augmente la bienveillance du bienfaiteur.

Le ſervice qu'un homme rend à un malheureux, n'inſpire pas ſeulement de la reconnoiſſanc au malheureux, il la fait naître dans le cœur de tous ceux qui connoiſſent ſon bienfait, il leur devient cher, ils s'empreſſent de lui témoigner leur attachement, leur eſtime, leur zéle.

Le zéle, l'eſtime, l'attachement du public, produiſent dans l'homme bienfaiſant un ſpectacle flatteur & touchant, qui fait naître dans ſon cœur le deſir d'être utile à tous les hommes. La bienfaiſance naturelle & l'humanité qui ne paroiſſent deſtinées qu'à empêcher l'homme de nuire, deviennent des ſources de bonheur, & des principes de généroſité. L'homme eſt

bienfaiſant par amour pour les autres, par goût pour la bienfaiſance, & par intérêt perſonnel; il eſt capable de faire des ſacrifices au bonheur de ſes ſemblables.

A tous ces motifs, la Nature ajoute le ſentiment de l'amitié plus tendre, plus vif & plus puiſſant que toutes les autres inclinations naturelles. Par lui, la Nature donne à chaque homme une conſolation, un ſecours, un bonheur toujours préſent, un aſſocié qui n'a pour objet que le bonheur de ſon aſſocié; & qui lorſqu'il faut le procurer, n'eſt jamais effrayé par les périls, ou rebuté par les difficultés.

La Nature ne s'eſt pas contentée de donner à l'homme, tous ces ſentiments, toutes ces inclinations, comme autant de maîtres, de moniteurs & de guides. Elle a mis dans ſon cœur des témoins, des juges, des ré-

munérateurs plus équitables & plus généreux que les hommes ; la raiſon & la conſcience, qui rempliſſent l'ame de l'homme bienfaiſant, de ſatisfaction & de plaiſir, lorſqu'il eſt ignoré ou même condamné, mais des juges inexorables qui le condamnent & qui le puniſſent, s'il eſt malfaiſant, & lors même que les hommes lui déguiſent ſon injuſtice.

Le malheur rendu par les Loix de la Nature, inſéparable de toutes les actions qui nuiſent au bonheur des autres vient au ſecours de la raiſon & de la conſcience, & ſemble être toujours en vigie pour repouſſer vers le bonheur général tous ceux qui ne cherchent que leur bonheur particulier. Enfin, ſi l'homme réſiſte à tous ces motifs, la Nature lui montre une puiſſance immenſe qui promet les plus magnifiques récompenſes à la bienfaiſance & à la ver-

tu, qui punit par les châtiments les plus rigoureux, l'injuſtice & l'inhumanité.

C'eſt l'auteur de la Nature qui eſt le principe & la cauſe de toutes les inclinations ſociales de l'homme, de toutes ſes facultés, de tous ſes beſoins : c'eſt lui qui a mis dans tous les événements, l'ordre qui y régne conſtamment. Rien ne peut le changer, ainſi les hommes, non-ſeulement pour obéir à l'être-ſuprême, mais encore pour être heureux ſur la terre, doivent former entr'eux une ſociété qui a pour Loix les vertus ſociales que nous avons trouvées dans le cœur de l'homme ; ils doivent compoſer une famille.

La multiplication des hommes ne leur permet pas d'habiter dans les mêmes lieux, dans les mêmes contrées, ils ſont obligés de ſe partager, & de former des corps ſéparés, à qui la nature du climat

qu'ils habitent, & les différentes circonſtances, font prendre des mœurs & des idées particulieres, des moyens différents de ſe nourrir, & d'arriver au bonheur.

Cette diſtribution des hommes en différents corps, ne change point l'eſſence de l'homme. Les relations eſſentielles que la Nature a miſes entre un homme & un autre homme ſubſiſtent, dans quelque contrée qu'ils habitent. Ainſi, il y a eſſentiellement une ſociété générale & univerſelle, qui embraſſe tous les hommes, & des ſociétés particulieres, dont les membres ſans ſe détacher de la grande ſociété, ont cependant des Loix particulieres, qui ne peuvent être que des applications différentes des Loix de la ſociété générale.

C'eſt dans la connoiſſance de ces Loix, que la morale & la Politique doivent chercher les moyens

de gouverner les hommes & de les rendre heureux : le développement que nous avons fait des beſoins, des inclinations & des facultés de l'homme, les effets que nous avons vûs attachés au bon uſage ou à l'abus que l'homme en fait, contiennent ces Loix ; mais la connoiſſance m'en paroît ſi néceſſaire que je n'ai pas regardé comme une répétition inutile de les rapprocher, & d'en faire en quelque ſorte des aphoriſmes de Droit naturel & de Droit des gens, de Morale civile & de politique générale, dans leſquels on pût voir le précis du ſyſtême de la Nature par rapport à la ſociété que les hommes doivent former & par rapport au bonheur auquel ils doivent aſpirer : j'examinerai enſuite quelle eſpéce d'obéiſſance l'homme doit à ces Loix.

CHAPITRE PREMIER.

De la ſociété univerſelle, ou de la ſociété que forment tous les hommes, & des Loix de cette ſociété.

1.° LEs beſoins, les inclinations de l'homme, le rapport de ſon bonheur avec les phénoménes de la Nature, le conduiſent à la connoiſſance d'une intelligence ſuprême qui a créé le monde & l'homme, qui a donné des Loix à la Nature, & preſcrit des régles à l'homme; qui veut en être honorée, & à laquelle l'homme doit un culte.

Que cet objet ſoit ou ne ſoit pas le premier dans l'ordre du développement des inclinations & des qualités ſociables de l'homme, conſidéré dans un état de pure nature, il en eſt certainement ſa

heur des autres, de quelque Nation, de quelque Pays, de quelque condition qu'il ſoit.

6.° Les hommes ont un deſir naturel de l'amitié de leurs ſemblables, & par l'inſtitution de la Nature, il ne peut faire naître ces ſentiments que par des actes d'humanité, de juſtice & de bienfaiſance : ainſi par le Droit naturel, il ne ſuffit pas que l'homme ne faſſe point de mal, il faut qu'il ſoit utile aux autres, que ſa juſtice & ſa bienfaiſance ſoient actives.

7.° Puiſque l'eſtime & l'amitié contribuent au bonheur de l'homme, & que dans l'inſtitution de la Nature, la bienfaiſance active fait naître ces ſentiments, on doit de Droit naturel, de l'eſtime & de l'amitié à tous les hommes juſtes & bienfaiſants.

8.° L'homme craint naturellement la haine & le mépris des autres hommes ; par l'inſtitution de

la Nature, l'injuſtice, la méchanceté, font naître ces ſentiments, & ils ſont deſtinés à réprimer l'homme inhumain, injuſte & méchant: c'eſt donc manquer à une obligation naturelle que de ne pas témoigner du mépris, de la haine & de l'indignation à l'injuſte, au méchant, à l'homme dur & inſenſible : c'eſt violer le Droit naturel que de témoigner à cet homme, du reſpect, de l'eſtime & de l'amitié : car puiſque la Nature a dépoſé dans notre cœur la haine & le mépris comme une force deſtinée à réprimer les méchants, l'homme qui cache ces ſentiments, qui les étouffe par crainte, eſt un lâche qui abandonne ſon poſte, il trahit la Nature & la ſociété générale.

9.° Par l'inſtitution de la Nature, le malheur d'un homme n'eſt point néceſſaire à l'exiſtence d'un autre homme, l'homme ne peut

même voir ſouffrir ſon ſemblable ſans reſſentir de la douleur ; on viole donc le Droit naturel en ne ſoulageant pas un malheureux, & en faiſant ſervir le malheur des autres à ſon plaiſir.

La traite des Negres qui n'a pour objet que de procurer à l'Europe des productions de luxe, & qui entretient dans le ſein de l'Afrique la guerre & la déſolation, eſt donc une tranſgreſſion horrible du Droit naturel, laquelle par une ſuite des Loix de la Nature, ne peut manquer de devenir funeſte à l'Europe.

Le Négociant inſatiable ; le Colon avide, en arrachant les Négres à leur patrie, en les poliçant, en leur apprenant les arts, travaille à former dans l'Amérique une puiſſance qui ſera peut-être formidable un jour aux Nations commerçantes de l'Europe : peut-être verra-t-on un jour les Negres &

les Américains élever un état puiſſant dans le nouveau Monde, & les Européens dépouillés de leur puiſſance dans ces contrées, conſerver leurs goûts pour les productions de ces climats, & ne pouvant ſe réduire à la ſimplicité de la Nature, ſe faire la guerre pour ſe procurer de l'argent avec lequel ils acheteront le ſucre, l'indigo, le café, &c.

10.° Par l'inſtitution de la Nature tous les hommes reſſentent les maux de leurs ſemblables : un homme qui fait du mal à un autre homme, en fait à tous ceux qui le voient, à tous ceux qui le ſavent : ainſi le Droit naturel oblige à défendre, à ſecourir, à protéger le foible contre le fort, la douleur que nous cauſe la vue du foible opprimé, eſt un ordre que la Nature nous donne pour courir à ſon ſecours.

11.° Puiſque l'homme n'agit

que pour être heureux, & que le malheur de ſon ſemblable n'eſt pas naturellement néceſſaire à ſon bonheur, un homme en ſe défendant, ne doit jamais aller au delà de ce qui eſt indiſpenſable pour réprimer l'aggreſſeur & pour le contenir, la clémence eſt donc une obligation naturelle.

12.° Puiſque l'homme n'agit que pour être heureux, & que la Nature ne le fait point naître ennemi de ſes ſemblables, c'eſt un devoir d'attribuer le mal qu'il fait, à quelqu'erreur, & non pas au deſir de nuire : l'indulgence eſt donc encore une obligation naturelle, & une juſtice, auſſi bien que le pardon des offenſes.

13.° Par l'inſtitution de la Nature, l'homme ne ſent de l'eſtime & du reſpect que pour la bienfaiſance généreuſe, pour les talents conſacrés au bonheur général, pour les grandes qualités utiles : l'homme qui prétend au reſpect,

& qui exige des hommages comme puiſſant, ou comme deſcendant d'hommes puiſſants, viole donc le Droit naturel, auſſi bien que ceux qui le reſpectent & qui lui rendent des hommages.

En effet, la Nature a confié à l'homme, le reſpect & les hommages pour récompenſer la vertu, & pour encourager la bienfaiſance; c'eſt un bien dont elle le fait dépoſitaire & dont elle lui confie la diſtribution pour le bonheur général de l'humanité; en gratifier la puiſſance qui n'eſt que terrible & dangereuſe, ou la naiſſance & la dignité ſans bienfaiſance & ſans vertu, c'eſt encourager l'audacieux & l'oppreſſeur, c'eſt ſe déclarer le fauteur de l'orgueil qui rend l'homme inſenſible & inhumain, c'eſt empêcher que les hommes ne conſacrent leurs talents au bonheur général.

14.° Il paroît que la Nature

fait naître les hommes avec les mêmes diſpoſitions, les mêmes talents, les mêmes inclinations, & par conſéquent dans un état de parfaite égalité. Quand il ſeroit vrai qu'elle met des différences dans leurs talents & dans leurs facultés, l'homme le plus rare & le plus diſtingué ne peut ſavoir ſi les autres hommes n'ont pas reçu des talents ſupérieurs à ceux qu'il a reçus, s'ils n'euſſent pas été ce qu'il eſt & peut-être ſupérieurs à lui; s'ils avoient été dans les circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé : la ſupériorité de talents, de lumieres, de forces, ne doit donc point affoiblir le ſentiment de l'égalité naturelle entre les hommes, aucun n'eſt en droit de ſe croire naturellement ſupérieur à un autre homme.

Le vaniteux qui ſe complaît dans les choſes qui ne le rendent ni meilleur, ni plus eſtimable, &

qui mépriſe ceux qui en ſont privés, le ſuperbe qui ſe glorifie de ſes avantages ou de ſes qualités, qui s'éléve inſolemment au deſſus des autres, l'arrogant qui vante & qui s'exagere ſes talents & ſes droits, violent le Droit naturel.

Ainſi l'humilité, ou cette diſpoſition d'eſprit & de caractere qui fait que l'homme s'eſtime toujours moins qu'il ne vaut, & qui ſuppoſe dans les autres, des qualités qui auroient pu les rendre ſupérieurs à lui; la modeſtie, ou cette diſpoſition d'eſprit & de cœur qui fait que l'homme ne ſe prévaut jamais de ce qu'il reconnoît d'eſtimable en lui, qui s'efforce bien plus d'être utile que d'attirer l'attention, de mériter l'eſtime que d'obtenir des éloges, ſont des obligations preſcrites par le Droit naturel.

15.° L'homme vain n'aſpire qu'à devenir l'objet de l'attention

des autres ; le ſuperbe ne deſire que d'exciter l'admiration & la crainte ; l'arrogant ne s'occupe que de ſes prétentions ; la bienfaiſance & l'amitié ne ſont point les motifs qui font agir ces hommes, ils ſont ennemis du bien qui n'eſt pas favorable à leurs deſirs ; ils ſont dans la diſpoſition de faire le mal qui les flatte, parce qu'ils n'ont point placé leur bonheur dans la ſatisfaction intérieure que produiſent la bienfaiſance & l'amitié, mais dans les louanges, dans les applaudiſſements, dans les marques extérieures de reſpect qu'on leur rend.

Cependant dans l'inſtitution de la Nature, on ne doit le reſpect, l'eſtime & l'attachement qu'à la bienfaiſance, à la vertu : ainſi par le droit naturel, on doit refuſer à l'homme vain, orgueilleux, ſuffiſant, des témoignages de conſidération, de reſpect, d'eſtime ;

que

que la ſociété civile ne preſcrit pas. Il faut, pour ainſi dire, diſtinguer le citoyen de l'orgueilleux, refuſer à l'orgueil toutes ſes prétentions, & n'accorder que ce que l'on doit au citoyen; il faut qu'il ſente que c'eſt à l'humanité qu'on accorde les égards qu'on lui marque, ou à quelque bonne qualité qu'il a, & non pas à l'excellence chimérique qu'il révere dans ſa perſonne.

Ainſi, lorſque Xerxès eut réſolu de faire la conquête de la Grece, il envoya des Ambaſſadeurs à Sparte, pour demander de la terre & de l'eau, qui étoient les ſignes de la ſoumiſſion. Les Lacédemoniens jetterent une partie des Ambaſſadeurs dans des gouffres, & l'autre dans des puits, leur diſant qu'ils pouvoient emporter à Xerxès de la terre & de l'eau. Ce Monarque, ſous prétexte de venger l'outrage fait à ſes Ambaſſadeurs,

fit des préparatifs de guerre qui menaçoient toute la Grece. Les Lacédemoniens, à la vue des maux que cette guerre alloit causer à la Grece, envoyerent des Ambassadeurs qui s'offrirent de mourir pour réparer l'injure faite à Xerxès dans la personne de ses Ambassadeurs. Lorsque ces Lacédemoniens furent arrivés & présentés au Roi de Perse, on ne put jamais les engager à l'adorer, ils répondirent qu'ils n'étoient pas venus pour cela, mais pour mourir (1).

16.° Cette espéce de fierté n'a rien de dur & d'orgueilleux, elle s'allie avec la bienfaisance, avec l'humanité; ainsi, lorsque Ptolomée, obligé de sortir d'Alexandrie, alloit à Rome implorer le secours du Sénat contre ses sujets, & qu'il aborda à Rhodes où étoit

(1) Herodot. *l.* 7. Plutar. dits. not. des Lacédemoniens.

Caton d'Utique, il envoya chez lui, » ne doutant pas que, dès-» que Caton ſauroit ſon arrivée, » il ne vînt le viſiter ; mais Caton » répondit à l'envoyé que Ptolo-» mée vînt le trouver s'il avoit af-» faire à lui, ce qu'il fit.

» Quand il entra, Caton n'alla » point au-devant de lui, il ne » daigna pas même ſe lever de ſon » ſiége ; mais après l'avoir ſalué » ſans façon, comme un ſimple » particulier il lui dit de s'aſſeoir. » Cette réception ſi ſeche, décon-» certa un peu le Roi, qui fut fort » étonné, de trouver avec des » dehors ſi ſimples, ſi populaires » & ſi chetifs, des manieres ſi fiéres » & hautaines. Mais, quand il eut » commencé à lui parler de ſes » affaires, il entendit de lui, des » diſcours d'une ſageſſe profonde, » & tous pleins de franchiſe & de » liberté : car Caton blâma fort » ce qu'il faiſoit, & lui remontra

» quelle grande félicité & quelle » vie royale il abandonnoit, pour » aller se livrer à une dure servitu- » de, à des travaux infinis, à tou- » te la corruption & à toute l'ava- » rice des puissants de Rome, que » l'Egypte même, quand elle se- » roit convertie en or, pourroit à » peine rassasier. Il lui conseilla » donc de s'en retourner & de se » raccommoder avec ses sujets, il » lui offrit même de l'accompa- » gner pour ménager cet accom- » modement. Ptolomée crut en- » tendre, non l'avis d'un homme » sage, mais l'oracle d'un Dieu (1).

17.° Les besoins, les penchants, les inclinations que l'homme reçoit de la Nature, étant des régles & des loix, qui doivent le conduire; tout homme qui se met librement dans un état où il ne peut plus obéir aux Loix, viole le

(1) Plutar, vie de Caton d'Utique,

droit naturel : ainſi l'intempérance eſt un crime.

18.° Tous les principes de droit naturel que nous venons d'expoſer, ſont des ſentiments, des inclinations, des penchants qui agiſſent & qui ſe développent dans l'homme, par l'expérience, même ſeule. Il n'eſt pas d'homme qui en réfléchiſſant ne puiſſe connoître la néceſſité de ſuivre ces régles ; le deſir du bonheur & la crainte du mal, déterminent l'homme à porter ſes refléxions ſur tous ces objets ; il ne peut donc y avoir d'ignorance invincible de la loi naturelle.

Les principes que nous venons d'expoſer ſont donc le vrai code de la Nature, & Hobbes reconnoît lui-même que ce ſont autant de Loix naturelles.

Ces principes ſont des Loix naturelles ſelon cet Auteur, parce qu'ils ſont le ſeul moyen de vivre en paix, & que la paix eſt l'état auquel

l'homme doit tendre: il regarde ces Loix comme des barrieres que la prudence oppoſe à la méchanceté, & non comme des ordres que la Nature nous donne d'être utiles aux autres hommes: comme des précautions contre le mal, & non comme des ſources de bonheur; ainſi, jamais ſon cœur n'avoit éprouvé le plaiſir que cauſe la bienfaiſance, la reconnoiſſance & l'amitié.

CHAPITRE II.

Des ſociétés particulieres, & de leurs Loix eſſentielles.

Une partie de la ſurface de la terre eſt couverte par les eaux qui forment les mers, des lacs, des fleuves, des rivieres, & qui partagent la terre en une infinité de diviſions plus ou moins étendues,

La portion du globle terreſtre qui n'eſt point ſous les eaux, contient des montagnes, des vallons, des plaines, des côteaux, dont les productions & la fécondité varient à l'infini. Preſque par-tout, on rencontre des terreins ſtériles plus ou moins étendus. Les hommes, en ſe multipliant, ont donc été forcés de ſe partager & de former des corps diſtingués & ſéparés : la différence des aliments & des contrées dans leſquelles les hommes ſe ſont diſperſés, a mis beaucoup de variété dans leurs reſſources, pour ſatisfaire leurs beſoins primitifs, & par conſéquent beaucoup de diverſité dans leurs mœurs, dans leurs caracteres, & dans leurs idées.

Dans la haute Aſie où le terrein prodigieuſement élevé, ſe trouve trop froid pour que les grains & les fruits y mûriſſent, & pour que les arbres y croiſſent ;

la Nature ne produit que des pâturages, ſouvent entre-coupés par des étangs, par des lacs, par des cantons ſtériles; les hommes qui s'y ſont retirés, ſont naturellement devenus paſteurs & errants; ils ont peu de loiſir, ils n'ont pas eu beſoin de beaucoup d'amuſemens, ils n'ont point inventé d'arts agréables, ils n'ont point exercé leur raiſon ſur des objets de ſpéculation.

Il en a été de même à peu près des Germains, des Gaulois dans leurs forêts, des Arabes dans leurs plaines, tantôt ſtériles, & tantôt abondantes, & preſque toujours coupées par des plages ſabloneuſes, ils ont été paſteurs & errants, comme les Tartares de la haute Aſie: mais ayant plus de reſſources pour ſe nourrir, placés ſous un climat moins rigoureux, les Germains & les Gaulois ont eu plus de loiſir, plus de beſoin

de s'éclairer; leurs facultés intellectuelles ont dû se developper chez eux beaucoup plus que chez les Tartares, & plus encore chez les Arabes, que chez les Gaulois & chez les Germains.

La diverſité des climats fait ſur nos organes & ſur nos facultés, les mêmes effets que produit ſur tous les êtres ſenſibles, la différence des ſaiſons & du ſpectacle que nous offrent le ciel & la terre.

Au midi de l'Aſie & de l'Europe, en Egypte & dans l'Inde, où la Nature produit abondamment des grains, des fruits, les hommes ſont devenus cultivateurs, & ſédentaires: mais ces contrées ſi favoriſées de la Nature, le lion, le léopard, le rhinoceros, le bufle, l'élephant, une prodigieuſe quantité d'animaux pâturants ſemblent les diſputer à l'homme. Il a donc fallu que dans chacune de

ces contrées les hommes fussent cultivateurs & armés.

Tous les hommes ne naissent point avec des dispositions égales pour cultiver la terre, pour conduire les troupeaux, pour donner la chasse aux animaux terribles; & quand ils naîtroient tous avec des forces égales, il auroit encore fallu former des classes différentes pour cultiver la terre, pour défendre les moissons contre les bêtes fauves, & les troupeaux contre les animaux carnaciers : à mesure que les besoins ont varié, ou se sont multipliés, ces classes ont changé, ou se sont multipliées.

Il a fallu nécessairement quelque puissance qui assignât à chacun sa classe, & à chaque classe ses fonctions.

Par la loi établie pour la réproduction & pour la multiplication des hommes, cette puissance à

réſidé naturellement dans le chef de famille : ce pere, ce chef de famille a exercé un empire abſolu, qui n'avoit pour objet que le bonheur de la famille. Voilà la premiere ſouveraineté, & le modele ſur lequel ſe ſont formées naturellement toutes les ſociétés particulieres. Les gouvernements ſont communément monarchiques dans leur origine. Après la mort du pere de famille ce fut le fils aîné qui gouverna comme plus éclairé, plus inſtruit, comme celui que le pere avoit fait dépoſitaire de ſes deſſeins, de ſes volontés, de ſes lumieres. Au défaut du fils aîné, on choiſit le meilleur, le plus éclairé & le plus vertueux : on ne ſoupçonna pas qu'il pût abuſer de ſon autorité, on ne ſongea pas à preſcrire des bornes à ſa puiſſance, ou à lui impoſer des conditions : on ne voyoit point dans ces temps quel

beſoin le chef de la république pouvoit avoir de faire du mal: quel mal pouvoit-on craindre, d'un pere qui trouvoit ſon bonheur, dans les ſoins qu'il donnoit à ſa famille?

Lorſque les Souverains s'écarterent des vertus du pere de famille, on crut que c'étoit par erreur, ou par ignorance: on ſe contenta de les rappeller aux ſoins que le pere de famille doit donner au gouvernement de ſes enfants.

Le gouvernement Monarchique eſt ſi beau, ſi conforme à la Nature, ſi propre à faire régner la paix & le bonheur, que les Nations éclairées, vertueuſes & ſenſibles aux charmes de la tendreſſe, ne crurent pas devoir changer cette conſtitution pour quelques égarements du Souverain, & c'eſt ce qui a rendu le pouvoir abſolu des Rois & des ſouverains ſi durable en

Egypte, dans l'Inde, à la Chine.

Chez les Nations dont la vie fut agitée, la nourriture peu abondante, le repos & le loisir rare, le sentiment de la tendresse & de la bienfaisance se développa moins, on eut pour le Souverain moins d'attachement; son autorité ne fut pas absolue, il ne fut qu'un chef comme chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Germains & chez les Gaulois.

Enfin dans les lieux où l'abus de la puissance devint excessif & intolérable, elle fut modifiée, ou absolument éteinte comme dans la Grece, & la puissance Souveraine fut exercée, tantôt par la société même, & tantôt par des Magistrats à l'autorité desquels on donna des bornes, des surveillants, des censeurs.

Ainsi les sociétés particulieres ont pris une infinité de formes différentes; mais elles ont toutes des

Loix eſſentielles qui ſont les mêmes. Par-tout la puiſſance Souveraine a les mêmes droits & les mêmes obligations, par-tout les ſujets ou les Citoyens ont les mêmes devoirs & les mêmes avantages eſſentiels.

1.° Les hommes renfermés dans ces diviſions n'ont point changé de Nature, tous ont les principes de ſociabilité, & leur réunion les développe ſucceſſivement.

Tous ces principes de ſociabilités tendent à conſerver la paix & à conſacrer les forces, les talents, l'induſtrie de chaque particulier au bonheur général, c'eſt vers cet objet, c'eſt à cette fin que conduiſent tous les beſoins de l'homme, toutes les inclinations, tous les penchants qu'il a reçus de la Nature; ces beſoins, ces penchants, ces inclinations ſont des Loix dans tous les lieux, dans tous les pays, ſous tous les climats,

puiſque l'homme les porte partout : c'eſt donc une obligation naturelle à chaque membre de la ſociété que de travailler pour le bonheur général, & c'eſt une violation de la Loi naturelle que de ſéparer ſon intérêt perſonnel de l'intérêt général de la ſociété dont on eſt membre.

2.° Le bonheur général eſt l'effet du concours de tous les membres de la ſociété. Il faut donc que dans chaque ſociété particuliere il y ait une autorité qui dirige les forces, les talens, l'induſtrie des particuliers vers cet objet, qui régle les contributions & la nature des contributions que chaque membre doit payer pour procurer le bonheur général ; & comme c'eſt pour chaque membre une obligation naturelle que de contribuer au bonheur général, c'eſt auſſi une obligation naturelle que d'obéir à cette puiſſance, ou

ne peut lui être rebelle, ou éluder ſes ordres ſans violer la Loi naturelle ; les ordres de la puiſſance civile obligent en conſcience.

3.° Cette puiſſance violeroit également la Loi naturelle, ſi elle ne faiſoit ſervir les forces, l'induſtrie, les talents des membres de la ſociété, qu'à ſon propre bonheur, ou ſi elle négligeoit d'appliquer ces forces & cette induſtrie, de la maniere la plus propre à procurer le bonheur général de la ſociété.

4.° Quelle que ſoit l'origine d'un état, ou d'une ſociété, la puiſſance qui dirige les actions du Citoyen vers le bonheur général eſt eſſentiellement une puiſſance Souveraine, puiſqu'elle réunit & fait agir à ſon gré les forces de tous les membres de la ſociété Il eſt même impoſſible que la ſociété ſubſiſte, ſi cette puiſſance n'eſt pas Souveraine.

5.° Par ce que nous avons dit

ſur la Nature de l'homme, ſur ſes beſoins, ſur ſes penchants qui le portent à procurer le bonheur général de la ſociété dont il eſt Citoyen, par ce que nous avons dit ſur l'origine & ſur la Nature des ſociétés, il eſt clair que toutes les eſpéces de gouvernements peuvent être légitimes, & que toutes ſont bonnes, lorſque les hommes ſont dociles aux inſpirations de la Nature, parce qu'alors ils emploient toutes leurs forces en faveur du bien général; mais elles ſont toutes mauvaiſes & funeſtes au bonheur des hommes lorſqu'ils ſortent de la route que la Nature leur a preſcrite pour arriver au bonheur; les mêmes cauſes qui font que le Deſpote & le Monarque ſont les fléaux de la ſociété, rendent l'Archonte, le Conſul, le Dictateur, le Sénateur, le Magiſtrat, le ſimple Citoyen, dur, avide, impitoyable, tyrannique. Dans

quels états vit-on plus de maux que dans les Républiques de la Gréce, de Rome & de Carthage ?

6.° Une ſociété ne ſera donc heureuſe qu'autant que le Souverain & tous les membres ſe renfermeront dans les bornes que la Nature preſcrit à leurs beſoins, & qu'ils obéiront aux penchants & aux inclinations qu'elle leur donne.

7.° L'éducation publique & domeſtique doit tendre à développer tous les principes de ſociabilité qui ſont dans l'homme, & à y étouffer tous les deſirs & tous les beſoins qui écartent l'homme de la route que la Nature lui preſcrit pour arriver au bonheur.

8.° Quelque forme de gouvernement qu'on établiſſe, ni la ſociété, ni le Souverain, ni les Citoyens ne peuvent être heureux & puiſſants, par d'autres moyens que par la pratique des vertus ſo-

ciales : ainſi la vertu n'eſt pas un reſſort politique qui n'appartienne qu'à la République, ni l'honneur un motif particulier aux Monarchies : l'honneur qui n'exiſte que dans les Monarchies, & qui ne ſe trouve pas dans tout état policé, eſt un faux honneur qui fait des courtiſans & jamais des Citoyens (1).

9.° Par l'inſtitution même de

(1) Je ne comprends pas bien ce que M. de Monteſquieu entend par le mot d'honneur, lorſqu'il dit que ce reſſort eſt particulier à l'état Monarchique (*Eſprit des Loix l.* 3. *c.* 7).

En effet, cet honneur eſt ou le deſir de ſe ſignaler par la ſoumiſſion aux Loix, & par des actions utiles au public, ou c'eſt ſeulement le deſir de plaire au Monarque.

Dans le premier ſens, ce n'eſt pas un faux honneur, mais ce n'eſt pas un reſſort qui ſoit particulier à la Monarchie.

Dans le ſecond ſens, il convient au Deſpotiſme comme à la Monarchie, & il n'a de bons effets pour le public qu'autant que le Monarque eſt vertueux, & qu'il aime le bien public : ce n'eſt que dans ce ſens que l'on peut dire, que l'honneur eſt un principe politique utile ;

la ſociété, tous les Citoyens emploient leurs talents, & leur induſtrie pour procurer le bonheur public, tous doivent donc être heureux & contents : chacun doit trouver dans la maſſe du bonheur commun tout ce qui eſt néceſſaire

---

c'eſt dans ce ſens qu'un Ancien a pris le nom d'honneur, lorſque, comme M. de Monteſquieu, il en a fait un reſſort politique de la Monarchie. » Les dominations & principautés tyranniques, dit-il, ont un ſeul bien au » lieu de pluſieurs maux, qui eſt l'honneur & » la gloire ; s'ils commandent à de grands » hommes, cela montre qu'ils ſont encore » plus grands, & s'ils ne viſoient qu'à leur » ſureté au lieu de l'honnêteté, ils ne devroient » ſeulement chercher qu'à commander à plu» ſieurs monſtres, pluſieurs bœufs & pluſieurs » chevaux, non pas à pluſieurs hommes. *Plu» tar. banquet des ſept Sages.*

L'honneur n'étoit chez les Romains que l'eſtime, la réputation, & la gloire qui s'acquiert par la vertu ; c'étoit pour cela qu'ils avoient placé le Temple de l'Honneur après celui de la Vertu ; enſorte qu'on ne pouvoit entrer dans le Temple du Dieu *Honneur* qu'après avoir paſſé par le Temple de la Vertu. *Gyraldi, hiſt. Deorum. Syntagma I.*

pour qu'il ſoit content de ſon exiſtence & de ſon ſort.

10.° Nous avons fait voir que l'eſtime contribue au bonheur des hommes, & qu'ils ſont malheureux par le mépris; que l'on doit témoigner de l'eſtime à l'homme utile, marquer du mépris ou de l'indignation à l'homme nuiſible ou inutile. C'eſt donc une injuſtice & une inhumanité dans l'homme d'un ordre ſupérieur que de mépriſer le Citoyen d'un ordre inférieur qui ſe rend utile dans la place qu'il occupe, c'eſt dans tous les Citoyens une baſſeſſe que de reſpecter le vice de quelque décoration qu'il ſoit revêtu.

11.° Le mépris ne rend pas ſeulement l'homme malheureux, il l'irrite, il le ſoulève. Ce n'eſt donc pas ſeulement une injuſtice, une inhumanité dans l'homme en place que de commander avec mépris, que de traiter avec dureté

& avec une fierté insultante le Citoyen qui lui est subordonné : c'est encore un crime contre l'Etat, puisqu'on lui rend odieuse une autorité qu'on doit lui rendre aimable ; parce qu'elle ne peut subsister qu'autant que les Citoyens l'aiment.

La Phénicie étoit soumise & fidelle au Roi de Perse, il en avoit tiré de grands secours d'argent, de vaisseaux & de soldats : les Satrapes & les Officiers de guerre qui résidoient à Sidon, en exposant les volontés du Roi, employoient des termes de mépris & des paroles outrageantes : le peuple s'irrite, forme le dessein de secouer le joug des Perses ; il communique sa haine & sa résolution à toute la Phénicie. Tout s'arme contre le Roi de Perse, on détruit ses Jardins ; on punit de mort les Satrapes & les Officiers insolents : le Roi de Perse attaque Sidon

avec toutes ſes forces & avec toutes celles de ſes alliés, ſes efforts ſont long-temps inutiles, enfin il corrompt le Roi de Sidon, la priſe de la Ville eſt inévitable : les Sidoniens ne pouvant réſiſter, brûlent leurs vaiſſeaux, s'enferment dans leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfants, y mettent le feu, & périſſent au nombre de quarante mille. L'inſolence des Satrapes réduiſit ainſi en un tas de cendres & de pierres une Ville floriſſante qui avoit été ſi utile à la Perſe.

Voilà l'effet naturel & infaillible de l'inſolence des Adminiſtrateurs de la puiſſance Souveraine : la colere & la haine des peuples s'accroît inſenſiblement par le mépris, par l'orgueil, par la dureté des hommes chargés de l'adminiſtration ; & ce feu caché éclate au moment qu'on s'y attend le moins.

12.° L'égalité de bonheur peut exiſter avec la différence que la ſubordination met entre les hommes d'une même ſociété; car nous avons fait voir que l'homme n'eſt point naturellement envieux & jaloux, & que la nature attache le bonheur à la pratique des vertus ſociales dans quelque état & dans quelque condition que l'homme ſoit.

13.° Le bonheur général étant l'objet eſſentiel de la ſociété, il eſt contraire à l'équité naturelle, & c'eſt un principe deſtructif des vertus ſociales que d'accorder des diſtinctions & des récompenſes aux qualités & aux talents qui ne contribuent point à rendre les hommes eſtimables & utiles à la ſociété, c'eſt dans l'autorité qui les accorde une prévarication, & dans celui qui les ſollicite & qui les obtient, un larcin.

14.° Par les Loix de la Nature, là

la ſociété ne peut être puiſſante & heureuſe qu'autant que la puiſſance Souveraine ſera dans toutes ſes parties adminiſtrée de la maniere la plus avantageuſe pour le bonheur général. C'eſt donc un crime que de ſe déterminer par d'autres vûes que par celles du bien général, dans le choix des perſonnes que l'on éléve aux dignités, aux magiſtratures, ou à qui l'on confie des emplois. C'eſt manquer à un devoir eſſentiel que d'être chargé de nommer à quelque place que ce ſoit, & de ne pas la donner au plus digne.

15.° Tout devant tendre au bonheur général de la ſociété, il ne devroit jamais y avoir de dignités ſans fonctions, ou s'il y en avoit, elles devroient ſe donner à l'homme qui s'eſt rendu utile.

16.° L'eſtime, l'amitié, la bienfaiſance des Citoyens, ſi néceſſaires pour le maintien & pour le

bonheur de la ſociété ayant pour fondement l'égalité naturelle des hommes, toute diſtinction dans les rangs & dans les conditions, qui rompt cette égalité naturelle eſt contraire aux principes de la ſaine politique. Tels ſont peut-être dans les ſiécles corrompus, les titres héréditaires, la nobleſſe venale & héréditaire.

17.° La Nature conduit l'homme à la paix, à la bienfaiſance, aux vertus ſociales, par les beſoins & par les inclinations qu'elle lui donne, par le plaiſir qu'elle attache à la bienfaiſance & à la vertu, par la douleur & par les peines qu'elles rend inſéparables de la méchanceté, de la dureté & des autres vices contraires au bonheur de la ſociété.

Ces plaiſirs, ces peines n'ont pas toujours aſſez de pouvoir ſur l'homme pour le fixer dans la pratique de la vertu, pour le garantir

ſûrement & toujours des vices contraires au bonheur de la ſociété : il faut que la ſociété ajoûte aux récompenſes que la Nature attache à la bienfaiſance, aux peines dont elle punit la méchanceté, ce qui eſt néceſſaire pour rendre l'homme conſtamment vertueux & bienfaiſant : il faut donc dans une ſociété des Loix pour punir & pour récompenſer : mais ces Loix ne doivent punir ou récompenſer que les actions que la Nature elle-même punit, ou récompenſe : la puiſſance Légiſlative n'eſt que le vicaire de la Nature, ſi je peux parler ainſi.

Semblable à la Nature, la puiſſance Légiſlative doit faire enſorte que jamais une action bienfaiſante ne ſoit ſans récompenſe, ou un acte de méchanceté ſans châtiment.

Indulgente comme la Nature, la puiſſance Légiſlative ne doit jamais ſuppoſer l'homme méchant ;

& lorſqu'elle ne peut s'empêcher de condamner ſon action, elle doit le traiter comme un aveugle qui s'égare & qui cherche le bonheur hors de la route de la Nature : il faut qu'elle le faſſe rentrer dans l'ordre ſocial, en ne lui faiſant que le mal néceſſaire pour qu'il ſente qu'il entroit dans la carriere du malheur.

Mais il faut que la puiſſance Légiſlatrice inexorable comme la Nature, ne permette pas qu'un méchant homme jouiſſe des avantages & des récompenſes dues à la vertu. Il faut que l'homme qui a ſacrifié la vie, le bonheur de ſes concitoyens, ſoit traité comme un tigre & comme un lion furieux.

Les Loix civiles ne ſont donc pas des reſtrictions appoſées au Droit naturel, comme Hobbes le prétend, elles n'en ſont que l'application ou le développement.

18.° Tous les Citoyens devant obſerver les Loix de la ſociété, il eſt abſurde que le nombre en ſoit ſi grand ou l'application ſi difficile qu'un homme qui paſſeroit ſa vie à les étudier, ne pût s'aſſurer de n'y pas contrevenir. Il ſemble qu'alors les Loix, au lieu d'être les protectrices & les guides des Citoyens, ne ſoient deſtinées qu'à les égarer & à produire dans le ſein de la ſociété une guerre inteſtine qui arrache chaque Citoyen à ſes occupations, & qui abſorbe les talens & les facultés d'un nombre prodigieux d'hommes, dont les veilles & les travaux n'aboutiſſent, qu'à prouver qu'une certaine portion de terre appartient à Pierre & non pas à Jacques.

Les Légiſlateurs les plus ſages ont voulu que leurs Loix fuſſent aſſez ſimples pour être appriſes & retenues par les hommes les plus

groſſiers & c'eſt pour cela que dans l'antiquité la plus reculée, les Loix étoient écrites en vers.

En négligeant, cette ſimplicité, dit la Mothe le Vayer, les tribunaux de Juſtice produiſent des effets touts contraires à leur inſtitution primitive. Il arrive tous les jours au peuple qui s'y adreſſe, comme à la brebis qui ſe mit ſous un buiſſon pour ſe préſerver de la pluye; elle y trouva le couvert, mais avant que d'en ſortir il lui fallut laiſſer la meilleure partie de ſa toiſon.

Ce fut pour cela, dit le même Auteur, que Ferdinand, ſous qui les Indes Occidentales furent découvertes, y envoyant un Pédarias pour Vice-Roi, lui défendit expreſſément d'y mener aucun de ces Juriſconſultes qu'on nomme *Letrados* en Eſpagne; & Mathias Corvin fut contraint de chaſſer de toute la Hongrie ceux qu'il avoit

amenés d'Italie, tant ils excitoient de déſordres & de ruines par les ſubtilités de leur chicane : ce furent ces déſordres qui ſelon le même Auteur firent dire à l'un des Catons qu'on devroit paver de chauſſes-trapes toutes les avenues des tribunaux de Juſtice (1).

Peut-on concevoir une Légiſlation plus contraire à la ſaine politique que celle d'une Nation, où la Juſtice contentieuſe entretiendroit le luxe & le faſte d'un nombre prodigieux d'hommes de Loi, & les enrichiroit ? Ces hommes deſtinés par état à faire régner la paix & la concorde entre les Citoyens ne ſeroient-ils pas intéreſſés à y perpétuer la haine & la diſcorde, à rendre toutes les fortunes incertaines, & tous les droits litigieux, à former un ſyſ-

(1) La Motte le Vayer, de l'inſtruction de M. le Dauphin, *t. 1. p.* 52.

tême de Légiſlation qui liât aux tribunaux de Juſtice les fortunes, le repos, la tranquillité, l'exiſtence de tous les Citoyens, ſous prétexte d'empêcher ou de punir l'injuſtice.

Une Nation où les tribunaux de Juſtice auroient acquis cet Empire ne ſeroit-elle pas en effet une Nation conquiſe par les Légiſtes & par les gens de Juſtice?

19.° Les peines & les récompenſes de la ſociété, ne ſont pas toujours aſſez puiſſantes pour arrêter le crime, ou pour faire pratiquer la vertu; il y a d'ailleurs des actions utiles ou nuiſibles que la ſociété ne peut ni récompenſer ni punir: la Religion offre une récompenſe à ces vertus & rend le châtiment du crime inévitable.

Il y a des malheurs dont la ſociété ne peut garantir, des maux qu'elle ne peut ſoulager, & la Religion les rend ſupportables, elle

en fait une ſource de bonheur; il n'y a donc point de ſociété qui ne doive avoir une Religion, & la Religion a des rapports eſſentiels avec la puiſſance & avec la proſpérité des états, avec la ſureté publique, & avec le bonheur des particuliers. On ne peut affoiblir dans l'eſprit de la nation le reſpect pour la Religion, ſans diminuer ſes motifs pour la vertu, ſes forces pour réſiſter à l'attrait du vice, à l'impulſion du crime; ſes reſſources pour ſupporter avec conſtance ou même avec ſatisfaction les calamités, les chagrins & la douleur.

Dans cette multitude d'hommes que renferment les villes, parmi les habitans des campagnes, n'avez-vous jamais rencontré des malheureux, accablés ſous l'excès du travail, des infirmités & de la miſere? votre cœur ſenſible & tendre a été déchiré à la vue de

leur ſort, aucun d'eux ne s'eſt jamais offert à vos regards ſans émouvoir votre ame, ſans reſſentir les effets de votre bienfaiſance: vous aimez, vous reſpectez ceux qui les ſoulagent, ceux qui les protégent; Et bien, la Religion les conſole & rend leurs douleurs ſupportables, ou même précieuſes, parce qu'elle n'en laiſſe aucune ſans récompenſe.

Voyez ce Citoyen pauvre, obſcur, rebuté de la ſociété, incommode à ſes voiſins, évité de ſes proches, abandonné de tous les hommes: la Religion le met ſans ceſſe ſous les yeux de l'être-ſuprême, elle lui fait voir dans l'être-ſuprême un pere tendre qui le conſole de l'inſenſibilité des hommes, un rémunérateur qui compte ſes ſoupirs & qui leur prépare une récompenſe infinie.

Vous traitez, & avec raiſon, comme un barbare & comme un

monſtre, le Miniſtre qui abuſe de la Religion, qui fait périr comme des ſcélérats, ceux qui réſiſtent à ſon autorité, ou qui, ſans être inſtruits & convaincus refuſent de le croire & d'échapper à la mort par un parjure.

Mais en ôtant au malheureux, à l'homme accablé d'infirmités, au malade tourmenté par les douleurs, en ôtant dis-je, à tous ces hommes la Religion & ſes eſpérances; ne les faites-vous pas expirer dans la priſon, au milieu des tourments, & dans la douleur?

Sous ſes haillons, dans ſon réduit, au milieu des horreurs de l'indigence, le malheureux, le malade étoit en ſpectacle au ciel; chaque inſtant l'approchoit du bonheur, chaque ſouffrance étoit un bien, parce qu'elle étoit un mérite; l'eſpérance, le ſentiment anticipé des récompenſes éternelles s'uniſſoit au ſentiment

de la douleur & le rendoit ſupportable, ou même précieux; il plaignoit les hommes inſenſibles à ſes maux, mais il avoit le plaiſir de les aimer. En lui ôtant la Religion & ſes eſpérances vous lui rendez tous les hommes horribles. Sa maiſon devient un cachot affreux, vous le livrez à toute la vivacité de ſes douleurs, il eſt en proie à tous ſes maux, & les connoît dans toute leur étendue; il les ſent ſans adouciſſement. Voudriez-vous être auſſi barbare que l'Inquiſiteur?

Attaquez le fanatiſme & la ſuperſtition qui ſont contraires à la gloire de l'être ſuprême, & funeſtes au bonheur des ſociétés; mais avec vos lumieres, avec votre génie, avec un cœur doué de l'humanité la plus tendre, la plus compatiſſante & la plus généreuſe: aimez & reſpectez une Religion qui enſeigne la Morale la

plus propre à seconder & à perfectionner tous les principes de l'indulgence, de la douceur, de la bienfaisance & de toutes les vertus sociales; qui veut que tous les hommes se regardent & s'aiment comme des freres.

CHAPITRE III.

De la société que les Nations doivent former entre elles.

Une société particuliere est un certain nombre d'hommes réunis qui occupent un espace de terre, dans lequel ils trouvent la subsistance & la sureté, soit par les productions & par la situation du pays, soit par leur travail & par leur industrie.

Par ce que nous avons dit sur la sociabilité en général, tous les principes de bienfaisance qui naissent de l'organisation de l'homme,

de ſes beſoins, & du fond de ſon cœur ſubſiſtent dans tous les hommes; quelque climat qu'ils habitent, & ſous quelque gouvernement qu'ils vivent. Il y a donc une ſociété naturelle entre toutes les Nations; il y a des Loix qui les uniſſent, & qu'elles doivent ſuivre. Ces Loix ſont ce que l'on nomme le Droit des gens, c'eſt-à-dire ce que les différentes Nations, ou les ſociétés particulieres ſe doivent eſſentiellement, antérieurement à toute convention, & ce qui doit régler les conventions particulieres qu'elles font.

Sans prétendre donner un traité de Droit des gens, nous établirons quelques principes généraux, qui pourront en faciliter l'intelligence, & qui ne ſont que des conſéquences de ce que nous avons dit ſur la ſociabilité.

1.° La diſtance des lieux, la différence des climats, ne chan-

gent ni l'organiſation, ni l'eſſence de l'homme. Par-tout il a les mêmes beſoins, & les mêmes penchants naturels; par-tout la Nature attache un plaiſir égal à l'uſage des choſes deſtinées à les ſatisfaire. Ainſi, dans tous les lieux, & ſous tous les climats, la Nature diſpenſe à tous les hommes un bonheur égal.

Toutes les ſociétés ont donc un droit naturel & inconteſtable au terrein qu'elles occupent, & qui leur eſt néceſſaire pour ſubſiſter; aucune autre Nation n'a droit de les en chaſſer, puiſque la Nature n'a pas rendu cette poſſeſſion néceſſaire à ſon exiſtence & à ſon bonheur. Voilà l'origine du droit de propriété de chaque Nation par rapport au pays qu'elle occupe.

2.° Par ce que nous avons dit de la ſociété univerſelle que forment les hommes, les Citoyens

de toutes les Nations ſont naturellement alliés & freres, toutes les Nations ne doivent ſe regarder que comme des branches d'une même famille, & les différents cantons qu'ils occupent, comme des partages de freres.

3.° Si une Nation ſe trouve par quelque calamité dans un beſoin extrême, les Nations voiſines lui doivent du ſecours, & ſi la multiplication des hommes dans une Nation, ne leur permet pas de ſubſiſter dans le terrein qu'elle occupe, elle a droit d'envoyer des colonies dans les terreins incultes ou qui ne ſont point néceſſaires à la ſubſiſtance de ceux qui les poſſédent.

4.° Une Nation qui poſſéde un terrein qui n'eſt pas néceſſaire à ſa ſubſiſtance, ni à celle des Nations voiſines, & qui par ſon induſtrie a tiré de ce terrein, des

productions agréables & ſuperflues, a droit excluſivement à ces productions, elle eſt la ſeule & vraie propriétaire de ce pays; tels ſont les terreins qu'elle auroit défrichés, les marais qu'elle auroit deſſéchés, les lieux arides qu'elle auroit trouvé l'art d'arroſer & de féconder.

Tous les hommes naiſſant avec les mêmes beſoins & avec les mêmes inclinations, ils ſortent tous égaux des mains de la Nature; ils ont tous un droit égal aux dons de cette mere commune, tous ſes dons ſont communs pour tous les hommes: mais où elle ne produit rien, l'homme n'a point de droit à exercer. Si dans ces lieux ſtériles, un homme fait naître des fruits, ils ne ſont plus des biens communs à tous les hommes, ils ſont propres à celui dont l'induſtrie les a fait naître: c'eſt par lui que cette production exiſte, ce n'eſt point

une production de la Nature, les autres n'y ont point un droit naturel, elle appartient à celui qui en eſt l'auteur.

Ainſi, le droit de propriété d'une Nation ne s'étend point au-delà du terrein néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, ou qui n'étant néceſſaire ni à ſa ſubſiſtance, ni à celle des autres Nations eſt devenu fécond & utile par ſon induſtrie.

5.° Par les deux articles précédents, une Nation n'a un droit naturel, & une propriété légitime que par rapport aux choſes que la Nature a rendues néceſſaires à ſa ſubſiſtance & à ſon bonheur, ou aux choſes agréables & ſuperflues que ſon induſtrie lui procure, & qui ne ſont pas néceſſaires aux autres hommes. La néceſſité fait donc paſſer la propriété de ces choſes ſuperflues, à une Nation qui eſt dans un beſoin extrême. Ce ſuperflu eſt ſon bien, la

néceſſité eſt ſon titre, elle a droit à ce ſuperflu comme le propriétaire a droit au terrein qui lui eſt néceſſaire, elle peut s'emparer de ce ſuperflu auſſi légitimement qu'elle peut chaſſer l'éléphant & le cerf qui devaſtent les campagnes.

Ou plutôt, tous les hommes étant freres la terre eſt un héritage commun, que les Nations ont partagé pour ſubſiſter, chacune dans le canton qui leur eſt échu. Si les productions de leurs poſſeſſions ne ſuffiſent pas pour leur ſubſiſtance, les Nations qui ſont dans l'abondance, doivent y ſuppléer. Ce ſupplément eſt une indemnité qu'elles doivent, & que peut exiger la Nation qui eſt dans le beſoin.

6.° Par ce que nous avons dit ſur le beſoin & ſur la facilité que l'homme a de ſe nourrir, le beſoin extrême qui donne droit aux poſ-

ſeſſions des autres Nations, & aux productions de leur terre eſt extrêmement rare.

7.° Une Nation qui ne ſe trouve dans le beſoin que parce qu'elle néglige de cultiver ſes poſſeſſions n'a pas droit, même au ſuperflu des autres Nations.

8.° Si l'extrême néceſſité autoriſe la guerre, elle ſeule peut l'autoriſer : la guerre eſt injuſte & contraire au droit naturel toutes les fois qu'elle n'a pas pour objet d'obtenir des choſes néceſſaires, & tous les hommes doivent regarder comme des ennemis, comme des fléaux du genre humain les puiſſances ambitieuſes qui ont des poſſeſſions incultes & qui veulent reculer les bornes de leur Empire & s'emparer des poſſeſſions des autres.

9.° C'eſt la terre qui produit ce qui ſert à nourrir l'homme & à le vêtir, ou à lui procurer ce que l'on

nomme les commodités de la vie: mais toutes ces productions ne naiſſent pas également dans tous les lieux; les uns produiſent abondamment des grains & peu de pâturages, les autres beaucoup de pâturages & peu de grains, & ainſi du reſte : l'humanité, le plaiſir que l'homme éprouve en procurant le bonheur de ſes ſemblables & en leur communiquant celui dont il jouit, le porte à partager avec ſes voiſins ce qu'il retire de ſon terrein, à leur donner ce qui leur manque & qui ne lui eſt pas néceſſaire : par ce moyen il y a ſur la terre le plus grand nombre poſſible d'hommes, parce que chaque terrein produit la plus grande quantité des choſes néceſſaires pour la nourriture & pour l'entretien de l'homme : chaque Nation qui emploie ſon induſtrie à tirer de ſon terrein, la plus grande quantité des productions auxquel-

les il eſt propre, eſt donc en droit d'établir un commerce de troc ou d'échange avec une Nation qui abonde en productions dont elle manque, & cette ſeconde Nation eſt obligée à cet échange.

Le commerce d'échange ou de troc, a, comme on le voit, ſon origine dans la bienfaiſance & dans l'amitié naturelle de l'homme pour ſon ſemblable; il fortifie, il augmente ce ſentiment, il rend la paix conſtante & ſolide, il tend à produire ſur la terre un bonheur égal entre les hommes : il n'y a donc point de Nation qui ne doive tendre à ſe réduire au commerce de troc & à détruire le commerce d'argent qui n'a pour objet que le lucre; il eſt également contraire à la paix, à la vraie grandeur & au bonheur des Etats. « Dans les » pays où l'on n'eſt affecté que de » l'eſprit de commerce, dit l'Auteur » de l'Eſprit des Loix, on trafique

» de toutes les actions humaines &
» de toutes les vertus Morales (1).

10.° Les hommes ont un deſir naturel de l'eſtime, ils craignent le mépris & la haine : ils doivent de l'eſtime, de l'amitié à tout homme juſte, humain & bienfaiſant. Toute Nation qui refuſe ſon eſtime & ſon amitié aux autres Nations, qui les hait, & qui les mépriſe, viole donc le Droit des gens, elle renferme un principe d'orgueil, d'inhumanité, de guerre & de deſtruction.

Le mépris, la haine, l'envie d'une Nation, anéantit toutes les relations que la Nature a miſes entre les hommes ; un homme qui en hait un autre, qui le mépriſe, ne le voit plus comme ſon ſemblable, comme ſon frere, comme ſon ami, comme ſon défenſeur, il croit avoir contre lui tous les droits

(1) Eſprit de Loix., *l.* 20. *c.* 2.

que lui donne la force contre les animaux foibles ou malfaiſants : il eſt donc impoſſible qu'une Nation qui mépriſe les autres ne ſoit pas injuſte & inhumaine.

Par une Loi immuable de la Nature, un acte d'injuſtice & d'inhumanité allume la haine & le deſir de la vengeance dans le cœur de celui qui en eſt l'objet, & de ceux qui en ſont les témoins : une Nation qui mépriſe les autres, ſouléve donc contre elle tous les peuples, les aigrit, les arme, & devient la victime de ſes injuſtices & de ſon orgueil.

C'eſt donc une politique inhumaine & fauſſe que d'allumer ou d'autoriſer cet enthouſiaſme, ce fanatiſme national qui fait regarder les autres Nations avec mépris & avec dédain. Ce fanatiſme national peut donner à un peuple une force extraordinaire & produire des ſuccès éclatants & rapides;

des; jamais il ne procurera une gloire ſolide, une proſpérité durable. Ce même fanatiſme qui fait regarder les autres Nations avec mépris & qui les ſouléve, fait auſſi que la Nation fanatique néglige les moyens de réſiſter à la haine des Nations qu'elle mépriſe. Cette haine s'accroît inſenſiblement, unit toutes les Nations mépriſées, éclate tout-à-coup & diſſipe la puiſſance orgueilleuſe qui avoit violé le Droit des gens : tel a été le ſort de tous les peuples enorgueillis de leurs forces & de leurs richeſſes, qui ont mépriſé les autres.

11.° Dans l'inſtitution de la Nature, il n'y auroit aucune défiance entre deux Nations voiſines, elles ſeroient amies, & il y auroit même entre elles une confédération naturelle.

Mais ſi l'on apperçoit dans une Nation le deſir & le projet d'une do-

mination universelle, tous les états également puissants ou plus foibles seroient ennemis de cette puissance & pourroient légitimement former une ligue & entreprendre la guerre pour mettre cette puissance hors d'état d'exécuter son projet : ainsi les Grecs devoient réunir leurs forces pour détruire la puissance des Perses aussi tôt qu'ils le pourroient : ainsi tous les peuples devoient se réunir pour détruire Rome & Carthage : ainsi toutes les puissances doivent se réunir pour détruire les brigands d'Alger, de Tunis, de Sallé : ainsi dans tous le temps, toutes les Nations devront se liguer contre une puissance qui peut commander à beaucoup d'hommes, qui est livrée au luxe, & qui n'a ni commerce, ni mines d'or & d'argent : ainsi tous les peuples doivent se liguer contre une puissance qui voudroit jouir exclusive-

ment d'une choſe que la Nature a rendue commune à tous les hommes. Telle ſeroit une puiſſance qui affecteroit l'Empire de la mer & qui prétendroit y régner.

12.° Si deux Nations prétendent poſſéder exclusivement un terrein qui n'eſt néceſſaire, ni pour leur ſubſiſtance, ni pour leur bonheur, & que, leurs droits reſpectifs étant obſcurs, elles s'arment pour s'emparer de ce terrein, la guerre eſt injuſte entre ces deux Nations; elles doivent terminer leur conteſtation par voie d'accommodement par arbîtrage, ou de toute autre maniere.

13.° Dans la guerre défenſive une Nation a pour objet de repouſſer un ennemi qui l'attaque dans ſes poſſeſſions, dans ſa liberté qui trouble ſon bonheur ou qui menace la vie de ſes Citoyens.

La guerre même défenſive entraîne avec elle preſque tous ces

maux, il ne faut ſe déterminer à la faire qu'après avoir tenté tous les moyens de l'éviter.

14.° Les hommes peuvent nuire ſans deſſein, & par erreur: il eſt de l'équité naturelle de ne regarder le mal qu'ils font comme une offenſe, & comme un acte d'hoſtilité, qu'autant que l'on eſt ſûr qu'ils l'ont fait dans l'intention de nuire & d'offenſer: un homme qui hors même de la ſociété en tueroit un autre, parce qu'il l'auroit heurté, ſeroit un monſtre d'inhumanité, & une Nation eſt inhumaine & barbare lorſqu'elle fait la guerre ſans être ſure que le traitement dont elle ſe plaint eſt l'effet d'un deſſein formé de l'attaquer & de l'envahir ou de lui enlever ſes poſſeſſions.

15.° La guerre n'étant qu'un moyen de conſerver ſa vie, ſes biens & ſa liberté attaquées, aucune Nation belligérente ne peut

ſans violer les Loix de l'humanité faire à la Nation ennemie ce qui n'eſt pas néceſſaire pour ſe procurer l'objet pour lequel elle s'eſt armée. Un peuple ne doit point faire à ſon ennemi un mal que l'ennemi peut lui faire & qui ne décide point la conteſtation pour laquelle on s'eſt armé, parce qu'alors ce mal n'a pour objet que le malheur de l'humanité, ce qui eſt un crime de Léze-humanité, ſi je peux parler ainſi : tel eſt par exemple le mal que fait un ennemi en empoiſonnant les eaux, les aliments, les armes. Par la même raiſon on ne doit jamais ſe permettre contre ſon ennemi, ni perfidie, ni noirceur.

16.° Si dans une guerre défenſive, la Nation attaquée triomphe, elle doit prendre toutes les précautions néceſſaires pour s'aſſurer que la nation vaincue ne troublera plus la paix : mais on ne doit

jamais ſe permettre contre elle rien au-delà. Quand un homme eſt armé pour nuire c'eſt un ennemi ; quand il eſt vaincu & déſarmé c'eſt un homme à plaindre, & qu'il faut épargner & conſoler à moins qu'on n'ait à ſe défendre contre les Antropophages, comme les hyènes, contre des hommes qui ne connoiſſent de droit que la force comme les Flibuſtiers, les Algériens, &c. qu'une longue habitude de la guerre & du pillage rend incapables de vivre en paix ; il faut peut être les réduire en ſervitude juſqu'à ce qu'ils aient pris des ſentiments & des habitudes pacifiques, & rendre à leurs enfants la liberté.

Hobbes a dit une choſe indigne d'un philoſophe & une abſurdité, lorſqu'il a prétendu que le vainqueur pour s'aſſurer de la jouiſſance de ſes conquêtes pouvoit légitimement prendre toutes ſor-

tes de moyens qu'il jugeroit convenables (1).

17.° La guerre qui n'a point pour objet des choſes néceſſaires, étant terminée par des traités, on doit les obſerver religieuſement, & toute infraction faite à ces traités eſt un crime.

18.° L'homme aime néceſſairement ſon exiſtence, ſa liberté, ſon bonheur, la poſſeſſion aſſurée de tout ce que la Nature a rendu néceſſaire à ſon bonheur : il ne faut donc point que les traités de paix dépouillent & privent les vaincus d'aucun de ces avantages : la guerre ſubſiſte en effet toutes les fois que le vainqueur prive le vaincu de quelqu'une des choſes que la Nature a rendues néceſſaires au bonheur de l'homme, parce qu'alors le vainqueur fait une guerre continuelle au vaincu.

(1) De Cive, c. 1. n. 4.

19.° Le droit de conquête ne change point l'eſſence & la Nature de l'homme : il ne ſouſtrait point le vainqueur ou le conquérant aux Loix de la Nature, il ne donne point à l'homme le droit de rendre les vaincus malheureux pour procurer ſon bonheur : le Souverain par conquête eſt donc obligé par la Loi naturelle de n'employer ſa puiſſance que pour le bonheur général.

20.° Les Romains ne purent donc ſans injuſtice ni ſubjuguer les peuples étrangers, ni acquérir un pouvoir abſolu & illimité ſur les pays qu'ils conquirent, ils ne purent l'exercer ſans violer les Loix de la Nature.

Mahomet & ſes ſucceſſeurs n'ont pu l'acquérir ce pouvoir abſolu & illimité, ſur les peuples qu'ils ont ſoumis. Aucun des conquérants qui ont envahi l'Empire Romain n'a pu l'acquérir ou le

tranſmettre : le Droit de la Nature contre lequel rien ne peut preſcrire, réclame ſans ceſſe contre leurs uſurpations, ils ſont en effet en guerre avec tout ce qui eſt ſoumis à leur pouvoir.

Quelques révolutions que l'Europe ait éprouvées, il n'y a donc de gouvernement légitime que celui qui tient les hommes dans l'ordre que la Nature a preſcrit pour la formation & pour le maintien des ſociétés ; telle eſt la conſtitution du gouvernement de France, d'Angleterre, de Suiſſe, de Suéde, &c.

21.° Toutes les Nations de l'Europe ſont aujourd'hui unies par des traités de paix, qui fixent leurs droits & leurs limites. Elles ont toutes dans les contrées qu'elles habitent, ce qui eſt néceſſaire pour exiſter & pour être heureuſes. Elles ſont toutes éclairées, elles ſont toutes en état de ſe défendre

& de ſe ſecourir contre un oppreſſeur commun. Il n'en eſt point qui n'ait des contrées incultes que l'induſtrie peut rendre fertiles ; il n'y a donc aucun ſujet naturel & néceſſaire de guerre entre les Nations de l'Europe ; elles forment une confédération naturelle ; & par la Loi de l'humanité toutes leurs conteſtations devroient ſe terminer par voie d'arbitrage, par le jugement d'un Tribunal formé par différents Souverains.

22.° Nous avons vu que la diviſion des hommes en différentes ſociétés ne change rien dans leur conſtitution naturelle, dans leurs beſoins & dans leurs inclinations. Cette diviſion ne les diſpenſe par conſéquent, d'aucune des obligations que la Nature impoſe à l'homme pour ſon ſemblable. Toutes les Nations voiſines doivent donc s'intéreſſer à faire régner la paix entre elles. Il y a donc une

confédération naturelle entre toutes les Nations, contre une Nation injuſte, & elles doivent par le droit naturel, employer toutes leurs forces pour empêcher la guerre. C'eſt donc de la part de toutes les Nations, une obligation, d'établir un Tribunal qui décide les conteſtations qui s'élevent entre les Nations voiſines, & de s'armer contre la Nation réfractaire à ce jugement, comme contre un ennemi de l'humanité.

En un mot, les Nations ſe doivent réciproquement tout ce qu'un homme doit à un autre homme.

CHAPITRE IV.

De l'obéiſſance que l'homme doit aux Loix de la ſociété.

LA ſociété eſt une aſſemblée d'hommes qui conſacrent leurs forces & leurs talents pour procurer réciproquement leur bonheur, & qui choiſiſſent les moyens les plus propres pour conduire à cette fin, toutes leurs actions; & pour empêcher celles qui lui ſont contraires.

C'eſt d'après ces vues & ces moyens que ſe forment les mœurs, les uſages, la conduite de tous les Citoyens; en un mot le ſyſtême & l'harmonie politique qui doit produire le bonheur des Citoyens, & leur faire pratiquer les vertus ſociales.

Ces moyens ſont donc en effet

des regles & des Loix pour tous les Citoyens, & ces Loix ſont telles qu'on ne peut les enfreindre ſans rompre la chaîne qui lie les actions des particuliers avec le bonheur général, ſans troubler l'ordre ſelon lequel les Citoyens doivent exercer les vertus ſociales; en un mot ſans déranger le ſyſtême politique, qui doit produire entre les Citoyens des actes d'humanité, de bienfaiſance & de juſtice, leur procurer les ſecours qu'ils attendent de la ſociété, & les faire jouir des avantages qu'elle leur accorde. On ne peut donc tranſgreſſer ces Loix ſans violer la Loi naturelle, dont elles ne ſont qu'une application particuliere. On doit les reſpecter comme des ordres émanés de la Divinité.

Ainſi, perſonne dans une ſociété n'eſt en droit de ſe diſpenſer d'obéir aux Loix, lors même qu'en

obéiſſant on ſouffre injuſtement ; parce qu'on ne pourroit ſe ſouſtraire à cette injuſtice ſans ouvrir la porte à mille vexations qui déſoleroient la ſociété, & par conſéquent ſans préférer ſon bonheur momentané au bonheur général, ſans ſacrifier à une ſatisfaction paſſagere la tranquillité & la félicité publique.

Le Citoyen eſt alors obligé de mourir pour la conſervation de la Loi, comme il ſeroit obligé de défendre aux dépens de ſa vie, un poſte qu'on lui auroit confié, & dont la perte entraîneroit la ruine de la patrie. Il trouve dans ſa conſcience une conſolation plus grande que l'injuſtice qu'il éprouve, il voit qu'en périſſant il épargne mille maux à ſa patrie, il jouit de tout le bonheur qu'il procure par ſa réſignation aux Loix.

Il voit au-deſſus de lui, un mal-

tre, un juge, un rénumérateur du ſacrifice qu'il fait à la ſociété, & de ſon zéle pour remplir les obligations que ce maître ſuprême impoſe à tous les hommes.

Ainſi, Socrate ſe refuſa conſtamment aux ſollicitations de ſes Diſciples, qui vouloient le tirer de ſa priſon, & l'arracher à la fureur de ſes ennemis. Il ne regardoit pas comme un bien de conſerver ſa vie en donnant l'exemple de la déſobéiſſance aux Loix.

Ainſi, après la victoire que les Athéniens remportérent aux Arginuſes, les Généraux furent cités devant le peuple pour avoir négligé la ſépulture des morts: excepté deux tous comparurent & furent condamnés à la mort & à la publication de leurs biens; tous ſubirent le jugement ſans qu'aucun reprochât aux Athéniens leur injuſtice, parce qu'ils craignoient d'affoiblir le reſpect pour le Tri-

bunal qui les avoit condamnés; & pendant qu'on ſe préparoit à l'exécution » Diomédon l'un des » condamnés s'avança au milieu » de l'aſſemblée (c'étoit un hom- » me expert dans la guerre, & » diſtingué par ſon équité & par » toutes ſortes de vertus): quand » on eut fait ſilence, il dit: Athé- » niens, je ſouhaite que l'arrêt que » vous avez prononcé contre nous » tourne à votre avantage. Mais » puiſque la fortune nous empê- » che de rendre nous-mêmes aux » Dieux, les actions de graces que » nous leurs devons pour la victoi- » re que nous avons remportée, » il eſt juſte que vous vous en char- » giez. Ne manquez pas de vous » acquitter de ce devoir envers » Jupiter Sauveur, le Dieu Apol- » lon, & les Auguſtes Déeſſes, car » c'eſt un vœu auquel nous nous » ſommes engagés avant la batail- » le. Diomédon ayant ainſi parlé

» fut conduit au lieu du ſupplice, » laiſſant à tous les honnêtes Ci- » toyens un grand ſujet de régrets » & de larmes, ſur ce qu'ayant à » ſubir une mort injuſte, il n'avoit » fait aucune mention de ſes in- » térêts (1).

Lorſque les hommes forment une ſociété, ils s'engagent à procurer le bonheur général, même aux depens de leur vie, s'il eſt

---

» (1) Les onze Magiſtrats créés par les Loix, » pour connoître des matieres criminelles, dit » Diodore de Sicile, firent mourir ainſi des » hommes, qui, au lieu d'être coupables con- » tre leur patrie, venoient de remporter la » plus grande victoire navale, entre des Grecs, » dont on ait jamais parlé; qui s'étoient com- » portés en braves gens en pluſieurs autres ren- » contres, & qui avoient dreſſé pluſieurs tro- » phées à l'honneur de la République. Mais » ce malheureux peuple étoit alors dans un » accès de phréneſie allumé par ſes haran- » gueurs. Les harangueurs & les harangués » eurent bientôt lieu de ſe repantir de leur ex- » travagance barbare, & ils en furent châtiés, » non par un tyran, mais par trente. Callixène » qui avoit propoſé l'avis de la mort, fut le

néceſſaire : il n'y a donc point de Citoyen qui ne doive ſa vie, ſi en la conſervant il met la ſociété en danger de périr, ou d'éprouver de grands malheurs, & c'eſt ſur cette convention eſſentielle dans toute ſociété, qu'eſt fondé le droit de vie & de mort que la ſociété a ſur tous les Citoyens pour procurer le bonheur général.

Le Droit néceſſaire à la conſer-

» premier objet du reſſentiment du peuple; il » fut appellé en jugement comme ayant trom» pé ſes auditeurs, & ſans qu'on daignât l'en» tendre, il fut ſaiſi & mis en priſon. Diod. » *l.* 15.

Voilà quelle étoit la juſtice & la raiſon de ce peuple livré au luxe, rempli d'artiſtes habiles en tout genre; paſſionné pour les ſpectacles, avide de nouveauté, railleur, plaiſant, fécond en ſaillies. Un déclamateur, un ſophiſte, avec une tournure élégante, avec un trait d'imagination, dont les hommes médiocres ne ſont jamais dépourvus, faiſoit commettre à ce peuple, d'ailleurs humain, doux & poli, les plus horribles injuſtices; & ce peuple, le jouet des ſophiſtes les plus médiocres, ſe croyoit un peuple de Philoſophes.

vation de la ſociété, eſt ratifié par la Divinité qui a tout ordonné, pour que les hommes vécuſſent en ſociété. Ainſi, la ſoumiſſion aux Loix eſt un devoir de religion, & le Citoyen religieux, lors même qu'il eſt injuſtement condamné, ſouffre avec réſignation & ſans murmurer, parce qu'il ſait que la ſoumiſſion a un juge, & qu'elle aura une récompenſe.

Si vous ôtez ce juge, ce rémunérateur, ce légiſlateur primitif, vous ôtez le plus ferme appui des Loix, & aux Citoyens le plus puiſſant motif de la ſoumiſſion aux Loix & au Magiſtrat.

Toutes les ſociétés ſont donc en effet des Théocraties, non parce que l'Etre ſuprême inſpire & dicte les Loix, mais parce que voulant que les hommes vivent en ſociété, il veut que les Loix qui lui ſervent d'appui, ſoient obſervées.

Tous les peuples qui ont connu l'Etre ſuprême, ont cru que les Loix civiles étoient ſous ſa protection, qu'il puniſſoit ceux qui les tranſgreſſoient, & qu'il récompenſoit ceux qui les obſervoient. Les Nations qui n'ont pas eu le bonheur de connoître l'Etre ſuprême ont mis chaque vertu ſociale ſous la protection d'une Divinité qu'on invoquoit pour obtenir cette vertu. Toutes ont aſſigné à chaque vice une Divinité vengereſſe qui pourſuivoit l'homme, le Citoyen qui s'y abandonnoit.

Qu'il me ſoit permis de rappeller ce que j'ai dit juſqu'ici ſur la ſociabilité. L'homme naît avec une organiſation, des beſoins, des inclinations qui lui rendent la ſociété néceſſaire. Son organiſation, ſes beſoins, ſes inclinations le portent à procurer le bonheur des hommes, auxquels il eſt uni. En

réfléchiſſant ſur ſon origine, & ſur celle du monde, il voit que le monde eſt l'ouvrage d'une intelligence ſuprême, qui a tout créé, tout ordonné, tout arrangé avec ſageſſe. Il ſe voit ſans ceſſe ſous les yeux de cette intelligence juſte & bienfaiſante. Ce n'eſt plus la crainte des hommes qui le ſoumet aux Loix, c'eſt l'amour & la crainte de l'Etre ſuprême. Il obſerve les Loix, lors même qu'elles ſont contraires à ſes intérêts civils. Convaincu que l'Etre ſuprême connoît & punit tout ce qui trouble l'ordre & le bonheur de la ſociété; il réſiſte à l'impétuoſité des paſſions, ou s'il céde, l'idée de l'Etre ſuprême dont il a allumé le courroux, le fait bien-tôt rentrer dans la route de la vertu.

Telles ſont les vûes, tels ſont les ſentiments qui naiſſent dans l'ame d'un homme aux yeux duquel la ſaine philoſophie a fait diſparoî-

tre la chimère du haſard, & le monſtre de la fatalité; qui eſt perſuadé qu'une intelligence toute puiſſante a créé le monde, formé tous les êtres & l'homme pour une fin; qui a impoſé à l'homme la loi de l'aimer au deſſus de toutes choſes, & d'aimer les autres hommes comme lui-même. Car nous avons vu que les beſoins de l'homme, ſon organiſation, ſes inclinations, le conduiſent à cet amour de ſon prochain.

Dans l'examen que j'ai fait de l'homme, je n'ai rien ſuppoſé: les cauſes finales n'ont point dirigé mes recherches, je n'ai admis que ce que j'ai vu attaché à la Nature humaine, ce que l'expérience découvre daus tous les hommes de tous les ſiécles, de tous les pays, ce que tout le monde peut reconnoître en rentrant en lui-même.

Je peux donc conclure que l'homme eſt ſociable & que tous

les hommes ſont deſtinés à former ſur la terre une ſociété dont la bienfaiſance, la tendreſſe, la reconnoiſſance, la conſcience, l'honneur, la religion, la paix & le bonheur ſont les Loix & la fin.

On ne doit donc pas à l'homme qui ſacrifie le bonheur des autres à ſon plaiſir, cette molle indulgence qu'on voudroit nous inſpirer, en le repréſentant abandonné par la Nature à l'empire des ſens & entraîné par ſon intérêt perſonnel, puiſque l'intérêt perſonnel n'eſt oppoſé au bonheur général que dans les hommes qui ont étouffé dans leur cœur toutes les inſpirations de la Nature, tous les remords de la conſcience, tous les avertiſſements de la raiſon.

On leur doit ſans doute de l'indulgence puiſqu'ils ſont en effet malheureux, ou dans la route qui conduit au malheur; mais c'eſt en leur rendant le vice odieux qu'on

doit l'exercer, & non pas en l'excuſant ou en palliant leurs torts.

Sommes nous dans un ſiécle, dans une Nation où la vertu ſcrupuleuſe & délicate ait beſoin d'être conſolée des fautes qui échappent à ſa vigilance & à ſon attention, où il faille raſſurer les ames timorées, contre la crainte d'avoir nui aux autres par imprudence, ou omis de faire un bien qui pouvoit ſe faire? Nos Loix ſont elles écrites avec du ſang comme celles de Dracon? Ou leur exécution eſt-elle ſi rigoureuſe qu'il ſoit néceſſaire de tromper ou d'attendrir l'inexorable ſévérité de ceux qui veillent au maintien de l'ordre & qui jugent les coupables?

Sçait-on ſi en excuſant le méchant toutes les fois qu'il cherche ſon bonheur, on ne l'a pas enhardi à commettre un crime, qui le revoltoit, étouffé un remords qui auroit rendu le vicieux à la vertu?

Apprenons

Apprenons donc au méchant combien il eſt coupable & faiſons lui connoître qu'il ne peut être heureux qu'en pratiquant les vertus ſociales dont la Nature a déposé tous les principes dans ſon cœur.

CHAPITRE V.

Les déſordres & les crimes qui ont déſolé les ſociétés, ne peuvent, ni rendre douteuſe l'exiſtence des principes de ſociabilité dans l'homme, ni autoriſer à le juger naturellement féroce & méchant.

Si les hommes ſont naturellement ſi humains, & ſi bienfaiſants, pourquoi, dit-on, la guerre s'eſt-elle allumée ſur la terre, pourquoi y eſt-elle ſi ancienne & ſi générale? Si l'homme naît avec l'amour

de ſes ſemblables, avec de l'averſion pour le mal, pourquoi voit-on des peuples Antropophages? comment a-t-on vu les Rois de Babylone tuer leurs courtiſans parce qu'ils avoient montré plus d'adreſſe qu'eux dans la chaſſe? Cambyſe auroit-il percé le cœur du fils de ſon Echanſon, pour faire voir que le vin ne lui ôtoit ni l'adreſſe ni la raiſon? Comment depuis Auguſte les Empereurs Romains ont-ils verſé tant de ſang humain, commis tant de cruautés, qui ſouvent n'avoient pour objet que d'offrir un ſpectacle à la barbarie?

Les excès des Barbares qui ont anéanti l'Empire Romain, égalent les cruautés des Rois de l'Orient, & des Empereurs.

Depuis que ces Barbares ont partagé l'Empire de Rome, le feu de la guerre s'eſt-il éteint? N'a-t-on pas vu les Souverains & les peuples occupés à étendre ou à

conſerver leurs prérogatives au dedans & au dehors? Ne les a-t-on pas vu ſacrifier à leur vengeance particuliere le repos & la vie de leurs ſujets & de leurs concitoyens?

N'y a-t-il pas dans tous les états une eſpéce de guerre inteſtine? Les hommes d'une même Nation, du même état, de la même profeſſion ne ſe haïſſent-ils pas? Ne ſont-ils pas jaloux des richeſſes, de la réputation, des ſuccès de leurs pareils? Y a-t-il une ſociété où le bonheur du foible ne ſoit pas ſacrifié aux plaiſirs, aux fantaiſies du puiſſant? Ne voit-on pas par-tout une inſenſibilité barbare dans les Souverains, dans les grands, dans les riches pour le foible, pour le malheureux, pour l'indigent? Qui de ces hommes voit dans l'homme opprimé ſon frere, ſon ſemblable, un être deſtiné comme lui à être heureux, & au bonheur duquel il eſt obligé de s'intéreſſer?

Je demande à ceux qui propoſent ces difficultés, comment la peinture qu'ils font du crime & du vice, ne leur fait pas juger que le crime eſt dans l'homme l'effet d'un déſordre contraire à ſa Nature, & non pas la ſuite d'un penchant naturel? Qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils conſultent leur conſcience, qu'ils interrogent leur cœur, & qu'ils me diſent s'ils y trouvent le germe, le principe des barbaries & des cruautés qui leur font juger que l'homme eſt naturellement & eſſentiellement méchant?

Je leur demande ſi le ſyſtême qu'ils ſe ſont fait ſur la perverſité de la Nature humaine, les empêche de fremir à la vûe d'un meurtre, au récit d'une action barbare?

Je leur demande s'ils connoiſſent des méchants qui aient commis de ſang froid & ſans remords les premiers & les ſeconds crimes?

Sur tous ces points je ſuis bien ſûr que perſonne ne répondra affirmativement, & je n'en veux pas davantage pour faire voir avec combien peu de fondement on aſſûre que l'homme eſt porté au crime & à la méchanceté, par un penchant naturel & invincible.

Vous demandez pourquoi la haine, la diſcorde & le crime régnent dans tous les temps ſur la terre, pourquoi le vice & la méchanceté ont infecté tous les états?

Qu'il me ſoit permis de vous demander pourquoi dans l'étude que vous avez faite de l'hiſtoire du genre humain, vous n'avez vu que des vices & des crimes?

L'Egypte, l'Inde, la Chine, tous les Pays & tous les ſiéeles n'offrent-ils pas des vertus civiles & domeſtiques; des Souverains qui ſe ſont dévoués pour leurs ſujets, des Citoyens qui ſe ſont dévoués pour leur patrie?

Sur ce même trône où ſe ſont aſſis les Tiberes, les Nerons, les Caligula, n'a-t-on pas vû des Titus, des Trajan, des Antonins, des Alexandre Sévére? Avez vous lu froidement & ſans intérêt leur hiſtoire? Avez vous vu ſans indignation & ſans un ſentiment de colére, le récit des crimes des premiers? La bonté, les vertus de Tite, de Trajan, d'Alexandre Sévére n'ont-elles pas rempli votre ame d'une admiration tendre? N'avez vous pas ſenti le deſir de les imiter? n'ont-elles pas allumé dans votre cœur un enthouſiaſme qui vous a fait juger que vous étiez capables de les imiter? n'avez vous pas été revolté par l'ambition & par l'inhumanité de Denis & de tous les Tyrans? par les horreurs de Marius & de Sylla? Leurs ſuccès n'ont-ils pas agité votre ame? Les malheurs de Socrate, d'Ariſtides, de Phocion,

n'ont-ils pas affecté profondément votre cœur ?

Comment donc en lisant l'histoire avez vous pensé que l'homme étoit né pour le crime & pour la méchanceté ?

Vous vous êtes exagéré l'empire & l'étendue du crime & de la méchanceté sur la terre ? Si vous comptiez les actions des hommes, vous trouveriez infiniment plus d'actesde bonté, d'humanité, que de traits de barbarie & de méchanceté.

Ce fut la colere d'Alexandre seul qui détruisit Thebes ; mais lorsque Cassandre proposa de la rebâtir, & d'y rappeller les Thébains errants & dispersés, toute la Gréce s'empressa de contribuer à l'exécution de ce projet ; les Athéniens rebâtirent à leurs frais la plus grande partie des murailles ; d'autres y firent bâtir des maisons ; d'autres enfin leur firent tenir de

l'argent pour leurs beſoins, & ils en reçurent non ſeulement de la Gréce, mais encore de la Sicile & de l'Italie : ce fut par cette multitude de ſecours, dont les auteurs ſont inconnus, que les Thebains recouvrerent leur patrie.

Le vice & le crime occupent ſans doute dans l'hiſtoire plus de place que la vertu : les vices & les crimes qui déſolent les ſociétés, marchent avec éclat, répandent la terreur, & laiſſent des effets qui en perpétuent la mémoire, tandis que la bienfaiſance & les vertus ſociales travaillent en ſecret & ſans oſtentation au ſoulagement des malheureux, au bonheur des hommes. L'hiſtoire nous a-t-elle dit tous les actes de bonté de Tite, de Trajan, d'Alexandre Severe ?

Nous avons des Tribunaux qui recherchent & qui pourſuivent les criminels, qui manifeſtent & qui puniſſent les crimes, y en a-t-il

pour rechercher les actes de bienfaiſance & de vertu ? Les hommes vertueux & bienfaiſants, publient-ils leurs bienfaits & leurs vertus, demandent-ils qu'on les loue, ou qu'on les récompenſe ? Ce n'eſt donc qu'aux yeux de l'homme ſuperficiel que le crime & le vice dominent ſur la terre & que les hommes ſont eſſentiellement féroces & méchants.

Ne nous bornons pas à ces conſidérations générales, remontons juſqu'à l'origine des déſordres qui ſervent de prétexte au ſentiment que nous combattons.

Le beſoin de ſe nourrir eſt une des premieres cauſes qui aient allumé la guerre parmi les hommes : ils ſe ſont armés, ou pour obtenir des aliments qui leur manquoient, ou pour défendre ceux qu'ils avoient. L'ignorance de l'agriculture, une longue ſtérilité, ont pu rendre cette guerre durable ; une

Nation vaincue & poursuivie par les Nations plus fortes, chassée de ses possessions, n'a plus attendu rien de leur humanité, elle a regardé tous les hommes comme ses ennemis, elle les a traités comme des bêtes féroces : réfugiée dans des lieux stériles, elle a été obligée comme les animaux carnaciers, de vivre de la chasse ; elle a régardé comme sa proie les hommes & tous les animaux. Peut-on dire que cette cruauté soit un penchant naturel ?

Les Nations qui ont possédé des contrées fertiles, ont eu des Citoyens armés, pour les défendre contre l'invasion des étrangers, pour garantir leurs troupeaux des attaques des animaux carnaciers, & pour écarter les animaux pâturants qui devastoient leurs campagnes.

Lorsque les hommes ont été partagés en deux ordres, dont

l'un toujours armé, affrontoit les périls, & bravoit la mort; tandis que l'autre occupé de la culture de la terre, & des soins domestiques vivoit sans inquiétude, & n'acquéroit point de courage; les hommes armés, se sont insensiblement régardés comme des hommes d'un ordre naturellement supérieur; ils ont mépriſé tout ce qui n'étoit pas guerrier: les principes de sociabilité se sont altérés, ils sont devenus les tyrans de ceux dont ils étoient les protecteurs & les freres.

Le luxe marche toujours à la suite de l'orgueil & de l'oisiveté militaire; les guerriers désœuvrés, forts, robustes, ignorants, ont eu recours au luxe, comme à un moyen de satisfaire le desir du bonheur qui presse tous les hommes, lorsque leurs besoins physiques sont satisfaits; le luxe conduit à l'amour des richesses. Les

guerriers pour avoir de l'argent ont pillé les étrangers & leurs concitoyens. L'oiſiveté, la diſſipation exceſſive, les plaiſirs, la volupté produiſent dans l'organiſation des dérangements qui rendent les hommes malfaiſants. Le peuple toujours malheureux ſous l'empire des guerriers, & dans les états où regne le luxe, hait tout ce qui eſt puiſſant.

Il s'eſt donc formé dans les ſociétés des principes contraires au principe de ſociabilité. Les hommes ſe ſont fait des beſoins & des goûts différents des beſoins & des inclinations qu'ils avoient reçues de la Nature. Au lieu de chercher à procurer réciproquement leur bonheur, les forts ont opprimé les foibles, & les foibles ſont devenus les ennemis des forts.

La devaſtation des pais ſoumis aux guerriers, a fait ſentir la néceſſité de les contenir; on a fait

des Loix, pour protéger les foibles contre les oppreſſeurs : ces Loix ont décerné des peines, mais elles ont laiſſé ſubſiſter ces deux ordres d'hommes armés, & d'hommes qui ne l'étoient pas ; elles n'ont point changé les idées des hommes armés par rapport à la ſupériorité naturelle qu'ils croyoient avoir ſur les autres hommes.

Les Loix civiles ou criminelles ont laiſſé les guerriers & les hommes puiſſants avec leurs préjugés, dans leur oiſiveté, & par conſéquent avec tous les principes de mépris, de haine & de guerre contre les autres hommes.

On conçoit ſans peine que le mélange des beſoins & des inclinations que l'homme reçoit de la Nature, avec les beſoins, les inclinations, les idées, les préjugés que la ſociété lui communique, doivent produire un mélange de juſtice & d'injuſtice, une alterna-

tive de bienfaiſance & de méchanceté, dans les hommes qui ſe conduiſent par habitude & par routine, qui agiſſent ſans réflexion & qui n'ont point de principes ſur la Morale. Ils ne délibérent point, ils ne font point uſage de leur raiſon & de leur liberté, ils ſont mus & déterminés par les apparences ou par l'habitude. La juſtice ou l'injuſtice, la bienfaiſance ou la méchanceté, dominent dans ces hommes ſelon que leur éducation a développé ou fortifié les principes de ſociabilité que l'homme reçoit de la Nature, ou ſelon qu'elle leur a communiqué les paſſions, les beſoins & les goûts de la ſociété dans laquelle ils vivent, ſelon que cette ſociété eſt plus ou moins corrompue.

Les hommes ſont entre les principes de ſociabilité qu'ils reçoivent de la Nature, & les inclinations qui leur ſont communiquées

par l'éducation, & par la société, comme un corps entre des forces qui le portent vers des côtés différents. Ce corps ne ſuit point la route qu'il ſuivroit s'il n'étoit pouſſé que par une ſeule force, il ſatisfait à chacune de ces forces, & marche, pour ainſi dire, entre elles.

Mais il obéit davantage à la plus grande. Ainſi, par exemple, ſi ce corps eſt pouſſé par deux forces dont l'une agiſſe horiſontalement, & l'autre perpendiculairement la ligne qu'il décrira ne ſera ni parallèle à l'horiſon, ni perpendiculaire, & cette ligne approchera d'autant plus de la ligne horiſontale que la force horiſontale ſera plus grande, & la force perpendiculaire plus petite. L'action uniforme des ces deux forces fait décrire une ligne droite au corps qu'elles meuvent, & il décrit une ligne courbe, ſi ces deux

forces varient, il s'approche ſucceſſivement de la direction de l'une ou de l'autre, ſelon que l'une ou l'autre devient plus forte.

Voilà l'image d'une grande partie des hommes depuis qu'ils ſe ſont fait des beſoins & des inclinations différentes, des beſoins & des inclinations qu'ils reçoivent de la Nature. Ils obéiſſent & ſatisfont, pour ainſi dire, à tous ces beſoins & à toutes ces inclinations, & ſont bons ou méchants ſelon le dégré de force de ces beſoins ou de ces inclinations.

Ainſi, lorſque pour ſubſiſter, l'homme eſt aſſujetti à des travaux pénibles & continuels, qui épuiſent ſes forces; le beſoin de ſe nourrir & de ſe procurer le moyen de faire ceſſer le ſentiment pénible de l'épuiſement, eſt le beſoin dominant dans cet homme. Le deſir de ſe procurer par ſes travaux, un gain ſans lequel

il ne peut ſubſiſter, & qui l'empêche d'être malheureux, ſera plus puiſſant que tous les autres beſoins, que toutes les inclinations naturelles. Il haira comme un ennemi quiconque le privera de ce gain, quiconque augmentera ſes travaux ou diminuera ſes profits. De-là les querelles continuelles de ces hommes entr'eux, pour s'emparer du travail; de-là leur ſoulevement contre la puiſſance civile, ſoit qu'elle leur commande des travaux gratuits, ſoit qu'elle augmente le prix des choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance: de-là les vengeances cruelles que ces hommes exercent ſur les hommes qu'ils ſoupçonnent d'être les auteurs des impoſitions. Ils les enviſagent comme des tigres, ou comme des lions.

Lorſque ce même homme voit que par le moyen de ſon travail, il peut ſubſiſter, & n'être pas mal-

heureux, il eſt ſoumis à la puiſſance qui le gouverne, reconnoiſſant envers elle. Lorſqu'il a gagné ce qui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, il eſt humain, ſécourable & même bienfaiſant envers ſes pareils, envers tous les hommes.

L'homme riche qui commande à l'artiſan, au manouvrier, ne craint point de manquer des choſes néceſſaires pour ſe nourrir, mais l'homme qui ne manque de rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie, a beſoin d'être heureux, & c'eſt dans les plaiſirs, dans les ſpectacles, dans la diſſipation, dans les objets du luxe qu'il cherche le bonheur : ce beſoin prend ſur ſon cœur tout l'empire que le beſoin de ſe nourrir exerce ſur l'artiſan, ſur le manouvrier, ſur le porte-faix pauvre & néceſſiteux.

Si l'homme qui ne craint point

de manquer des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, au lieu de chercher le bonheur dans les objets du luxe, le cherche dans l'ambition, dans le crédit, dans les dignités, dans la célébrité; le deſir du crédit, des dignités, de la gloire & de la célébrité prendra ſur ſon cœur l'empire que le beſoin de ſe nourrir exerce ſur l'artiſan pauvre, tout l'empire que l'amour du luxe a ſur l'homme qui le regarde comme le principe de ſon bonheur.

Les hommes livrés au luxe, à l'ambition, ont donc entre eux toutes les haines, toutes les inimitiés, toutes les jalouſies qui diviſent les artiſans & les ouvriers avides & néceſſiteux. Chez les hommes livrés au luxe & à l'ambition, les inclinations ſociales ſeront ſubordonnées au deſir de l'argent, du crédit & des dignités, comme elles le ſont dans l'artiſan & dans

le manouvrier, au desir du gain nécessaire pour le faire subsister, & pour lui procurer des liqueurs enivrantes sans lesquelles il est malheureux.

Toutes les fois que ces hommes ne seront animés ni par l'ambition, ni par l'amour des richesses, & du luxe, ils seront justes, bienfaisants. Ils sont donc tous naturellement justes & bienfaisants, car s'ils étoient naturellement injustes & malfaisants, ils le seroient par le seul plaisir qu'ils trouveroient dans l'injustice & dans la méchanceté.

Lors même que ces hommes agissent pour satisfaire l'amour du luxe, de l'argent ou du crédit, ils seront plus ou moins justes ou bienfaisants, selon que l'éducation ou d'autres causes auront développé & fortifié en eux les vertus sociales, & en auront rendu la pratique plus ou moins utile, plus ou

moins néceſſaire à leur bonheur.

Il eſt tel homme que ſa condition, ſon éducation, différentes circonſtances, engagent dans la carriere de la fortune ou de l'ambition, & dans lequel l'éducation, un heureux naturel, ſes réfléxions ou ſes efforts ont rendu la puiſſance des vertus ſociales ſupérieure au deſir d'acquérir des richeſſes, des dignités, ou du pouvoir, ſupérieure à l'amour du luxe. Ces hommes ſont communément juſtes, humains, bienfaiſants; le crédit, la fortune dont ils jouiſſent, le luxe lorſqu'ils ſe le permettent, ne ſont que des moyens d'exercer les vertus ſociales; c'eſt dans l'exercice de ces vertus qu'ils font conſiſter leur bonheur, jamais ils ne les ſacrifient au deſir du crédit, de la fortune ou du luxe.

Mais ces hommes heureux par les vertus ſociales, ſont les moins actifs, les moins empreſſés pour

crédit ſans égard pour le bonheur des autres & les vertus ſociales paroîtront n'avoir aucune influence ſur leur conduite; toutes leurs actions paroîtront produites par l'amour du luxe & des richeſſes: ils auront mille degrés de force pour aller à tout ce qui augmentera leurs richeſſes & leur crédit ou leur luxe, & ils n'auront qu'un degré de force pour les empêcher de faire le malheur de leurs concitoyens, & des autres hommes.

Pour réſiſter à cette force, il faudroit examiner, ſi les richeſſes, la puiſſance & le luxe ſont néceſſaires au bonheur, s'ils n'y ſont pas contraires; lorſqu'on ſe les procure aux dépens du bonheur des autres, ſi les vertus ſociales, même obſcures & ignorées du public ne ſont pas le ſeul moyen d'être heureux: or ces hommes n'ont jamais eu le moindre doute ſur tous ces objets. C'eſt chez eux un principe

fondamental

fondamental, une vérité premiere, que le plus grand des biens, & le ſeul moyen d'être heureux, c'eſt d'acquérir des richeſſes, du crédit, & de vivre dans la molleſſe, dans le luxe & dans le faſte. Ces hommes ne font donc aucun uſage de leur liberté, pour réſiſter au deſir des richeſſes, du crédit & de la magnificence : leur vie n'eſt qu'une ſuite d'actions, toutes produites par leur intérêt particulier, & preſque toutes dirigées contre le bonheur général.

Les Citoyens vertueux qui exerceroient quelque portion d'adminiſtration dans ces états, prendroient le parti de l'humanité, de la juſtice, & de la bienfaiſance ; ils propoſeroient des moyens d'adminiſtration, toujours déſaprouvés par leurs ſupérieurs, par leurs égaux & par leurs inférieurs ; les hommes en place ne combattroient les principes de juſtice &

de droit naturel qu'on leur oppoſeroit que par le droit du plus fort, par la maxime qui porte que tout appartient au puiſſant, & ce ſeroit d'après ces principes qu'ils exerceroient l'autorité dont ils ſeroient dépoſitaires; le droit naturel & les principes de ſociabilité ne ſeroient à leurs yeux que des chimères; la force ſeule ſeroit pour eux le juſte, ils ne connoitroient point d'autre droit public.

L'hiſtoire qui ne tranſmet communément que les actions des perſonnes puiſſantes, & celles qui ont rapport au public, n'offre donc communément qu'une maſſe énorme de méchancetés, de vexations, de noirceurs, d'uſurpations générales & particulieres, & un oubli preſque total des principes de la ſociabilité, dans les Nations où dominent l'amour du luxe & des richeſſes, où re-

gnent les passions & l'ambition.

C'est dans ces archives de la perversité du genre humain, que le méchant, l'homme avide, l'homme livré au luxe, le voluptueux, l'intriguant, l'égoïste & l'homme inutile va chercher l'apologie de ses injustices, de ses vexations, de ses manœuvres, de son insensibilité. C'est sur ces autorités qu'il se fonde, pour avancer que les hommes naissent injustes, malfaisants, & qu'ils n'ont de loi naturelle que de procurer leur bonheur, même aux dépens du bonheur de leurs semblables.

Mais il est aisé de voir, par ce que nous avons dit, combien leurs prétentions sont injustes.

L'histoire nous montre des siécles, pendant lesquels les vertus sociales dominent chez plusieurs Nations; on les a vues dominantes chez des peuples que l'on cite en exemple, pour prouver que

les hommes ont toujours été malfaiſants, & qu'ils le ſont eſſentiellement.

Lors même que les hommes ſe ſont pervertis, & que les ſociétés ſe ſont corrompues, la vertu n'a pas diſparu ſur la terre.

Entre ces deux claſſes d'hommes, en qui l'extrême indigence, ou l'amour exceſſif du luxe, des richeſſes, du crédit, rendent inutiles & impuiſſants les principes naturels de la ſociabilité; on voit dans tous les temps des Citoyens qui regardent les vertus ſociales comme la ſource de leur bonheur, & que ni l'eſpérance d'une grande fortune, ni la crainte de la perte de leurs biens & de leur vie, ne peut rendre ni méchants, ni injuſtes, ni faux. Le fait que j'avance ici, ne peut être conteſté que par ceux qui n'ont jamais vu que des méchants, & qui n'ont jamais lu l'hiſtoire, ou qui n'ont

jamais fait attention aux exemples de vertus qu'elle offre, & qui n'y cherchoient que des crimes & des vices.

Il n'eſt peut-être point d'homme qui n'ait eu ſous les yeux des exemples de ces vertus ; il n'eſt peut-être point de méchant, d'avare, d'intriguant & d'ambitieux qui n'ait rencontré des hommes qu'il s'eſt inutilement efforcé de ſéduire.

Mais dans les Nations où domine l'amour du luxe, du crédit & des richeſſes, ces hommes ne ſont pas empreſſés de ſe montrer, & ne publient point la réſiſtance qu'ils ont faite aux méchants qui vouloient les gagner ; ſouvent le méchant les décrie, ou les opprime, ils craignent que leur propre vertu n'échoue ou ne s'altere dans les dignités & dans les emplois ; ils ſe refugient dans l'obſcurité comme dans un aſile. Le

malheureux les connoît & les révere, il trouve en eux des protecteurs, des bienfaiteurs, des consolateurs ; mais ces hommes vertueux n'existent point pour l'homme important, pour l'homme constitué en dignité, pour l'homme brûlé de la soif des richesses, ou livré au luxe & à la frivolité. Quel besoin ont ces hommes de connoître l'homme vertueux ? & quel besoin l'homme vertueux a-t-il de s'approcher & de se faire connoître du grand & de l'homme puissant, dans une Nation où regne l'amour du luxe & des richesses.

Mais enfin, dira-t-on, il n'y a peut-être pas un homme qui ne viole les principes de la sociabilité, même parmi ceux auxquels vous donnez le nom de vertueux.

J'en conviens, mais je suis bien éloigné d'en conclure que les ver-

tus sociales n'existent pas. L'amour des richesses, la passion du luxe, le desir du crédit & de la célébrité; l'ambition, l'orgueil, la vanité dominent dans presque toutes les Nations de l'Europe; nous naissons tous au milieu de ces principes, ils agissent sur nos ames, presqu'au moment de notre naissance & nous communiquent presque toujours un peu de la corruption générale: ce sont les motifs par lesquels on nous excite au travail & à l'application dans l'enfance, & avant que nous puissions réfléchir. Ces motifs prennent donc de l'empire sur tous les hommes d'une Nation corrompue; mais ils n'eteignent point les vertus sociales dans toutes les ames. S'il n'y a point de société dans l'Europe, où l'amour des richesses, du luxe & du crédit ne domine, il n'en est point où les principes d'humanité, de bienfaisance, soient in-

connus ou éteints, d'où les principes de ſociabilité ſoient bannis. Nulle part on ne voit des hommes abſolument inhumains, méchants, & cruels.

Envain prétendra-t-on avec Hobbes, que les hommes féroces & cruels par nature, ſont devenus bienfaiſants par intérêt : car on conçoit bien que la crainte du mal ou l'eſpérance de quelqu'utilité, peut empêcher qu'un être méchant par nature ne faſſe du mal, ou le porter à faire du bien ; mais il eſt impoſſible qu'il faſſe le mal avec répugnance, & le bien avec goût. Il eſt impoſſible qu'il éprouve du plaiſir lorſqu'il fait du bien ; s'il a un amour invincible pour le mal, il eſt impoſſible qu'il reſſente de la douleur lorſqu'il fait le mal, s'il eſt porté par un penchant naturel à faire le mal. Il doit faire le bien qui lui eſt utile, avec la même répugnance qu'il éprouve

lorſqu'il prend une médecine déſagréable & ſalutaire.

Aimer, c'eſt comme nous l'avons dit, éprouver du plaiſir ou de la joie, lorſqu'on voit un objet, lorſqu'on en jouit, lorſqu'on y penſe, lorſqu'on en parle. Si l'homme aime eſſentiellement le mal des autres, il doit éprouver de la joie, ou du plaiſir toutes les fois qu'il leur fait du mal, toutes les fois qu'il voit qu'ils reſſentent de la douleur; il ne doit agir que pour faire du mal. Or les hommes, même ceux qui ſont malfaiſants dans les ſociétés où regne le luxe, ne font point le mal pour ſe procurer le ſpectacle des ſouffrances & du malheur des autres. Ils éprouvent au contraire un ſentiment de chagrin & de douleur, à la vue de leurs maux. Le recit ſeul des barbaries & des cruautés les émeut, les irrite & leur rend odieux ceux qui les ont commiſes, ce

qui ſeroit impoſſible ſi l'homme aimoit naturellement & eſſentiellement à faire du mal à ſes ſemblables, & à les voir ſouffrir.

Si l'homme haïſſoit naturellement & eſſentiellement ſes ſemblables, il éprouveroit de la triſteſſe & du chagrin, toutes les fois qu'il les verroit heureux; c'eſt ſelon Spinoſa même, l'effet néceſſaire de la haine. Cependant les hommes voient avec plaiſir le bonheur de leurs ſemblables; ils éprouvent du plaiſir & de la joie lorſqu'ils le procurent, lorſqu'ils le voient; le recit des actions bienfaiſantes leur cauſe de la joie, ils eſtiment, ils reverent ceux qui ſe devouent au bonheur des autres, & qui le procurent. S'ils haïſſoient naturellement les autres hommes, s'ils aimoient naturellement à les voir ſouffrir, ils ſouffriroient à la vue de leur bonheur, ils haïroient ceux qui le procurent, ce qui eſt

contraire à l'expérience générale.

Le ſentiment qui ſuppoſe que l'homme eſt eſſentiellement ennemi de ſon ſemblable & qu'il naît eſſentiellement malfaiſant, eſt donc démenti par les faits & par l'expérience.

Tous les hommes en rentrant en eux-mêmes, peuvent découvrir cette vérité ; tous peuvent en réfléchiſſant, connoître qu'ils ſont deſtinés à vivre en paix, à procurer le bonheur de leurs ſemblables, & à trouver leur propre bonheur dans la pratique de toutes les vertus ſociales. Les principes de ſociabilité ſont donc en effet des Loix naturelles, & l'on peut dire à tous les hommes, comme Moyſe dit aux Iſraëlites : » Ces Loix ne » ſont point au-deſſus de vous, ni » hors de votre portée. Elles ne » ſont point dans le Ciel pour que » vous puiſſiez dire, Qui montera » juſqu'au Ciel, y prendra ces Loix,

» pour nous les apporter, enſorte » que nous les écoutions & que » nous les accompliſſions? Elle n'eſt » point au-delà de la mer, pour » que vous puiſſiez dire, Qui pé- » nétrera pour nous, juſqu'au-delà » de la mer, & y prendra cette » Loi pour nous l'apporter; enſor- » te que nous l'écoutions & que » nous l'accompliſſions? Car la pa- » role de cette Loi eſt tout proche » de vous, elle eſt dans votre bou- » che & dans votre cœur (1).

Philoſophes, Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes, Littérateurs, apprenez ces vérités à tous les hommes; rendez-les ſenſibles & palpables pour tous les ordres de la ſociété; diſſipez dans tous les eſprits les préjugés qui les obſcurciſſent: la communication continuelle de tous les Peuples de l'Europe entre eux, la ſociété que forment

(1) Deuteron, c. 30. v. 11. &c.

entre eux tous les hommes de lettres des différents pays; la relation qui eſt entre toutes les conditions, le goût de la lecture preſque général dans l'Europe, vous procurent les moyens de manifeſter ces vérités à tous les hommes; de les porter juſqu'au thrône, & de les faire paſſer juſque dans les derniers ordres des Citoyens: oſez former le noble projet de rétablir dans l'Europe & ſur la terre, le regne des vertus ſociales, en faiſant connoître à tous les hommes que ſans ces vertus il n'y a ni paix ni bonheur pour les ſociétés & pour les Citoyens.

Ce ſont les inſtructions, les méditations, les écrits des Sages de la Chine, qui, depuis trois mille ans, y conſervent les vertus ſociales & le bonheur; ce ſont leurs inſtructions qui conſervent dans cet Empire le même gouvernement établi par *Y-a-o* ſon fonda-

teur : mille fois les Chinois ont pu donner des bornes à la puiſſance de leur Souverain, & jamais ils ne l'ont tenté : perſuadés que l'homme n'eſt point naturellement malfaiſant, & que la tendreſſe paternelle, la piété filiale, ſont les ſentiments les plus puiſſants ſur le cœur de l'homme, & les plus propres à le rendre heureux ; ils ont voulu que le Souverain conſervât toujours ſur eux l'autorité paternelle ſans reſtriction, & que les ſujets euſſent toujours pour lui la ſoumiſſion filiale dans toute ſon étendue, afin que les Souverains viſſent toujours leurs enfants dans leurs ſujets, & que les ſujets viſſent toujours un pere dans leur Souverain.

C'eſt ainſi que les Philoſophes Chinois, répandus dans tout l'Empire, ont tenu leurs Concitoyens dans la plus parfaite ſoumiſſion, ſans qu'ils aient eu l'humiliation,

l'abaissement & les malheurs de l'esclavage; c'est ainsi qu'ils ont fait jouir le Souverain de l'autorité la plus illimitée, sans autoriser la tyrannie. La vérité enseignée continuellement & constamment par eux dans tout l'Empire, a tenu les Souverains & les sujets dans l'état de famille, & les y a ramenés facilement lorsque les passions & les vices les en ont écartés: semblables à l'attraction qui tient les élémens & les corps dans la place qu'ils doivent occuper pour produire l'harmonie du spectacle de la nature, & qui n'empêche pas qu'il ne s'excite des tempêtes & des orages, mais dont l'action continuelle & imperceptible sur toutes les parties de la matiere, remet tous les éléments dans leur place, & rétablit le calme & l'ordre dans la nature.

Il n'y a peut-être point d'erreur moins philosophique & plus dan-

gereuſe que le ſentiment de ceux qui prétendent qu'il ne faut point éclairer les hommes.

FIN.